
U d'/ of Ottawa
39003002512993

COULISSES

DE BOURSE ET DE THÉATRE

EDMOND BENJAMIN ET HENRY BUGUET

COULISSES
DE BOURSE ET DE THÉATRE

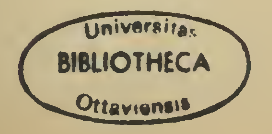


PARIS

PAUL OLLENDORF, ÉDITEUR

28 *bis*, Rue de Richelieu

1882



PRÉFACE

La Bourse et le Théâtre! voilà deux mots qui, au premier abord, semblent surpris de se voir accouplés ensemble! Quel rapport y a-t-il des graves affaires de l'une, aux aimables délassements de l'autre? Il est vrai que l'on joue à la Bourse, et que l'on joue aussi au Théâtre. Mais ce n'est là qu'un jeu de mots. A la Bourse, on souffle aux nigauds leur fortune; on souffle leur rôle aux acteurs dans les théâtres; mais ce n'est pas la même chose, et la différence n'est pas moins grande que celle qu'il faut payer à la coulisse (qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec les coulisses), à moins qu'on ne préfère y être exécuté, comme le fut Garibaldi, si horriblement massacré chez M. Ballande.

Non, décidément, les deux choses n'ont pas été créées pour faire bon ménage. — Et cependant elles vivent côte à côte dans ce petit volume, et personne ne s'apercevra de cette disparate.

C'est que toutes deux ont été vues, décrites, contées et jugées avec un même esprit de satire gaie, amusante et vraiment parisienne. C'est que le spirituel journaliste, qui a, tour à tour, regardé la Bourse et le Théâtre, n'y a cherché que le côté comique, et qu'il en a ri le premier, avec malice quelquefois, mais une malice bonne enfant et sans amertume.

Dans un des chapitres du livre, il est prouvé, d'après un chef de claque, qu'il y a cinq espèces de rires, comme il y a cinq voyelles de l'alphabet : le rire en a, *le rire en* e, *le rire en* i, *le rire en* o *et le rire en* u.

Le rire en a *est très fin : ah ! très joli, très délicat ; le rire en* e, *le rire approbatif : eh ! eh ! pas mal vraiment ; le rire en* i, *le rire provoqué chez un lourdaud par une grosse bêtise : hi ! hi ! que c'est donc farce ; le rire en* o, *celui de la franche gaîté : oh ! oh ! très drôle en vérité ; le rire en* u, *un simple sourire à bouche fermée, passant par le nez : hu ! hu ! cela se comprend, et du reste...*

Eh bien ! j'imagine que l'auteur de ce petit livre les connaît tous. Il a parfois le rire en a, *et très souvent le rire en* o ; *et de temps à autre le rire en* i. *Le rire en* e *et le rire en* u *sont plus rares ; mais vous les y trouverez.*

Et c'est merveille que de toutes ces affaires de Bourse il ait extrait tant de bonne et franche gaîté. Il y a un vieux proverbe français qui dit que : marchand qui perd ne peut rire. Je suis convaincu que des coulissiers au lendemain d'une liquidation désastreuse retrouveront en lisant quelques-uns de ces chapitres, je ne dis pas un rire en i, *ni un rire en* o, *mais tout au moins un rire en* u ; *vous savez le rire en* u ; cela se comprend !

Je ne connais pas trop par moi-même tous les types de boursiers et de coulissiers qu'il fait plaisamment défiler sous nos yeux et qu'il marque l'un après l'autre d'un trait caricatural joyeusement expressif. Mais ils ont tous l'air d'être vrais ; et je suppose qu'ils le sont, parce que ceux du monde des théâtres sont chez lui très ressemblants.

On trouve encore dans ce volume d'excellents conseils que je vous engage, ami lecteur, à méditer et à suivre. Achetez toujours, dit le prophète de la

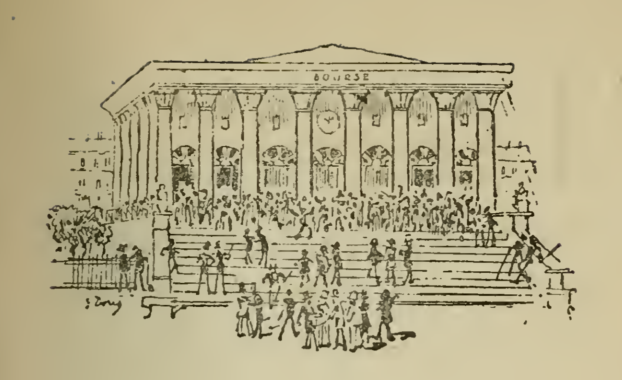
Bourse, achetez toujours les valeurs qui monteront; vendez au contraire celles qui doivent baisser.

Et moi j'ajouterai :

Achetez ce livre et le tirage en montera.

C'est une vérité qui peut paraître hardie, mais je la soutiendrai jusqu'à la mort.

FRANCISQUE SARCEY.



GUIDE DU PROVINCIAL

A LA BOURSE DE PARIS

Le temple de l'agio est situé au milieu de la rue Vivienne, entre le boulevard Montmartre, où se tient à minuit la foire aux cocottes, et le Palais-Royal, où toute la journée existe un marché aux bijoux qui n'a pas son égal dans l'univers entier.

Dans la rue Vivienne, de nombreux comptoirs de change étalent aux yeux éblouis des passants, des monnaies de tous les pays et des valeurs de tout prix, depuis les actions de la Banque de France jusqu'aux titres de

la gastronomie, que l'on achète à tant la livre. D'élégantes boutiques de modistes attirent les regards par des chapeaux microscopiques, que les dames de céans vendent très cher aux boursiers galants, et d'innombrables cafés sont envahis par une foule de gens aussi altérés que joueurs.

Quatre statues dédiées au commerce et à l'agriculture et que l'on ne peut confondre avec le groupe Carpeaux, ornent les quatre coins du monument, entouré de colonnes corinthiennes et ombragé par d'épais marronniers, à cause des courtiers marrons qui apportent aux vieilles tricoteuses le cours de l'Alliance ou du Foncier d'Espagne.

A gauche, en arrivant par le boulevard, ceux qui ne sont pas myopes peuvent apercevoir un gracieux réduit tout neuf, où l'on serait très mal reçu si l'on y demandait à boire. — A droite, un kiosque qui n'a aucun rapport avec ce *buen retiro*. En été, on y débite du coco ; en hiver, du vin chaud, dans les prix doux, malgré la hausse toujours croissante du jus vermeil.

Mais, ne nous arrêtons pas davantage aux bagatelles de la porte, et tâchons de pénétrer dans le sanctuaire. Il est midi. Des gens affairés vont, viennent sous le péristyle. Des jeunes gens frétillants échangent les engagements de la coulisse, pendant que les ténors du carnet ouvrent le feu en vociférant, ce qui épouvante les marmots du quartier et fait prendre un mors aux

dents inattendu aux carcans qui stationnent dans les environs.

La demie tinte à l'horloge, qui parfois se dérange comme une petite folle; la cloche sonne, le marché officiel commence; tout le monde se précipite et franchit tant bien que mal le seuil du monument, en refoulant les courtiers de valeurs étrangères qui encombrent l'entrée.

Mais un instant...

Le garde qui veille aux barrières du temple

vous empêchera d'entrer si vous êtes en blouse, en robe de chambre, en pantoufles, en casquette ou en bonnet de coton.

L'habit noir n'est pas de rigueur, mais une mise élégante est de toute nécessité.

Entrons, mais gare aux poches et boutonnons-nous hermétiquement. — Bien souvent on vous vole votre porte-monnaie ou votre foulard, mais il n'est pas d'exemple, dans les fastes de la Bourse, que quelqu'un ait jamais trouvé dans sa poche un portefeuille bien garni ou une bourse pleine d'or, qu'on y aurait glissé avec préméditation.

Passons devant le groupe des banquiers, assis comme des augures sur leurs trépieds, et ressemblant à des écrivains publics quand ils transmettent à leurs corres-

pondants des dépêches sur petits cahiers bleus (rien de Mlle Cibot) et arrivons à la

Corbeille.

Elle est entourée de jardiniers plus ou moins zélés, qui arrosent le marché des ordres de leurs clients. Les agents, tous dans une tenue sévère, mais de bon goût, ont l'air de se prendre aux cheveux, mais sont les meilleurs vivants du monde. — Quand il n'y a pas d'affaires, ils se racontent leurs bonnes fortunes, leurs exploits cynégétiques, et font quelquefois des mots plus spirituels que ceux de Pirouette ou de Christian.

Mais assez sur ces messieurs et parlons un peu du

Public de la Bourse.

On y trouve réunis le prêtre et le militaire en bourgeois, le médecin sans malades, le rentier et le marchand de cassonade, l'homme de lettres, l'avocat sans cause, l'artiste et parfois son concierge.

Pour entrer à la Bourse, il faut être majeur et jouir de tous ses droits civiques. — Les bossus obtiennent un grand succès auprès des joueurs superstitieux. — Les femmes ne sont pas admises au rez-de-chaussée, mais à la galerie elles peuvent planer comme des anges sur cette

foule agitée (je ne dis pas cela pour les ladies qui ont dépassé la quarantaine).

Que l'habitant de Carpentras ne soit pas étonné si, s'approchant d'un groupe de commis du parquet ou de la coulisse, on lui poche un œil, on lui aplatit son Pinaud ou si on lui défonce une côte. Ces farces de mauvais goût sont admises et gare au récalcitrant qui veut se rebiffer. On l'entoure et il devient un volant vivant que l'on se renvoie en riant.

Parfois on colle dans le dos du monsieur naïf, qui se mêle dans les groupes, de petites étiquettes ainsi conçues : « moi unique dans mon genre à Paris » ou bien encore « j'ai une femme qui me trompe avec mon cousin Isidore » ou enfin, « je suis à la hausse, je vais aller chez Aglaé. » Il y aurait vraiment mauvais goût à se fâcher pour ces vétilles qui prouvent l'esprit du boursier parisien.



Si vous voyez deux messieurs qui s'expliquent à coups

de poing ou en se calottant, ne jamais les séparer ; c'est le réglement d'une liquidation embarrassée.

Avoir soin de se munir d'un flacon de sels anglais, je dis cela pour les petits maîtres qui ont les nerfs olfactifs sensibles.

Ne jamais arrêter au passage un commis pressé pour lui demander le cours du Mouzaïa ou de l'Angevine, il vous répondrait : f... ichez-moi la paix, ce qui est peu parlementaire.

Un conseil en passant : Ne jamais demander à voir les ciseaux qui servent à détacher le coupon de la rente. Celui auquel on ferait pareille demande, vous enverrait immédiatement à l'entre-sol en vous disant le mot immortalisé par Cambronne et qui, dit-on, est un porte-bonheur.

Depuis que les Folies-Bergère sont redevenues le rendez-vous des jeunes gens qui cherchent à se marier et des demoiselles auxquelles le séjour de Nanterre est interdit, les politiqueurs qui y débitaient jadis tant de sornettes ont établi leur club à la Bourse. Ce qui s'y dit journellement d'inepties est tel, qu'en écoutant ces phraseurs je défie l'homme le mieux constitué de ne pas devenir idiot comme celui qui irait de gaîté de cœur dix fois de suite à la Comédie Française entendre *Œdipe Roi*.

Si vous voyez causer ensemble deux boursiers, l'un très bien mis, l'autre dans une tenue moins que correcte, soyez persuadé que le deuxième est le millionnaire.

Il est trois heures, cher lecteur. — La cloche sonne de rechef pour annoncer la fermeture du marché. Le monde s'en va petit à petit, seuls les coulissiers continuent à échanger 2,500 pour le lendemain et se donnent rendez-vous le soir au Hall ou ailleurs. Mais ne commettons pas d'indiscrétion et n'attirons pas l'éveil des épouses légitimes de ces Messieurs qui les croient au boulevard quand bien souvent ils expliquent, dans le boudoir de certaines petites dames, le jeu de la prime et du ferme pour faire pendant au jeu de l'amour et du hasard.





LE MONDE DE LA BOURSE

Les voyages sont à la mode. Au théâtre nous avons eu le Voyage dans la lune, le Tour du monde, le Petit voyage de Labiche et le Voyage à Dieppe de feu Picard. Les uns vont à Philadelphie, les malades à Vichy, les élégants à Trouville, les excursionnistes à Luchon, et les amoureux à Cythère, qui a des succursales un peu partout. Je ne parle pas des excursions dominicales aux environs de Paris ! mon voyage aujourd'hui ne dépassera pas les fortifications. Néanmoins, je m'efforcerai de

le rendre instructif et amusant en découvrant à mes lecteurs un monde que plusieurs d'entre eux connaissent à peine. Je vais donc passer en revue le *monde de la Bourse*, en commençant par la corporation des agents de change. Puis viendront les banquiers, les intermédiaires de toute classe, même les plus infimes, et les clients, qui offrent une variété de types toujours curieux à étudier. Ceci dit, je commence.





LES AGENTS DE CHANGE

Ce titre éveillait jadis l'imagination du bourgeois et surtout celle des filles d'Eve en quête de protecteurs cousus d'or. Autrefois, l'agent de change était plus qu'un officier ministériel ; c'était une autorité, un Dieu ! Ce Dieu aujourd'hui est descendu de son piédestal, et sans être un classique, je puis dire : *Quantum mutatus ab illo* !

On ne peut pas être tout de suite tapissier, notaire, huissier ou ferblantier. Il faut des aptitudes spéciales, avoir été longtemps en apprentissage ou avoir fait un stage plus ou moins prolongé dans une étude enfumée. Au contraire, après être resté un an ou deux seulement

chez un agent de change, on peut facilement escalader la corbeille, pourvu qu'on soit épaulé par des commanditaires, des gens de sac ou, plutôt qui ont le sac, pour ne pas faire de confusion.

Jadis un agent avait la plus grande part sinon la totalité de sa charge. Pour quelques-unes on était quatre associés, et qui disait : quart d'agent de change, disait : homme à fortune, à bonnes fortunes, protecteur des arts et habitué des coulisses de l'Opéra. C'était un quart préférable à celui que compte Rabelais dans son heure. Aujourd'hui on est trente et quelques fractions d'associés, et c'est pourquoi on a dû agrandir les bureaux de certains offices.

Il existe quelques charges, peu nombreuses, il est vrai, où le père cède le carnet à son fils, le frère à son frère, l'oncle au neveu. C'est le dessus du panier ; ce sont les charges cotées deux millions, un joli denier, comme vous voyez. Les autres titulaires sont pour la plupart des employés supérieurs presque tous mariés, et pères de famille. Je ne puis ajouter bons gardes nationaux, puisqu'on a supprimé cette noble phalange qui défendait et au besoin combattait les institutions du pays. Autrefois, l'agent de change était capitaine d'état-major. et, le jour d'une revue, il écrasait ses clients en caracolant devant les dames. Il était fier de son bel uniforme et de son panache.

Il me souvient que, sous le règne de Louis-Philippe,

un honorable de la corporation, M. X..., qui avait gagné les épaulettes de colonel dans la garde citoyenne, eut un moment de prestige, bien court, hélas !

Un soir, il était dans sa loge des Italiens, quand un familier des Tuileries vint lui annoncer que sa nomination au grade de général paraîtrait le lendemain dans le *Moniteur*. Par qui les valets de pied du futur général furent-ils instruits de cette nouvelle, nul ne le sait. Toujours est-il qu'à la sortie du théâtre, devant la foule élégante et titrée, une voix de stentor criait sous le péristyle : « Faites avancer la voiture du général X..... »

Ce pauvre X..... ne lut jamais sa nomination dans l'*Officiel*, mais à la Bourse on ne l'abordait plus qu'en l'appelant « le général. »

Aujourd'hui, l'agent de change n'a rien perdu de son goût pour l'épaulette et fait partie de la territoriale. Quelques-uns ont des grades supérieurs et M. D..... qui s'est distingué dans la malheureuse campagne de 1870, est chef de bataillon. Il a prouvé plus d'une fois qu'il sait aussi bien manier le sabre que le crayon.

Naît-on agent de change? Les uns disent oui, les autres non. Je ne dis ni oui ni non. Je me promène autour de la corbeille et j'aperçois un médecin, un député, un compositeur, un peintre, huit ou dix clercs de notaire et quatre ou cinq fines lames, de véritables maîtres d'armes, etc., etc. Décidément on ne naît pas agent de change, on le devient.

Tous les agents de change ne sont pas décorés, mais tous méritent de l'être ! ! !

Presque tous sont disciples de saint Hubert, et le syndic a la réputation non usurpée d'un excellent tireur. Au dire de ses gardes, c'est un des meilleurs chasseurs devant l'Éternel.

L'agent de change aime la bonne chère et a des goûts artistiques. C'est un commensal de l'hôtel Drouot et des ateliers des peintres en renom. Il ne dédaigne pas les nouveautés à la mode, et à défaut d'autre attraction il honorait volontiers de sa présence le skating-rink, où il assistait impassible aux chutes des patineurs. Il en a vu bien d'autres et sur un terrain plus glissant.

Il est charitable, il est indulgent. Aussi me pardonnera-t-il la familiarité dont j'ai usé en le présentant à mes lecteurs.



LES BANQUIERS

Dans *la Vie parisienne*, Meilhac nous démontre sur un air d'Offenbach qu'il y a plusieurs espèces de majors. Sans vouloir faire de maligne allusion, de même qu'il y a fagots et fagots, je puis dire qu'il y a banquiers et banquiers.

D'abord le représentant de la haute banque, puis le banquier arbitragiste, le banquier escompteur et le banquier amateur. N'oublions pas pour mémoire le banquier de ces dames.

Je vous présente, à tout seigneur tout honneur, les éminents financiers placés à la tête des plus importants établissements de crédit, les gouverneurs et régents de la Banque de France qui n'a d'égale dans le monde que la Banque d'Angleterre. Ces messieurs ne viennent jamais à la Bourse. Pourquoi alors les citer, me direz-vous? Pourquoi? Parce que la Bourse est tellement liée

à la Banque, qu'en historiographe fidèle, je dois faire passer devant vous, toutes les notabilités dont les blasons sont d'or, d'argent ou de... papier.

Voici venir le roi des banquiers dont le père fut le banquier des rois « le baron A. de Rothschild.» Jadis le baron prêtait à tout souverain, en quête d'emprunt, les écus qu'il puisait uniquement dans sa caisse (de tout temps les souverains ont des besoins d'argent). Aujourd'hui la maison de Rothschild fait participer les autres banquiers et le public à tout emprunt d'État dont elle n'est en quelque sorte que le négociateur. Est-ce excès de modestie ou esprit de largesse ? Ne vous imaginez pourtant pas que la maison de la rue Laffitte ouvrirait ses battants à un roitelet ou à un prince jaloux de la France et de sa prospérité, car les Rothschild sont bons patriotes. Ils ne viennent jamais en Bourse pas plus que les Pereire ou les directeurs du Crédit foncier. C'est dans leur cabinet que se donnent les ordres qui feront monter ou baisser la rente.

Dans les rangs de la haute Banque, je compte les Mallet, les Pillet-Will, les Hollinguer, les Stern, les Fould, etc. Tous ces hauts bonnets sont comtes ou barons de naissance, mais ne portent jamais leurs titres. Ce n'est pas comme quelques autres banquiers d'origine étrangère et fraîchement anoblis, qui jouent au marquis de Carabas après avoir joué à la baisse.

Jamais ces notabilités ne mettent les pieds à la Bourse,

ce sont de véritables gentlemen qui ne dédaignent pas les plaisirs du *high-life*. Presque tous ont des châteaux dans les environs de Paris, principalement sur la ligne de l'Ouest. Aussi la gare Saint-Lazare est-elle souvent assiégée par quelques petites dames à l'œil baissé et à la démarche timide. C'est en wagon qu'elles établissent leurs batteries ; elles ne s'y trompent pas, et jamais elles ne confondent un farouche député radical avec un banquier conservateur.

Sous les colonnes vous verrez se promener, en fumant, quelques banquiers aussi étrangers qu'étranges. La Grèce, la Valachie, l'Italie, les Provinces Danubiennes les ont vus naître, c'est en Orient qu'ils ont fait ces fortunes immenses sur des valeurs qui, elles, ont ruiné tant de mes compatriotes et de prélats romains. J'ai nommé les valeurs turques, égyptiennes ou péruviennes.

Si le banquier n'est pas toujours facile en affaires, en revanche il est tendre pour la Parisienne, la reine de la grâce et de l'élégance. Se rappelant que les Turcaret offraient leur cœur et des petites maisons aux Gueymard, aux Duthé et autres principaux sujets de la danse, il protége les actrices en renom, ce dont je ne le blâme pas. Mais la petite maison d'autrefois est remplacée aujourd'hui par un immeuble en pierres de taille, qui rapporte, et par des châteaux entourés de terres grasses et fertiles. Aussi certaines actrices sont-elles devenues archimil-

lionnaires et pourraient faire partie du conseil d'administration de quelques sociétés de crédit mal étayées et en quête de capitaux.

Il existe bien encore quelques banquiers de contrebande; ceux-là je n'aurai garde de vous les présenter. Vous entendrez à la Bourse certains individus dire d'un tel : c'est un banquier, parce qu'il a équipage, boutonnière enrubannée, table ouverte et maison de campagne, — mais ma tâche n'est pas de m'occuper des chevaliers d'industrie, des Robert-Macaire modernes qui éblouissent les gens qu'ils ont dupés. Ce sont des banquistes qui n'ont rien à faire dans ma petite galerie.

LA COULISSE

Cette coulisse n'a aucun rapport avec celle des théâtres, elle travaille aussi bien aux rayons du soleil qu'à la lumière du gaz. Elle se subdivise en trois classes : coulisse de la rente, coulisse des valeurs, petite coulisse, *aliàs* petite Pologne. Les gens qui en faisaient partie autrefois étaient connus sous le nom de courtiers marrons. — Il y a quelque vingt ans, le parquet des agents de change leur octroya un coup que l'on crut bien être celui du lapin. — Mais, comme le phénix, on vit la cou-

lisse renaître de ses cendres et revenir plus florissante que jamais, bien que quelques-uns de ses membres soient des êtres tout à fait déclassés.

Les coulissiers paient la patente de banquiers ; les plus modestes, celle d'agent d'affaires. Leur marché s'intitule marché libre. — Ce marché se tient sous les colonnes à l'entrée sud du monument. C'est un groupe bruyant, tapageur et parfois gênant. C'est un cénacle qui compte une centaine d'adhérents.

Ils opèrent principalement sur les valeurs étrangères, et sur toute action ou obligation en cours d'émission.

Entrons et arrivons à la véritable coulisse, celle de la rente. Elle s'étale au flanc gauche de la corbeille dont elle semble être une annexe. En font partie : d'anciens agents de change, des propriétaires qui préfèrent faire des affaires à terme plutôt que de toucher ceux de leurs immeubles, des ex-banquiers, des confectionneurs retirés, une véritable olla podrida dans laquelle émergent quantité d'Israélites bordelais, bayonnais ou alsaciens.

Avec vingt-cinq mille francs minimum on peut être reçu dans ce groupe, qui compte également une centaine d'élus. — Un gros capital, des poumons solides et une rude poigne vous élèvent au premier rang de ces doublures des agents de change.

En dehors de la Bourse, le coulissier s'ennuie de tous les plaisirs ; toutes les distractions que peut lui offrir la capitale ne valent pas, le soir, les cours de Londres, et

les bousculades au Hall du Crédit lyonnais. Qu'il gèle ou qu'il fasse une chaleur sénégalienne, ils sont là fidèles à leur coin favori. Dès dix heures du matin, ils font de la politique. — Et quelle politique ! Suivant leur position, le ciel est pur ou chargé de nuages. — Mais en général les coulissiers ont des idées avancées ; ils sont esprits forts, ce qui ne veut pas dire qu'ils aient tous de l'esprit.

Le coulissier est actif et toujours sur la brèche : les dimanches et les jours fériés ne sont pas exceptés dans son mépris de tout repos, en face de l'appât d'un bon courtage. Peu d'entre eux se retirent après fortune faite, car il la faut considérable pour suffire à tous leurs goûts dispendieux. Le coulissier est bon enfant et d'un abord facile. Il est un peu brusque et parfois obséquieux en face du client qui lui jette un ordre dans le tuyau auditif, quand cet ordre se renouvelle souvent. Nul n'excelle comme lui à casser l'encensoir sur le nez des administrateurs et des directeurs de Sociétés de crédit montées par actions. Il bavarde de tout et surtout très superficiellement.

Pour être bon coulissier il faut avoir du flair et juger d'avance des mouvements d'une bourse; savoir déduire les conséquences d'un événement politique ; être bien renseigné par des correspondants établis un peu partout et un peu moins fantaisistes que ceux des journaux à sensation, qui vous content des faits qui n'ont jamais existé qu'en imagination.

Le diplôme de bachelier n'est pas nécessaire pour devenir coulissier. Il est préférable d'être Israélite et surtout originaire de Francfort ou de toute autre ville annexée à l'Allemagne. Être chrétien ou protestant n'empêche pas un coulissier d'avoir une clientèle solide et qui rapporte. Mais la palme revient surtout à certaines familles qui se sont établies à la Bourse sous le protectorat du baron James, et qui arrivées à Paris dans les sabots traditionnels, roulent maintenant carrosse et possèdent maisons à la ville et aux champs.

Tout comme l'agent de change, le coulissier a des intermédiaires, *vulgo* remisiers. Ce sont pour la plupart des clients qui ont perdu leur fortune au jeu de la hausse ou de la baisse, d'anciens commis banquiers ou des littérateurs incompris, qui trouvent le crayon supérieur à la plume sous le rapport lucratif. Nous en parlons plus loin.

Le coulissier enrichi aime à se faire voir, pour étaler un luxe qu'il doit à une fortune acquise entre deux liquidations. A lui le tour du lac dans des landaus somptueux ; à lui les voyages en Suisse ou sur les côtes normandes. Ses commis, en attendant de faire comme lui, hantent Bougival en été et les Folies-Bergère en hiver. A la Bourse ils se livrent à des plaisanteries, toujours les mêmes, et dont les renfoncements de chapeaux et les coups de poing font les frais principaux.

J'ai parlé de la petite Pologne. Elle fonctionne sous le

péristyle près du baromètre. Elle s'occupe de valeurs telles que l'Alliance, le Foncier Suisse ou les ports de Cadix, côtées 2 à 3 fr. l'action. C'est le refuge des gens que la prime pour le lendemain n'a pas enrichis, et elle fournit à tant la livre des titres aux négociants en faillite ou aux chevaliers d'industrie, qui en remplissent leur caisse pour mieux tromper leur syndic ou leurs créanciers. Les gens qui composent ce groupe vocifèrent comme ou plutôt plus que tous les autres. C'est à se croire à un concours de chant d'élèves du Conservatoire.

Pour terminer, on a beaucoup crié contre la coulisse; on reconnaît aujourd'hui qu'on ne pourrait se passer d'elle. Si quelques uns de ses membres lèvent parfois le pied (les Français raffolent de la danse), elle n'en est pas moins d'une solidité à toute épreuve, et elle excite l'envie de tous les brockers de Londres et des courtiers tudesques qui lorsqu'ils sautent ressemblent à des capucins de cartes.

Enfin, quand il s'agit d'une bonne action à faire, d'une souscription pour les malheureux, d'une manifestation nationale, la coulisse paraît la première en scène et est aussi libérale dans la pratique qu'elle l'est en théorie.



LES CLIENTS

Les clients peuvent se subdiviser en plusieurs classes. D'abord les banquiers, les arbitragistes, les capitalistes, ensuite les petits rentiers et les gens du monde, pour qui les affaires deviennent un passe-temps, tout comme les courses ou feu le lansquenet, remplacé avec avantage par le baccarat.

Les banquiers et les arbitragistes se groupent sur des chaises de paille et dans les coins, depuis la porte d'entrée à droite et sous la galerie qui s'étend du même côté. Les petits rentiers et les capitalistes sont au centre ; ils entourent d'une ceinture presqu'impénétrable le grand et le petit parquet et pour arriver à les contenir, il est

nécessaire d'employer une escouade de gardes de Paris. Les autres spéculateurs se tiennent un peu partout. Les uns fument leur cigare sous les colonnes, les autres sirotent un grog américain ou vident un bock dans un des nombreux estaminets qui entourent le monument. C'est dans ces cafés que se réfugient les débiteurs insolvables, les Mercadets, ceux qui ont sauté ou qui ne veulent pas payer leurs différences. Le nombre de ces joueurs éhontés est grand, et tous les mois la clientèle de ces cafés augmente, en raison des gens qui oublient de passer à la caisse des agents ou des coulissiers.

La Bourse a fourni et fournit chaque jour des types curieux à observer. Le crayon de Bertall, si parisien et si fin, exerçait autrefois sa verve satirique sur des visages qu'il transportait dans ses publications illustrées. Émile Augier, après Balzac, n'a pas dédaigné d'introduire dans son œuvre la silhouette d'un des faiseurs le plus en vue. Dumas fils, de même, dans sa *Question d'argent*, a mis au théâtre des financiers qu'il avait connus en chair et en os. Enfin, certain avocat général publia un jour un livre sur les manieurs d'argent, qui fit beaucoup de bruit dans le monde.

Après ces maîtres dans l'art de bien faire et de bien dire, je m'efface complètement. Ma tâche, d'ailleurs, n'offre pas les mêmes difficultés à vaincre ; mais, si de nouveaux auteurs voulaient entreprendre une étude de la Bourse, une étude de ses notabilités, ils ne trouve-

raient pas aujourd'hui une individualité digne de leur plume ou de leur crayon.

L'époque la plus florissante pour le marché des valeurs, fut celle qui s'écoula de 1852 jusqu'en 1870. On pourrait l'appeler le *siècle d'or*. Toutes les affaires qui n'étaient encore qu'à l'état de projet reçurent une vive impulsion sous le patronage intelligent de financiers habiles, et principalement sous celui de deux frères qui n'étaient pas *Lyonnet* mais *Bordelais*. Tout le monde, ou à peu près, fit entrer dans son portefeuille, sous forme d'actions ou d'obligations, la part que les banquiers daignaient leur laisser prendre avec une prime bien sentie. De toutes les affaires, il faut bien le dire, quelques-unes devinrent d'épouvantables désastres.

Aujourd'hui, on ne voit à la Bourse aucun type saillant : c'est le règne de la démocratie où tous les rangs sont confondus. Les notabilités sont de onzième classe. Je ne parle pas des banquiers ou des arbitragistes, dont j'ai déjà esquissé les traits. Mais dans la foule de tous ces médecins sans malades, d'avocats sans causes, de professeurs sans élèves, d'anciens joueurs de clarinette ou de marchands de becs de canne, j'aperçois un joueur bien connu, qu'on a surnommé le *Bouchon de liège*, car il surnage toujours. Voici un ancien député, un extrême droite, une intelligence hors ligne, qui a pris le crayon depuis que les électeurs lui ont enlevé son couteau de bois. Voici un Alsacien qui manie la

prime pour le lendemain et qui s'en est fait cent mille francs de rentes. Écoutez ce philosophe et ce professeur; ils vous amuseront, car l'un voit toujours la baisse et l'autre la hausse, et leurs théories font rire Naquet comme un bossu. Voulez-vous quelques types étranges? Voici un superbe monsieur; depuis vingt ans il en a quarante (teinture et corset mélangés). Il y a dix ans, il ne possédait pas un sou; aujourd'hui il a voiture, chevaux de selle et d'attelage. Il ira demain en omnibus. Ce petit homme crasseux, qui vous rappellerait le fameux banquier du *Fils du Diable*, c'est un millionnaire, qui a toujours son portefeuille sous le bras comme Jules Ferry; mais la politique n'a rien à y voir: les papiers sont timbrés au sceau des plus riches Compagnies et de la Banque de France.

Vous rencontrerez à la Bourse des artistes du Théâtre Français qui renient la tragédie et les alexandrins, et préfèrent au langage des Dieux l'argot de la coulisse. — Des chanteurs qui n'ont plus de voix, d'anciens militaires et nombre de gens qui ont plusieurs faillites à leur actif. Ils font beaucoup d'affaires.

Vous y verrez le client qui crie: Je n'ai pas de chance, on m'écorche, on m'a acheté trop cher, on m'a vendu trop bas; le poltron qui consulte tout le monde avant de risquer cent sous; le hâbleur qui gagne toujours et a le premier la *nouvelle*; le sournois qui perd sans cesse et ne sait jamais rien. — Vous y coudoyez un ancien marchand

de contre-marques, un littérateur dont les œuvres servent à entourer la côtelette de présalé que votre ménagère apporte au logis. Vous y entendrez sacrer l'ex-commandant qui s'imagine que les cours lui obéiront comme jadis lui obéissaient les troupiers. Vous y verrez quelques honnêtes gens qui vont à pied, et beaucoup de fripons qui roulent carrosse et manquent parfois d'écraser les intermédiaires qu'ils ont ruinés. Vous pourrez faire l'aimable avec des actrices qui viennent s'offrir un peu de réclame au dépôt des cannes et parapluies, et si vous voulez rire descendez sous les marronniers.

Arrêtez-vous près du Châlet, qui n'est pas d'Adam, mais de nécessité. Voyez toutes les vieilles tricoteuses qu'on n'a jamais pu expulser d'un jardin qui pourtant n'a rien du paradis. Des hommes ratatinés leur parlent bas à l'oreille et leur donnent des petits papiers. Ne croyez point à des déclarations volcaniques. Ce sont des tripoteuses qui étudient dans un vieux jeu de cartes si la chance leur sera favorable. C'est auprès d'elles que Lassouche et Luguet venaient jadis étudier ces types de vieilles femmes, ces caricatures qui, au Palais-Royal, faisaient pâmer d'aise spectateurs et spectatrices.

Et pour terminer, si l'on vous dit du mal de la Bourse, n'en croyez rien. Tout le monde en a besoin, car tout le monde y fait des affaires.

LE REMISIER

Ne cherchez pas dans le dictionnaire l'étymologie du mot, le remisier étant de création toute moderne. Le remisier est ce qu'on appelle un intermédiaire ; il opère chez l'agent de change aussi bien que chez le coulissier ; il est en quelque sorte le trait d'union entre le patron et le client.

Tout comme l'agent de change, on ne naît pas remisier, on le devient. Quelques-uns sont de véritables puissances financières ; par leur entremise, des coups de Bourse ont souvent eu lieu et il faut être doué de certaines capacités pour bien tenir l'emploi du rôle.

Néanmoins, il n'est pas nécessaire d'être bachelier-ès-sciences pour être remisier. Le négociant retiré des affaires, l'ancien employé de banque, l'homme de lettres, l'auteur, l'acteur font de très bons remisiers. Inutile d'avoir des connaissances littéraires pourvu qu'on en ait beaucoup dans le monde.

C'est ce qu'on peut appeler des connaissances utiles.

Le remisier est de toutes les nations. Il en arrive de six parties du monde (système Figuier). Après le *krach* de Vienne, on ne rencontrait que d'anciens banquiers ou courtiers, habitués du *Prater*, devenus intermédiaires du jour au lendemain.

J'ai connu également un prince, un vrai prince, qui passait des *fiches*. Elles n'étaient pas toujours de consolation.

Il y a plusieurs catégories de remisier.

Voici d'abord le remisier rompu au métier, connaissant les tours et les détours de la Bourse. Souvent il n'a qu'un client, mais un qui vaut dix, que dis-je ? qui vaut cent. Celui-ci doué d'une bien belle voix de baryton fait les affaires du roi des banquiers et du banquier des rois. Il gagne autant qu'un ministre et sa parole est d'or. Celui-là, *s'il va* quelque part, c'est au faubourg Saint-Honoré. Il ne connaît que ce faubourg et il aimerait mieux *pereire* que de lui faire des infidélités. Ne vous étonnez pas s'il a plusieurs propriétés à Veules. On gagne gros à avoir de pareils clients. Cet autre ne jure que par le baron de Soubeyran avec lequel il a fait une fortune colossale. Il y a le remisier du Crédit foncier, celui des grandes sociétés de Crédit et celui des Cies de chemins de fer. Cette sorte de remisier, comme vous le voyez, n'est pas à plaindre. Généralement il est marié et père de famille. Il déjeûne chez Brébant, Champeaux ou au café de la Bourse. Il fait partie d'un cercle sérieux ; il va à l'Opéra, aux Français, et quelquefois à l'Odéon. Il lit les *Débats*, le *Messager de Paris*, le *Figaro* et souvent la *Finance pour rire* (Voiture à l'année).

Place, place au remisier chic, au remisier clubman, faisant des affaires avec les membres des cinq ou six

cercles dont il fait partie; toujours mis à la dernière mode, ganté, fleur à la boutonniere, ne passant jamais un ordre par lui-même, mais par les commis de la maison, demandant les cours à tout le monde, et n'en donnant jamais à personne, pariant aux courses, assidu des premières, célibataire, du dernier bien avec les femmes à la mode, fréquentant les bains de mer, allant à la chasse et passant une saison à Nice. Déjeûne à la Maison-d'Or ou au café Anglais. Après Bourse, fait son tour du lac, dîne au cercle, et finit la soirée aux Variétés, à la Renaissance, aux Bouffes ou aux Nouveautés. Lit le *Figaro*, le *Gaulois*, la *Vie Parisienne*, et toujours la *Finance pour rire* (Phaéton, charrette anglaise et coupé).



Voici le remisier amateur, le remisier intermittent,

perdant presque toujours avec des clients qu'il raccole un peu partout. Quand la *culotte* est trop forte, il disparaît, va faire un tour en Angleterre ou en Belgique, puis revient à la Bourse, entre chez un autre agent, gagne, perd, fait le plus souvent des affaires pour son compte. Quelques-uns réussissent en six mois : ils se retirent. D'autres restent vingt ans sur le turf et se ruinent. A le plus profond mépris des hommes d'argent. Déjeune par-ci, par-là, suivant que la fortune lui sourit, va au cercle où se fait « la grosse partie », gagne quelquefois 10,000 fr., ce qui ne l'empêche pas le lendemain d'en être réduit à vous emprunter un louis. Va dans tous les théâtres, sauf à l'Odéon. Lit le *Gil-Blas*, le *Figaro* et parfois la *Finance pour Rire* (Voiture au mois).

Voici le type du remisier accompli, ancien commis de banque. Ferré sur les chiffres, toujours exact, connaissant son métier sur le bout des doigts. Donne les cours aux banquiers allemands et aux arbitragistes, et comme il n'y a pas de quoi gagner avec eux son déjeuner, se rattrappe avec les clients du dehors, négociants (lesquels jurent ne jamais faire d'affaires à la Bourse), commissionnaires, rentiers ou capitalistes. S'habille simplement, arrive le premier à la Bourse, la quitte le dernier, passe ses soirées au *Hall* lyonnais, et les termine au café en faisant une partie de dominos. Ne va au théâtre que le dimanche; déjeune dans une brasserie avoisinant la

Bourse, lit le *XIXe Siècle*, le *Figaro* et la *Finance pour Rire*, quand on la lui prête (Voiture à la journée).

Voici enfin le remisier de café donnant les cours aux joueurs qui ont des raisons majeures pour ne pas entrer dans la Bourse, et le remisier pour dames, celles qui encombrent les grilles de la Bourse ou s'asseyent près du châlet de nécessité. Ce n'est pas une sinécure pour le premier, essoufflé, éreinté de faire la navette entre la Bourse et les cafés. Quant au second, contentons-nous de le citer pour mémoire. Tous deux lisent les journaux au café, jouent au piquet, et prennent un fiacre ou l'omnibus.

Je terminerai cette étude en vous présentant le remisier timide, le novice suant sang et eau pour attraper un ordre de 25 actions ; le taciturne ; le bavard ; le grincheux voyant tout en noir; le folâtre qui voit tout en rose ; le remisier mondain au courant de tous les scandales et des potins du jour, faisant un calembour en présentant la cote et ayant toujours le mot pour rire, et enfin le remisier qui a « *la nouvelle* » ; suivez ses conseils, ils doivent vous enrichir du jour au lendemain. Mais, hélas ! la liquidation venue, vous avez tout perdu. Il ne vous reste alors d'autre ressource que de vous faire graisseur à P. L. M. ce qui ne vous *engraissera* pas : tel est mon mot de la *faim*.



LE VENDEUR A DÉCOUVERT

Depuis bientôt six mois la Bourse est en grande hausse, et sauf les rentes françaises, presque toutes les valeurs, sociétés de crédit et actions de chemins de fer, cotent des cours jusqu'alors inconnus.

Naturellement les porteurs de titres ne se plaignent pas, car la fortune des particuliers a beaucoup augmenté. Mais il faut entendre les jérémiades des vendeurs à découvert !

Jamais Wagner n'a produit pareil effet dans ses cacophonies, que d'aucuns qualifient de sublimes:

Faut-il plaindre ces vendeurs à découvert ?

Ah ! que non pas !

Au contraire, et je trouve qu'on ne saurait trop flageller ces personnages, ne rêvant que plaies et bosses, ruines et effondrement pour « faire leur beurre ».

Les vendeurs à découvert sont nécessaires, me dira-t-on, car ils aident à la hausse et à l'enlèvement des cours.

Je ne suis pas de cet avis, et je ne trouve pas urgent qu'un accident se produise sur une ligne de chemin de fer pour que l'on prenne des mesures préservatrices six mois ou plutôt six ans après.

Une émission a lieu ; laissez les actionnaires se débrouiller si l'affaire est mauvaise. Mais si elle est bonne, les demandes des acheteurs suffiront pour surélever les cours, tandis que les offres de gens vendant des titres qu'ils n'ont pas, peuvent souvent démolir la meilleure entreprise.

Moi, je trouve cela immoral ! Maintenant voulez-vous me permettre de vous présenter les vendeurs à découvert ? Il y en a de plusieurs sortes ; il y en a de père en fils et de tous les pays.

Voici d'abord le vendeur systématique. — Rien ici-bas n'est bien fait ; les administrateurs de cette société sont des incapables. L'exploitation de cette ligne ne vaut pas *tripette*.

Les chemins espagnols ! Allons donc, est-ce que l'Es-

pagne pense à autre chose qu'à ses combats de taureaux ou à chanter son gai soleil ? Acheter du Nord d'Espagne ou du Saragosse, quelle sotte idée ! Et ils ont fait tomber ces chemins à 50 fr. Aujourd'hui ils valent 600 ou 700 fr.

Il y a le vendeur qui « jouit » d'un mauvais estomac. La musique l'agace, les chansonnettes de Judic l'horripilent, les grimaces de Lhéritier le font tressauter. Il fait trop chaud ou trop froid au théâtre ; il trouve tout mauvais au restaurant, parce qu'il ne peut rien digérer. Les journaux l'ennuient. Au cercle, il invective le tireur et le non tireur à cinq. Ne lui demandez jamais son obole pour le pauvre. Il a le cœur sec et ne croit pas qu'il y ait des malheureux sur terre. Oh ! le triste sire.

Je vous présente le vendeur par « peur ». Ah ! mon Dieu ! si nous allions avoir un changement de gouvernement, une révolution ! Il a peur du spectre rouge comme du spectre blanc. La récolte sera mauvaise ; il ne voit que phylloxera, guerre, famine, épidémie ! Et le vendeur qui se met toujours en travers du mouvement, uniquement pour faire de l'opposition ; sous l'Empire il voulait la République, maintenant il demande la Monarchie. Ce chemin de fer a des augmentations de recette ; patience, la semaine qui suit se soldera par des diminutions. Telle Société donne un revenu supérieur à celui de l'an passé. Elle prend donc sur le capital ! L'année prochaine, elle ne donnera rien et on traduira aux Assises les souscrip-

teurs primitifs qui ont donné le mauvais exemple de la *Confiance*.

Enfin, voici le vendeur à découvert, le « vendeur par jalousie ». Ah ! celui-là tient le haut du pavé ! Hors lui, pas de salut ! C'est lui qui, jadis, a tombé Mirès, a voulu écraser Soubeyran, Pereire, de Lesseps ; a assommé Philippart qui, peut-être aujourd'hui, serait une puissance financière. Il l'a terrassé, et avec lui, les gens qui avaient foi en son étoile. Aujourd'hui, il s'attaque à Bontoux, mais je crois qu'il s'en mord les pouces, car il a affaire à forte partie. A jouer avec le feu, on finit par se brûler. Et tout le monde de s'écrier : C'est bien fait, fallait pas qu'y aille !

Je le répète, le vendeur à découvert est un danger pour la fortune publique et, comme tel, je voudrais qu'on lui infligeât un châtiment exemplaire, horrible mais nécessaire : Voyager pendant quinze jours sur P.-L.-M !

Et s'il ne vient pas à résipiscence, c'est à désespérer de la vertu sur terre... et sur mer !!!

LE HAUSSIER

Je vous ai fait faire connaissance avec le vendeur à découvert, le baissier, si vous aimez mieux. Je vais maintenant vous présenter le haussier. C'est un véri-

table changement de tableau, le jour succédant à la nuit, le gai soleil au brouillard maudit, la gaieté à la tristesse.

Le haussier est un brave homme, qui voit tout en rose et qui donnerait un certificat de moralité à une polkeuse de Bullier. Sur terre il n'y a à ses yeux que d'honnêtes gens. Les femmes qui trompent leurs maris, les maîtresses qui vont en partie fine avec l'ami de leur bien-aimé, les caissiers qui volent leurs patrons, et les financiers qui ruinent leurs clients sont des exceptions, de véritables phénomènes.

Le haussier remonte à la plus haute antiquité. Jacob était un haussier, puisqu'il faisait monter le prix des lentilles. Corneille était un haussier, n'a-t-il pas dit :

Devine si tu peux, et choisis si tu *l'oses.*

De nos temps, je n'ai qu'à me retourner pour voir des haussiers.

L'inventeur des fusils à longue portée est partisan de la *hausse.*

Le poète qui demeure au 7e étage, en escaladant ses escaliers, fait de la hausse. Les gymnastes, le mécanicien du rapide de P.-L.-M., faisant grimper sa locomotive sur le train qui le précède, le restaurateur qui enfle sa note, la couturière qui grossit sa facture, tous et toutes ne sont-ils pas partisans de la hausse?

Et le ténor qui hausse le ton? Et le sceptique qui hausse les épaules? Les propriétaires et les marchands

de vin augmentant tous les ans leurs loyers et leur liquide ; et les étoiles artistiques haussant leurs prétentions, Coupeau haussant le coude, que de haussiers, que de haussiers !

Mais revenons à la Bourse, et voyez le haussier sur son véritable terrain ; quand passe un des trois petits bossus, fétiches ambulants des joueurs superstitieux, le haussier a toujours une pièce de quarante sous à lui donner. Fait-on une souscription en faveur d'un malheureux, il s'inscrit le premier sur la liste. Il trouve tout bon, tout beau. La tragédie même l'intéresse, il reconnaît de l'esprit à tous les journalistes, du talent à tous les artistes. Il a toujours un mot aimable à vous dire. Sa figure est rayonnante, et il vit en très bons termes avec sa belle-mère. La politique lui est indifférente, pourvu que l'ordre public ne soit jamais troublé. S'il est maire de la commune, il nommera rosière même celle qui est prête à *l'être*..... S'il pleut, tant mieux, cela fera pousser les asperges. S'il fait soleil, c'est une bénédiction pour la vigne. On gèle à pierre fendre, il ne se plaint pas, car ça détruit les insectes, et les charbonniers gagnent de la *braise*. On cuit sur le macadam, les écoles de natation en profiteront. Bref, jamais de récriminations, pas même avec les cochers, les ouvreuses de loges, les employés de la poste ou de l'administration.

Les haussiers les plus connus à la Bourse sont : *Gueule d'Acier*, *le Duc d'En Face*, *la perle de l'Alsace*,

Sophie, *l'Homme Cheval*, *Arthur Bellemenotte*, *Zodnas*, *Polydor*, *Nepthalie*, *don Fabrice* et *Camille Mouton*, bien connu à Billancourt, qu'il a doté d'une pompe à vapeur.. Ces pseudonymes cachent des personnalités très honorables ayant mérité en mainte circonstance des médailles de sauvetage.

N'oublions pas les principaux coulissiers des valeurs en banque qui, depuis trois ans, sont allés toujours de l'avant. D'aucuns, surtout les Turcs, ont fait des fortunes colossales et se sont offert de magnifiques immeubles dans le quartier des Champs-Elysées. Je n'y vois pas de mal.

Si le haussier, ce qui arrive quelquefois, perd de l'argent dans une affaire, il s'en console en pensant qu'il aurait pu en perdre dans une seconde entreprise, Il est philosophe avant tout. Mais ne confondez pas le haussier avec le gogo qui souscrit les yeux fermés aux mines de pains à cacheter et aux chemins de fer aquatiques. Le haussier sait ce qu'il fait ; il ne confondra jamais le *Gaz* avec *Force et Lumière*, l'*Union* avec la *Banque Européenne* et le *Nord* avec les *Tramways*.

Il a foi en de Lesseps, en Bontoux et Christophle, et il n'écoute pas les criailleries des envieux ou des gens qui, n'étant pas dans le *mouvement*, vous parlent à tort et à travers de *krach* ou d'un effondrement qu'ils prêchent depuis deux ans.

Espérons qu'ils prêchent dans le désert.



LE REPORTER FINANCIER

Le sujet que j'aborde n'est pas neuf, mais pensez-vous qu'il y ait quelque chose de neuf sous la calotte des cieux? Le reporter joue aujourd'hui un grand rôle dans la vie parisienne; c'est un protée, un caméléon qui sait tout, qui voit tout et qui raconte tout.

Il y a plusieurs espèces de reporters; mais ne confondez pas avec le reporteur qui ne s'occupe nullement d'échos de coulisses, encore moins d'assassinat et qui est un produit de la Bourse. C'est de lui qu'un plaisant a dit: Il prend de l'intérêt à ses victimes jusqu'à ce qu'il prenne leur capital.

Promenez-vous derrière le monument à l'heure où se réunissent les bulletiniers financiers en quête de nouvelles. Vous y verrez le type du reporter de la finance. Il est bien drôle. A l'entendre, Pereire l'invite à ses dîners, le baron de Rothschild à ses chasses à Ferrières, le baron de Hirsch à ses soirées orientales et le comte de Camondo... à rester chez lui. Aussi sait-il le premier quel sera le dividende du Mobilier Espagnol, à quel souverain dans la gêne (trouvez-moi un souverain qui ne soit pas gêné, même en Tunisie) le banquier des rois ouvrira ses coffres ; à quel pacha endetté le fameux baron donnera... des conseils (il ne donne plus aujourd'hui que des conseils). Il connaît le nombre exact des petits bouts de bois soufré qui sont vendus par la Compagnie des Allumettes, il est au mieux avec M. de Lesseps avec lequel il a percé l'isthme de Suez, la Compagnie d'Orléans fait expérimenter devant lui les locomotives, les wagons-lits et les fourgons à tenders, devant lui seul et c'est assez.

Le reporter financier connaît la fortune de tous les gens de Bourse, la valeur de toutes les charges d'agents de change, le crédit de tous les coulissiers. Il vous dira quel est le tirage des journaux spéciaux s'occupant des valeurs mobilières. Le terrain politique ne lui est pas étranger. Il a des affiliations et des correspondances partout, partout, partout.

Il a vu les épreuves corrigées des discours que prononçait jadis un député en riant dans sa bosse. Il vous

nommera l'actrice à laquelle certain boursier, si rapace envers ses employés, prodigue diamants, maisons de campagne, tout en refusant à sa femme une modeste baignoire au théâtre Cluny. En revanche, il connaît aussi les secrets amoureux de la femme du susdit, mais il ne les divulgue point. On est Français ou on ne l'est pas.

Il vous racontera à quel prix cette décoration étrangère qui orne la boutonnière du financier a été obtenue. Si le ruban est léger, la croix est lourde à porter. Il connaît la biographie de tous les familiers du péristyle, des habitués de la colonnade ou de ceux qui siègent à l'intérieur.

Celui-ci qui est peint, qui est teint, qui est feint, n'a rien de vrai, pas même sa conscience : ce qui ne l'empêche pas d'avoir une cour de flatteurs qui lui en rappelle une plus basse où il a fait ses premières armes. Celui-là, jadis maigre comme Sarah la voyageuse, s'est engraissé en vendant des souliers en carton. A la Bourse plus que partout ailleurs, l'argent n'a pas d'odeur. Il vous montrera un petit homme délaissé de tous, qui jadis remuait des millions à la pelle et qui ne remue plus que ses souvenirs.

Comme ses confrères qui apprennent à tout l'univers qu'un concierge a battu sa femme, qu'une jeune vierge est accouchée de deux enfants, qu'un épicier a vendu à faux poids, qu'un marchand de vins a *fuchsiné* son li-

quide, il vous tiendra au courant des plus petits évènements qui se passent à la Bourse. Une liquidation à coups de poing a-t-elle lieu, le premier il sait quels sont les combattants, lequel a tort et celui qui a raison.

Arrête-t-on un pick-pocket? il sait avant le commissaire de police s'il est marié ou non. Commet-on un vol dans une grande société industrielle, il sait enfin sur qui se portent les soupçons. Il vous donnera le chiffre exact de la somme ou des titres volés, et en connaît les numéros, au besoin il les invente. C'est un policier amateur, c'est en même temps un amateur policé.

Comme le reporter théâtral, le reporter financier est aimable, spirituel quelquefois, faisant des mots et de l'œil..... aux petites femmes qui, à 3 heures, se promènent dans les parages de la Bourse. Sa toilette est irréprochable, ses manières sont élégantes. Aussi a-t-il autant de succès dans les coulisses de la Bourse que dans celles de l'Opéra. Enfin le reporter financier, arrivé à un certain âge, a tout vu, a tout entendu, tout fait... excepté sa fortune.



BULLETINIERS ET CHRONIQUEURS FINANCIERS

On sait de quelle influence jouit dans le monde entier la Presse financière ; il est donc d'actualité de faire figurer parmi nos portraits les principaux journalistes financiers dont les écrits éclairent les masses. Vous les verrez se réunir par groupes sur les marches de la Bourse vers une heure et demie de l'après-midi ; toutes les opinions politiques, tous les âges, tous les cultes sont confondus ; ces messieurs ne parlent jamais *boutique*. Hausse ou baisse, peu leur importe ; il sera bien temps d'y songer quand ils seront assis à leur bureau. Mais si quelque indiscret flânant de leur côté, tend l'oreille pour

happer une primeur, il sera tout déconvenu en entendant ces messieurs converser de théâtre, peinture, chasse, pêche, voire même scandales de boudoir.

C'est tout au plus s'ils s'occupent de l'arrestation d'un lanceur d'affaires véreuses, de la fuite d'un spéculateur mal engagé ou de la fortune subite d'un joueur heureux. Ceci dit, permettez-moi de vous présenter :

MM.

JULES PATON

Bulletinier financier des *Débats*, a fait au *Gaulois* de charmantes causeries sous le nom de Fleurichamp. Très au courant des débats... financiers. Fort bien avec les princes de la finance. A été décoré de l'ordre de la Légion d'honneur à la suite de l'emprunt des 5 milliards au succès duquel il a grandement contribué. — Auteur de *Queue d'Oseille,* souvenirs de jeunesse ; agréable causeur, affable envers tous.

AUGUSTE VITU

Aussi bon chroniqueur financier qu'excellent critique théâtral. A longtemps traité des matières de bourse dans le *Gaulois*. En dernier lieu, avait le bulletin de l'*Estafette*. Quand il vient à la Bourse, est toujours accompagné d'un *bull* anglais qui montre les dents, tandis que

le maître a toujours le sourire sur les lèvres. Aime la société des jeunes.

ZABBAN

Qui ne connaît Castorine du *Charivari* ; ses lettres du lundi sont fort appréciées. Il a ses grandes et petites entrées chez le baron de Rothschild ; il a même croisé le fer en son honneur; adore la musique, la Suisse, les bains de mer, la bonne chère ; est un des heureux du jour.

ÉDOUARD CAHEN

Directeur du journal des *Travaux publics* ; y fait des articles à sensation ; a toujours le désir de marcher dans les plates-bandes... de la petite presse ; mais est retenu par son sacerdoce ; président du syndicat ! Vous raconte des anecdotes avec lesquelles on fait de la *bonne copie.* Ne réclame pour icelles aucun droit de collaboration.

HENRI PRIVAT

A le courrier financier de l'*Événement* et cinq ou six autres quotidiens. Directeur du *Journal des Propriétaires.* Possède une flottille à Neuilly-sur-Seine. Son ambition serait d'être nommé président des régates.

Bouquine avec rage ; il est la providence de Lazare qui lui repasse ses antiquités — la plupart modernes.

GUSTAVE BATIAU

Son *alter-ego* ; a un pied au *Foncier*, un autre au *Lyonnais* et *un troisième* à la *Banque Parisienne.* — S'est révélé financier du jour au lendemain, et a fait en deux ans un chemin que beaucoup d'autres mettent 20 ans à parcourir, sans atteindre leur but.

LENOIR

Secrétaire des susdits. Malgré son nom voit tout en rose et à longue portée, en sa qualité de lieutenant de réserve d'artillerie. — Fait des échos de théâtre qui ne manquent pas de sel.

ERNEST BLUM

Auteur distingué ; n'a pas besoin de battre *le Rappel* pour prouver qu'il a de l'esprit jusqu'au bout des ongles. Fait partie du syndicat ! Aimé dans le monde des théâtres comme dans celui de la Bourse. Le cœur sur la main et toujours la main sur le cœur.

ÉMILE MENDEL

Auteur dramatique, ex-courriériste théâtral de *Paris-Journal*, actuellement au *Soir*, Secrétaire-général des bals de l'Opéra, Directeur du *Nain-Jaune* ; y fait les chroniques de Bourse sous le pseudonyme de Baron Plumé ; en fait également dans la *Vie Parisienne* et les signe Dollar. Adore la campagne. Possède un castel à Combes-la-Ville qu'il agrandit chaque jour ; y donne des fêtes aussi somptueuses que celles de feu Fouquet, à Vaux.

DUCHER.

Quand il signait : *don Fabrice* au *Gil-Blas*, on s'arrachait ses *Coulisses*... de la *Finance*,. Vient de se rendre acquéreur de l'*Estafette*, le tirage a augmenté de 10,000. Ne rêve que l'*Union*... générale. A dans le nez la Banque allemande ou Levantine ; a fait la fortune de tous ses lecteurs et la sienne.

DAUTREMONT.

Son copain ; vient de s'acheter un magnifique hôtel. Adore la *Madgyare* et la *Timbale*. Parbleu, il y a de quoi.

ALPHONSE DUCHEMIN.

Élégant bulletinier financier du *Soir* et de beaucoup d'et cœtera ; membre du syndicat ! s'occupe des choses de théâtre autant que de Bourse. Fit partie des *pipards*. Adore la chasse !

HENRY.

Dit le *Gros* — dit l'*Aimable* — dit *Spirituel* — dit *Sympathique*. — Cinq ou six journaux à son actif. Propriétaire du *Moniteur des valeurs*. Membre du syndicat ! n'a que des amis. Quand on le voit on s'écrie sans le connaître : Quelle riche nature !

ALFRED DELILIA

Secrétaire des Folies-Dramatiques. Fait dans sept ou huit journaux du théâtre, de la critique, voire même de la politique, — et trouve avec cela le temps d'écrire des articles financiers qui ont un certain *Echo*.

HENRY TAPONIER

Malgré ses opinions, lit chaque jour le *Triboulet* ; fait dans des journaux spéciaux des articles qui trouvent

crédit de 123,000 abonnés. Inventeur des balles explosibles qui n'ont jamais tué personne.

ADOLPHE HASTRON.

Son fidèle lieutenant ; vient de fonder l'*Escrime*. S'est fendu, afin d'avoir le plus d'abonnés possible ; est arrivé à ses fins sans la moindre *feinte*. Collabore au *Bien public*. Je n'y vois pas de mal.

ARMAND ROUX

A déserté le *Voltaire* pour s'attacher à la fortune des deux précédents ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir un culte fervent pour la musique. Trouve que Beaumarchais a eu raison de dire que bien des dissonances se sauvent avec l'accord parfait de l'or.

A. BAPAUME.

Directeur du *Tam-Tam*. Adore la pêche à la ligne. Couronne les rosières de Créteil ; sera le maire de cette commune ; en attendant, est le père de ses collaborateurs. Inventeur de la charade à double détente. A pris pour devise :

Ne jetez jamais le *manche* après la cognée.

COQUELIN.

Frère de Coquelin et de Cadet. — Bulletinier de la *République Française* et du *Voltaire*. Bien placé pour connaître le premier les nouvelles politiques. Ne déteste pas trop le gouvernement.

VAVASSEUR.

Jadis Maurice Lagarde au *Tintamarre* ; aujourd'hui directeur de la *Silhouette* ; s'*éclipse* à une heure et quart de son bureau pour venir retrouver les *camaros* à la Bourse et les dominer de toute sa hauteur. Fait de la critique théâtrale, qui n'est pas à dédaigner.

ROBERT.

Un bon diable. Jadis Bonhomme Richard à la *Lanterne* ; n'a jamais fait prendre à ses lecteurs des vessies pour des lanternes. Fait aujourd'hui la Bourse au *Beaumarchais*.

BENJAMIN LUNEL.

Il a la *Science pour Tous* et néanmoins, il voit la baisse quand ça monte. J'ai déjà dit ailleurs qu'il prêche dans le désert. Entre nous, je crois que c'est un haussier en *catimini*, et que le cataclysme qu'il rêve ferait son désespoir.

LANGE.

Le défenseur-né de P. L. M. ! et l'admirateur de M. Vaucorbeil. Connaît tous les secrets de *Coulisse* et quand se produit, *par hasard*, un déraillement sur P. L. M., écrit dans son journal que c'est un divertissement arrangé entre MM. Talabot et le maître de ballet de l'Opéra.

VALLAT.

Sa réputation de bon tireur est répandue sur tout le *Globe*. Est un second marquis du Hallay, dans les différends entre Boursiers prêts à aller sur le terrain.

BOUTEILLER

Pessimiste et baissier enragé, malgré la placidité de son caractère. Bulletinier du *Télégraphe*. Ne croit pas à l'avenir du téléphone.

PIERRE DECOURCELLE.

Auteur dramatique. Marche sur les traces de son père, futur bulletinier du futur *XXe Siècle*.

LÉON MARX

Ex-secrétaire du Palace-Théâtre et du Casino d'Enghien. Auteur dramatique. A fait le *Foyer de la Danse*,

ballet! Echotier théâtral à *la Vérité.* Comme Jérôme Paturot, cherche une position sociale dans la *Finance.*

ARON.

Un vrai furet. Se *presse* dans tous les groupes pour avoir une nouvelle qu'il ira redire à l'écho de *Laforêt.*

BIGUET

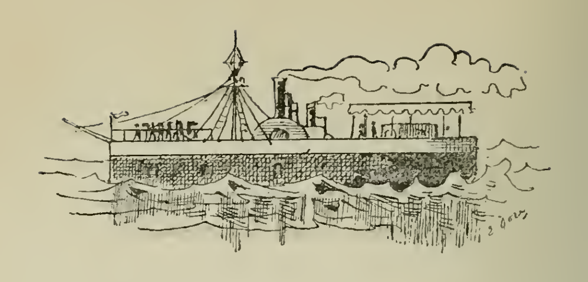
(Alexandre, pour les dames), secrétaire de la *Finance pour rire*, en attendant qu'il le soit d'un théâtre ; potine beaucoup, adore les premières, est rédacteur à la *Revue théâtrale*, paie de *Mine*, popote à l'*Echo*, un nouveau journal printanier, et à la *Vie mondaine*, de Nice ; pourrait faire partie du syndicat ! Caractère nerveux, mais bon.

Enfin par ci par là, Costé, de la *Patrie* ; de Marconnay, de la *Finance pratique* ; Lieury et Lemaire, de la *Cote Levadé* ; de Saineville, Paton fils ; Spinelli qui signait jadis Paul Bury au *Figaro* ; Eugène Mayer qui sans *Lanterne* éclaire les masses en transformant sa chaise en chaire d'*Économie politique* ; son jeune frère Armand écoute bouche béante et boit ses paroles ; Magniat, du *Mercure*, vif comme son journal, demande des nouvelles dramatiques à Paul Meyer, de la *Critique* ; Garcias aîné donne un numéro de l'*Indépendant.* à Garcias Junior, de l'*Ex-Jeune Garde*, qui a préféré mou-

rir que de se rendre. Louis Jeannin, du *Beaumarchais*, rêve à l'organisation d'une nouvelle fête en l'honneur de Victor Hugo. Kow, du *Diogène*, cherche et trouve facilement une tête de turc; Salvador Bernard, de l'*Officiel* et du *Paris*, nous donne des nouvelles politiques; Auguste Deslinières (Beausapin, Belzebuth, Thomas Montrevoir), *Trinité tintamarresque*; Tregogli, Thurwanger (Joseph pour les dames); enfin, dans un coin le jeune Adrien Lunel pense encore aux soirées tapageuses de Taitbout dont il fut quelque temps le secrétaire et en même temps le plus bel ornement.

Pour terminer, allons-y gaîment du cliché 495..: J'en passe et des meilleurs.





ÉPILOGUE

Avant d'entreprendre un long voyage par delà des mers ou une simple excursion en pays étranger, l'homme prudent examine toujours le paquebot sur lequel il met le pied, ou le compartiment dans lequel il s'introduit. Cela n'empêche pas les accidents de route de se produire (je ne dis pas cela pour les transatlantiques), mais enfin la conscience est satisfaite du devoir accompli. Or je vous ai conduit à la Bourse, je vous ai fait voir les princes de la finance et les simples prolétaires qui grouillent autour d'eux, les patrons et les commis, les grands et les petits adorateurs du veau d'or ; je vous ai présenté vos compagnons de route, mais j'ai oublié de vous faire faire connaissance avec l'endroit où se meuvent tous ces individus. Je remplis donc au plus vite cette lacune et

finis par où j'aurais dû commencer, en vous donnant quelques détails topographiques et le moins arides possible sur

LA BOURSE

A moins de n'être jamais sorti de la rue des Dames à Batignolles ou comme Patachon, d'être un malheureux aveugle privé de la lumière, vous n'êtes pas sans avoir remarqué en traversant la rue Vivienne, un monument quadrangulaire de style à peu près grec. Ce monument flanqué de colonnades, entouré de marronniers, a une statue à chaque encoignure et est surmonté d'un paratonnerre qui n'empêche nullement les coups de foudre d'éclater à chaque instant dans l'intérieur. Suivant moi, il vaudrait bien mieux que l'on mît à la place de cette tringle en fer une figure allégorique représentant un Mercure quelconque. Ce digne dieu du commerce vêtu d'une façon décente à cause des demoiselles, serait certainement plus agréable à voir que cette grande et solitaire aiguille.

Pour le visiteur qui s'égare dans le sanctuaire, l'ensemble n'a presque rien d'intéressant, et pourtant tous les détails ont leur importance. Je ne vous dirai pas de lever les yeux pour admirer les grisailles d'Abel de Pujol, un pick-pocket profiterait de l'occasion pour fouiller

vos poches et voler votre porte-monnaie. On en prend quelquefois sur le fait, car vingt-cinq gardes municipaux, des agents en bourgeois et les sept gardes particuliers du commissaire exercent une surveillance sérieuse sur les gens à mine louche. — Quand un voleur est appréhendé au corps, on le conduit immédiatement dans le cabinet du commissaire de police attaché spécialement à la Bourse.

C'est lui qui juge en premier ressort les contestations qui peuvent s'élever entre clients et courtiers, qui expulse les tapageurs ou les gens auxquels l'accès de la Bourse est interdit, mais qui ont forcé la consigne.

Tout individu qui a laissé un compte de liquidation impayé est banni de droit. De même, le négociant qui, enfin, a fait dix-sept faillites, le mineur, l'homme en blouse et les femmes. C'est une mesure peu galante envers le beau sexe, il est vrai, mais nécessaire. Songez donc à quelles distractions on serait exposé si deux beaux yeux se fixaient sur vous ou si une bouche mignonne esquissait un sourire en vous voyant. Que d'erreurs se commettraient, si ces dames vous coudoyaient au lieu de vous contempler du haut des galeries où elles peuvent librement circuler.

A midi et demi, la cloche retentit et la foule se presse autour de la corbeille ; là commence un vacarme qui prouve que rien ne s'y opère sans *des ordres*. Il se glisse, parfois, parmi les visiteurs, des originaux qui

excitent l'hilarité et donnent aux commis mille sujets de plaisanteries.

Un jour entr'autres, un bonhomme de la campagne, coiffé d'un tromblon gris et vêtu d'une longue redingote verte, se trouvait au milieu d'un groupe de mystificateurs. — L'un d'eux dit à un de ses clients, actionnaire de Bône à Guelma, un naïf, si vous aimez mieux : « Tenez, voilà le bourreau ! »

« Bah ! ah, oui ! J'aurais dû le deviner, car j'entends parler à chaque instant d'exécutions à la Bourse. »

Vous n'avez pas été sans régler votre montre à l'horloge qui par parenthèse, se conduit souvent comme une petite folle. Vous avez dû remarquer aussi un immense baromètre qui indique les variations de la température. Ne vous y trompez pas, et ne croyez pas que ce soit l'indicateur des fluctuations de la rente, qui est aussi variable qu'une actrice des *Variétés*.

Un endroit où le public n'a pas accès à la Bourse c'est le cabinet des officiers ministériels, *alias*, agents de change. Pour y parvenir, ces messieurs passent par la guitare, nommée ainsi, probablement parce qu'ils y pincent parfois d'excellents clients et d'exécrables rhumes de cerveau. Rien de saillant à noter dans ce cabinet où chaque agent a sa case personnelle et sa patère. Ils peuvent à leur aise y savourer un londrès, y croquer un gros ou bien un petit-four, le tout arrosé de madère ou de champagne.

L'endroit le plus curieux de la Bourse était jadis, sans contredit, le coin des banquiers allemands. Quelle activité, quelle tête, quel travail pour répondre à cette nuée de courtiers qui les assaillaient de leurs offres. Aujourd'hui quelle solitude ! Il n'y a plus la moindre *union* entre eux. Vidons une *timbale*, et passons outre.

Le banquier amateur ne vient jamais à la Bourse, mais il a la sienne ouverte à tout ce qui a une attache dans le monde littéraire et surtout théâtral. Il est de toutes les fêtes artistiques et assiste à toutes les premières. Dans une vente de charité, si son porte-monnaie est vide, il demande crédit aux actrices-marchandes, et dans la crainte qu'elles oublient leur débiteur, il donne son adresse dans la feuille parisienne par excellence. Il n'a jamais fait jouer de pièces, mais il tutoie directeurs, auteurs, et au besoin fonderait un prix de vertu pour les actrices que l'Académie juge indignes de ses faveurs. C'est un banquier bon enfant, un Mécène de la décadence si vous voulez, mais enfin, c'est un Mécène.

J'ai bien envie de passer sous silence le banquier escompteur. Comme il n'accepterait pas mon papier, laissons-le dans son cabinet maugréant contre le taux actuel de l'intérêt, qui n'augmente guère son capital.

Bien plus curieux est le cabinet des assesseurs et des commis du comptant ! Quelques uns, littérateurs à leur

heure, y écrivent de charmants vaudevilles; d'autres, dessinateurs de mérite, y crayonnent des caricatures qui illustrent les devantures de nos premières maisons d'estampes; d'autres enfin, y composent des airs charmants que l'on entend dans les *coulisses* du grand et du demi-monde.

Autrefois, le dépôt des parapluies et des cannes au vestiaire était obligatoire; tout le monde criait « à l'abus », aujourd'hui il est facultatif, et tout le monde y va de ses dix centimes, sauf quelques millionnaires de la finance, qui trouvent qu'il n'y a pas de petites économies.

Le bureau télégraphique ne manque pas d'un certain intérêt. On y rencontre l'homme d'affaires et la cocotte à cheveux roux; l'industriel en petit et le commerçant en gros. C'est de là que les maris, voulant faire une partie fine en dehors du domicile conjugal, envoient aux gardiennes de leurs foyers des télégrammes mensongers, mais qu'ils supposent être plus véridiques en raison de l'endroit d'où ils sont transmis.

Pour ne pas nous écarter de notre sujet, disons qu'à trois heures officiellement et à quatre heures officieusement a lieu la fermeture du *théâtre de la Bourse*. Que reste-t-il de ce flot humain qui a souri, grondé, perdu, gagné, crié? personne, si ce n'est quatre gagistes qui font place nette, balayent et ramassent parfois une pièce de dix sous trouée, un résidu d'actions avilies, un bout

de cigare ou un lot de valeurs bonnes tout au plus à envelopper une chandelle ou de la cassonade.

Et, redescendant vers le boulevard, ne vous étonnez pas de remarquer devant Potel et Chabot ou devant la boutique de Mélanie Percheron des petites femmes contemplant tout autre chose que les victuailles des premiers ou les immenses chapeaux de la seconde. Elles font de l'œil en *coulisse* et espèrent happer au passage l'heureux gagnant qui est sorti sain et sauf de ce capharnaüm. Elles viennent pour contracter, dans la rue, des *mariages riches*, auxquels elles ne sauraient prétendre dans les salons de Mme de Sainte-Hermine.



LE CHIC A LA BOURSE

Il est chic d'arriver à la Bourse dans un coupé de chez Stiebel ou Binder. Il n'est pas chic de descendre d'une voiture-annonces ou d'un fiacre à quatre places et à galerie.

Il est chic pour le boursier de déjeuner à la maison d'Or, chez Noël Péters ou Champeaux. Ça ne l'est pas de prendre sa *pitance* au bouillon Duval.

Il est chic de venir à la Bourse à une heure et demie. Il n'est pas chic de s'y rendre à midi un quart.

Il est chic de s'asseoir sous la colonnade. Il n'est pas chic de passer toute la séance appuyé sur la barre du comptant ou adossé contre la colonnade de la coulisse des rentes.

Il est chic d'être coiffé d'un chapeau haut de forme. Il n'est pas chic d'avoir le chef couvert d'un panama, malgré l'émission de l'isthme du même nom.

Il est chic de fumer un pur Havane. Il n'est pas chic de *griller* un soutados jusqu'au bout.

Il n'est pas chic pour un remisier de présenter la cote à son client les mains gantées, quand ce dernier les a nues. C'est de la pose. Il n'est pas chic non plus, pour le susdit remisier, de donner le cours en se fourrant l'index dans le tube nasal.

Il est chic d'être simplement habillé à la mode an-

glaise. Il ne l'est pas de venir costumé en jaune ou revêtu d'un complet de 35 francs.

Il n'est pas chic de se taper sur le ventre en s'appelant : ma vieille ! Il est chic de s'aborder en se disant : « étais-tu hier aux Nouveautés ? ou : as-tu bien dîné aux Ambassadeurs ou au *Lion d'or* ? »

Il est chic de présenter la cote à MM. Stern, de Camondo, Éphrussi, Cahen d'Anvers, Lebaudy, Seligman et Hellman, Belen (du *Crédit Lyonnais*), Laurans (de l'*Union générale*), Lévy (de la *Banque de Paris*), Pestel (de la *Banque d'Escompte*), Edmond et Arthur Picard, les riches banquiers de Besançon. Ça ne l'est pas du tout de donner les cours aux tripoteuses des marronniers.

Il est chic de venir faire la causette avec Nathalie. Ça ne l'est pas d'aller demander à la préposée du châlet si les affaires vont bien.



Le boursier chic a sa villa à Châtou, Ville-d'Avray, Maisons-Lafitte ou Saint-Germain. Il n'est pas chic de faire de la villégiature à Pantin et à Courbevoie.

Il est chic d'avoir en portefeuille des *Banque de France*, des *Foncier*, des *Nord* ou des *Gaz*. Ça ne l'est pas d'avoir du *Pérou*, du *Bingham*, de l'*Haïti*, des *Panorama* ou de l'*Européenne*.

Il est chic d'être acheteur de mille *Espagnols* dont dix ou de cent mille *Emprunt* dont cinquante. Il n'est pas chic d'être acheteur de *la Pouilleuse*.

Pendant la morte saison, il est chic pour le boursier de faire des poules à cent sous. Il n'est pas chic de jouer dix centimes à pile ou face.

Le boursier chic doit avoir pour amie une actrice. Il n'est pas chic d'être dans les bonnes grâces de sa blanchisseuse ou d'une *garçonne* de brasserie.

Le boursier chic a sa stalle à l'Opéra. Celui qui gagne de l'argent, mais qui n'a pas un revenu fixe, assiste à toutes les premières. Celui qui n'est pas chic va aux Bouffes-du-Nord, au cirque Fernando ou aux Fantaisies-Parisiennes.

En quittant la Bourse, il est chic d'aller prendre un sherry chez Galoppin, au café de la Bourse ou au café Cardinal. Il n'est pas chic d'aller prendre un *mêlé cas* chez le mastroquet du coin ou un bock à la brasserie.

L'ARGOT A LA BOURSE

Nous vivons à une époque où l'argot est à la mode. Dans son livre de la langue verte, Loredan-Larchey nous a initiès à l'argot de l'atelier; Eugène Sue, dans les *Mystères de Paris*, à celui des *pègres* ; Émile Zola, avec son *Assommoir*, à celui des ivrognes et des faux ouvriers. Il y a l'argot des *coulisses* qui commence à se répandre dans le monde des viveurs, il y a l'argot sportique, il y a enfin l'argot de la Bourse dont je vais vous donner un léger spécimen.

L'autel où trônent les agents de change s'appelle la *Corbeille*, aussi quelques-uns de ces messieurs ont-ils toujours une fleur à la boutonnière. On donne également le nom de *parquet*, de même qu'aux bureaux de MM. les Procureurs — on n'a jamais su pourquoi, — à cet endroit réservé uniquement aux soixante officiers ministériels,

Le couloir par lequel ils pénètrent à leur poste a reçu le nom de *guitare*. Étonnez-vous après cela de la musique que font ces messieurs.

En dehors du parquet à gauche, en entrant par la rue Vivienne, vous trouvez le groupe de la *coulisse* de la Rente.

Je n'ai pas mission de vous dire parmi quelles personnes elle se recrute ; mais, de même qu'au théâtre,

certains artistes changent leur nom patronymique, de même pour les coulisses de la Bourse ces messieurs ne sont connus que par des surnoms tels que : le Philosophe, Brin d'Amour, Gueule d'Or, Mousseline, Poli-d'or! le Professeur, etc., etc.

Les valeurs ont presque toutes des surnoms. — Exemple :

Le Trois pour cent, c'est l'Ancien, — l'Amortissable, le Nouveau, — l'Italien, le Macaroni, — le Turc, le Turban, — la Banque d'escompte, la Baronne, — Le Bône à Guelma, la Bonne gueule, — Le Saragosse, le Char à gosse, — les Bons départementaux, les Portemanteaux, — le Transatlantique, le Bateau, — le Mobilier espagnol, le Père de famille. — la Landerbank, la Timbale, — les actions de Lyon, des Monte à regret, la Voiture, le Sapin — les Obligations du Tréport, les excessivement *cochonnes !* — et pour clore (on peut écrire chlore) les Vidanges et Engrais, les... mais pardon.

On appelle *Pouilleuse* : la prime dont deux centimes ; la *Grosse* : la prime dont cinquante ; la *Petite* : la prime dont vingt-cinq.

Un *dont un*, c'est le nouveau venu à la Bourse auquel on fait des farces passées au répertoire, enfoncement de chapeaux, petits écriteaux attachés dans le dos, coups sur l'épaule ou bousculades. Les affaires vont si bien qu'on peut se distraire un brin.

Lâcher le paquet se comprend sans explication de

ma part ; il y a encore *ouvrir ou fermer le robinet. Être dans la nasse*, c'est être contre le mouvement ; *être débordé*, c'est être engagé au-dessus de ses forces ; *se retourner* : de vendeur se faire acheteur et *vice versa* ; *recevoir le flic et le flac* : quand on a fait cette opération, perdre de nouveau ; *s'emballer* : faire des affaires périlleuses ; *nourrir une position* ; entretenir une *baronne* à gros intérêts, *alias*, reporter ; *se faire une moyenne* : s'enferrer davantage ; *cracher* : passer à la caisse ; *en liquide* : abréviation de liquidation ; *se couvrir* : acheter des primes quand on est vendeur ; *courir une poste*, c'est racheter au galop ce que l'on a vendu en trop ; *être exécuté* : ce n'est pas *être raccourci*, mais être mis en demeure par l'agent de payer ses différences ou de voir son crédit coupé.

N. B. On a vu des gens se suicider après avoir été exécutés...

Sauter : c'est ne pas payer ses comptes de liquidation.

On voit beaucoup de gens qui ont sauté et qui ne s'en portent pas plus mal pour cela.

Lever : c'est prendre livraison de son achat à terme ; se *faire reporter* : c'est renouveler son opération en payant la différence sur le cours et un intérêt plus ou moins fort.

Pour ne pas fatiguer l'attention des lecteurs, j'arrêt là mes citations.



MES 28 JOURS

Odyssée.

Ce n'est pas comme militaire que je vais vous raconter mon odyssée. Hélas! je ne suis plus de la réserve, on me reproche même de ne pas en avoir assez pour le sexe, ce qui du reste n'est pas un défaut. Je ne suis même plus de la territoriale et j'ai reçu mon livret dans les pantouflards. Néanmoins j'ai fait mes 28 jours, j'ai été aux grandes manœuvres, j'ai porté le fusil, j'ai fait le coup de feu : oyez plutôt ! — Il faisait beau et chaud. Une idée folle me traverse le cervelet. Moi, qui n'étais jamais allé à la chasse, je me sens tout à coup devenir chasseur. Il est vrai que, la veille, j'avais entendu l'ou-

verture du *Jeune Henry* au concert Besselièvre et que j'avais vu affiché, pour le lendemain à l'Opéra, « Freyschutz. »

1er jour. — C'était un dimanche, je cours chez un arquebusier. Il était fermé !

2e jour. — J'y retourne, j'essaie un Lefaucheux. Il éclate entre mes mains, je me blesse au doigt, j'achète du diachylum.

3e jour. — Je vais à la préfecture de police pour avoir mon permis. Quelle queue, une vraie comète! J'attends jusqu'à 4 heures en lisant la *Lanterne*, ce qui fait rager quelques employés, et l'un d'eux me dit avec un sourire narquois : Le bureau est fermé, revenez demain.

4e jour. — Je retourne à la préfecture, sans *Lanterne*, cette fois. Au bout de deux heures, j'ai mon permis !

5e jour. — Je fais un bond jusqu'à la Belle-Jardinière pour m'acheter un beau costume et une cartouchière dernier modèle. Des gamins en me voyant, crient : A la chienlit ! La police est bien mal faite, car enfin, nous n'étions pas en carnaval. Je me renferme dans ma dignité et dans mon caoutchouc et je passe outre.

6e jour. — J'arrive en retard au chemin de fer, je manque le train.

7e jour. — Je le rattrape.

8e jour. — Nous étions lancés à toute vitesse. Un craquement se fait entendre, nous roulons les uns sur les autres, et, pendant que la machine tamponne une

autre locomotive, ma voisine, une femme énorme, me tamponne également ; ça me sert de matelas. Inutile de vous dire que cela se passait sur le P. L. M.

9ᵉ jour. — Je passe la journée dans un *bouchon*. La servante me frictionne le tibia avec de l'alcool camphré et je me gargarise avec du trois-six, autrement dit du *tord-boyaux*. J'attrape une de ces coliques !

10ᵉ jour. — Quatre lavements au laudanum, deux cataplasmes à la graine de lin et vingt-trois infusions de tilleul me remettent sur pied. Je veux embrasser la servante, elle me décoche une torgnole, j'en suis tout vert et j'ai un bleu sur le front. Ça ne m'embellit pas.

11ᵉ jour. — C'est pas tout ça, faut se remettre en route.

12ᵉ jour. — Ça y est. Craignant un nouveau déraillement, je hèle un batelier et je m'installe dans son bachot.

13ᵉ jour (un vendredi). — Un faux mouvement fait chavirer la barque ! Je bois un coup ! C'est M. Alphand qui aurait bien voulu être à ma place ?

14ᵉ jour. — Mon batelier me demande 25 fr. pour m'avoir sauvé la vie ! Je les lui donne, parce que nous sommes seuls et qu'il est plus fort que moi.

15ᵉ jour. — Je monte dans une patache. Les essieux crient. Je crois entendre ma belle-mère et pourtant je suis célibataire.

16ᵉ jour. — La patache se renverse comme un simple

omnibus et je me casse une côte sur celle que nous étions en train de gravir.

17e jour. — On me transporte dans une auberge. — Le barbier du village qui est vétérinaire me soigne comme une mère et me rafistole mon individu. — Je lui donne la main et me coupe le pouce. Il tenait son rasoir dans sa dextre !

18e jour. — J'aime mieux aller à pied. Je butte contre un caillou, je tombe les quatre fers en l'air et je m'écorche les genoux. Ça me cuit.

19e jour. — Je me mets au pied d'un arbre. Le garde champêtre me prenant pour M. Zola me dresse un procès-verbal. Je n'avais pourtant rien fait.

20e jour. — J'arrive dans une ferme. Je m'entends avec le fermier qui me promet une bien belle chambre. Je m'étends dans mon lit, il est déjà habité par une armée de punaises. Je me mets à la fenêtre, une odeur âcre me prend à la gorge. Je suis au-dessus d'une étable, et moi qui n'aime pas le cochon. — Comme ça se trouve.

21e jour. — Au moment de m'endormir, alors que je pense à la hausse de l'Union et à la baisse des Allumettes, un cheval hennit, un chien aboie, le coq chante, les poules gloussent, les bœufs ruminent, un âne brait, les canards font « coinc, coinc ». C'est un charivari à se croire un concours du Conservatoire ou à une réunion d'actionnaires de la Banque Européenne.

22ᵉ jour. — Le fermier me vend un excellent chien de chasse. Je m'aperçois qu'il est aveugle.

23ᵉ jour. — Je traîne mon chien par sa laisse. — Une noce passe par là ; le garçon d'honneur me donne deux sous. Ils sont faux.

24ᵉ jour. — J'entends du bruit derrière une broussaille. Je ne fais ni une ni deux et pan, un coup de fusil : fatalité !

25ᵉ jour. — J'avais tué la truie de mon fermier.

26ᵉ jour. — Je la lui paie — mais sans enthousiasme.

27ᵉ jour. — Je fais un retour sur moi-même et en arrière pour regagner mes... *lares*.

28ᵉ jour. — Un douanier me demande si je n'ai rien à déclarer. Je pense à mon fermier et lui dis le mot de Cambronne — oh ! machinalement je vous le jure. — On m'arrête — j'ai 15 jours de prison. Je suis content, j'aurais pu en avoir 18 !

CHAUFFONS LE GAZ

Cette année la Bourse a monté comme une soupe au lait. Toutes les valeurs ont pris le mors aux dents, si j'ose m'exprimer ainsi.

Le *Nord* a filé par un train extra-rapide, le *Lyon* de même, malgré ses déraillements et tamponnements pres-

que quotidiens, l'*Omnibus* également s'est emballé; la *Voiture* a pris le galop. Les *Ottomans* ont escaladé le ciel, l'*Italien* n'a plus eu la forme d'une botte mais celle d'une pièce à longue portée;

Les *Eaux* ont débordé, les *Tramways* ont roulé comme des vélocipèdes; les *Vidanges et Engrais* étaient dans toutes les bouches (que ça sentait comme de l'Opoponax); tout, tout montait sauf le *Gaz*! qui restait seul dans un coin.

Une!

Deux!

Trois!

avec son déshonneur!

Pourquoi cette faiblesse?

Est-ce la faute à Jablochkoff?

A Édison?

A Philippart, dit Force et Lumière?

Je m'en bats l'œil, je constate et ça me suffit!

Or, si vous voulez voir de rechef flamber le *Gaz*, ô administrateurs que je ne dis pas mes amis, puisque je ne vous connais pas, il faut prendre les mesures suivantes:

Article 1er. — Les belles-petites, très fortes sur l'éclairage, seront tenues désormais de s'abonner à la Compagnie. Celles qui brûlent du pétrole seront envoyées en province.

2° Il n'y aura plus d'autres peintures que celle du maître impressionniste Degas.

3° Les écrivains pornographes et Zola devront gazer leurs articles et leurs expressions.

4° Les dames ne porteront plus que des robes de gaze.

5° Les directeurs de théâtre seront tous Marseillais, afin de ne conclure que des *engazements*.

6° Au *Louvre* on ne vendra plus que des tapis de.... gazon. Tant pis pour la moquette.... je m'en moque.

6° Le ténor Talazac au lieu de lancer l'ut de poitrine, gazouillera.

8° En parlant des *cocottes*, on ne dira plus des biches mais des gazelles....

9° Les journaux et les revues porteront tous le titre unique de.... gazettes.

10° Il n'y aura d'autre maladie que la gastrite.

11° On ne s'appellera plus Oscar ou Amédée, mais bien Gas...ton ou Gas...pard.

12° Les théâtres lyriques enfin joueront la *Gazza Ladra* et le Vaudeville reprendra *Rabagas*.

Si, avec toutes ces mesures, le *Gaz* ne remonte pas, ce sera à désespérer et à nous forcer à crier sur un ton plaintif :

Des lampions !
Des lampions !
Des lampions !.



PÊCHEURS A LA LIGNE ET A LA BOURSE

Pendant deux mois on les laisse tranquilles, ils peuvent s'*esbattre* en toute sécurité dans les flots, faire le saut de... carpes, narguer leurs ennemis en plein soleil, nager sur le dos ou sur le ventre, cabrioler à la Grenouillière ou danser aux sons de l'orchestre entraînant du Trianon d'Asnières. Hélas ! cette quiétude prend fin le 15 juin. On peut voir dès l'aurore des gens aussi vertueux que patients, munis d'engins de toute sorte, prendre position sur les deux rives de la Seine, partir en guerre et en Marne, s'installer sur et sous les ponts. D'aucuns, par amour de la pêche, veulent à toute force plonger leurs lignes dans les bassins des Tuileries et du Palais-Royal. Ceux-ci, des fantaisistes sans doute, se préparent à attaquer l'aquarium de la voisine ou le bocal du concierge.

Pauvres goujons! infortunés éperlans! vos beaux jours sont passés, et la carte des restaurateurs vient de s'enrichir d'un plat succulent et qui nous paraît d'autant meilleur, que nous en avons été sevrés pendant soixante et un jours!

Mais maintenant, comme l'a dit Boisjolin,

« Sur la rive du lac, le pêcheur matinal,
« De la pêche a porté le champêtre arsenal. »

La ligne, a dit quelque part un écrivain humoriste, est un engin commençant par un imbécile et finissant par une bête ! — N'en déplaise à cet écrivain, je connais plus d'un homme d'esprit qui pêche à la ligne, plus d'un auteur en renom qui se livre à ce passe-temps pour lequel il ne faut en somme s'armer, en dehors de ses outils, que d'une certaine dose de patience. Mais laissons les pêcheurs à la ligne et à l'épervier, ceux qui vont pêcher à la baleine et à la morue, et ne nous occupons que des pêcheurs en eau trouble que nous voyons tendre leurs filets depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre.

Il y a d'abord les financiers qui offrent au bon public des titres avec une majoration de 300 francs. Un an après, l'action vaut cent sous... et l'émetteur dort à Mazas ou flâne dans les galeries Saint-Hubert à Bruxelles.

Pêcheurs à la ligne : les dentistes qui n'arrachent pas

plus qu'ils ne guérissent, mais vous vendent des élixirs qui augmentent la carie de vos molaires; les spécialistes qui prétendent vous guérir en trois jours et vous droguent pendant six mois; les marchands de nouveautés usant et abusant de la réclame pour vous vendre des objets démodés ; les restaurateurs à prix fixe qui vous gratifient d'une gastrite pour vos vieux jours ; les marchands de pommade pour faire repousser un gazon récalcitrant sur votre « skating. »

Pêcheuses à la ligne : les laides-petites qui font le tour du lac en cherchant à jeter le grappin sur les étrangers ; les demoiselles de Mabille ; les skatineuses et les habituées des Folies-Bergère; les danseuses de Bullier et les soupeuses de l'Américain ! Elles vous enlèvent vos illusions et votre porte-monnaie et parfois vous laissent des souvenirs qui manquent d'agrément !

Ceux qui vous allèchent avec des dividendes qu'ils prélèvent sur le capital.

Et les romanciers qui écrivent des tartines indigestes à titre ronflant ! Et les impressarii qui battent la grosse caisse pour vous exhiber des phénomènes plus qu'ordinaires ! Et les camelots qui vous offrent des cartes transparentes ou des feuilles pornographiques ! Et les marchands de soupe qui, présentant huit cents élèves au baccalauréat, en font recevoir neuf cents ! Et les industriels qui font circuler dans Paris des voitures-annonces qui écrasent les passants ! Et les étoiles... filantes, et

les mamans qui veulent caser leur progéniture et sont tout miel avec le gendre qu'elles feront ensuite mourir à petit feu ! Et les inventeurs de luminaire qui prétendent éclairer leurs concitoyens avec une bougie sans mèche ! Et ceux qui, moyennant finance, vous collent des décorations de l'Éléphant rouge, qui vous font dresser des procès-verbaux et passer pour des chevaliers d'industrie ! Et les vieux céladons attendant, à la sortie de l'atelier, les petites ouvrières auxquelles ils offrent un mobilier de palissandre pour y installer leur... vertu chancelante ! Les Barnums, les saltimbanques, les actrices tapageuses, les directeurs de journaux donnant des *rossignols* en prime, les professeurs qui vous apprennent une langue étrangère en vingt-cinq leçons, si bien qu'après avoir dépassé la frontière, on comprend un muet plus facilement que vous ! Et les martingaleurs qui, abusant de votre crédulité et de votre soif de l'or, vous indiquent une *marche* qui vous *ratiboise*, en quelques séances, l'héritage que votre père vous a laissé à débiter des pruneaux ou de la sciure de bois ! Enfin les photographes qui vous feront beau comme l'Apollon quand vous êtes grêlé comme une écumoire.

Tous pêcheurs avec ou sans hameçon !

LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE

M. Édouard Pailleron a fait représenter avec un énorme succès dans la maison de Molière : *Le Monde où l'on s'ennuie*. Je n'ai pas besoin, moi, de quitter le monde de la Bourse pour vous montrer celui où l'on s'ennuie également.

Le monde où l'on s'ennuie, financièrement parlant, c'est celui de ces enrichis d'hier, qui vous éclaboussent du haut de leurs voitures et auxquels on est tenté de redire la phrase de Dumas : « Place aux honnêtes gens qui vont à pied ! »

C'est celui de ces gens qui oublient de payer leurs différences, arrivent à la fortune par tous les chemins de traverse, et toisent avec dédain le naïf qui reste dans le sentier du devoir (Si avec cette phrase je ne suis pas nommé officier d'académie, c'est à croire à la hausse de la Rente foncière. Un comble ! quoi) ! C'est celui de ces chevaliers d'industrie qui tiennent le haut du pavé et qui sont pleins de morgue et d'insolence.

C'est à une assemblée d'actionnaires où le président vous apprend que les bénéfices de la Compagnie ou de la Société sont portés à la réserve : *l'activité* ferait mieux votre affaire.



C'est quand un autre président, au lieu d'un dividende, vous annonce un appel de fonds.

C'est dans le cabinet de certains secrétaires de Sociétés de crédit. On se croirait au Temple et on est tenté de leur crier : *Habits, vieux galons à vendre.*

C'est dans l'antichambre de MM. X. Y. Z., lanceurs d'affaires, qui vous lancent tout bonnement dans le pétrin.

C'est à la caisse de son agent de change quand on a en liquidation un compte débiteur à solder.

C'est aussi à la caisse d'un courtier quand on a un compte créditeur à toucher et que le courtier est parti en villégiature.



De même chez un changeur.

C'est quand on est obligé d'écouter les théories financière des gens pratiques ou non pratiques.

C'est dans la société d'un boursier qui vous prèche toujours la hausse, quand les nouvelles sont mauvaises, et la baisse quand elle sont bonnes.



C'est au guichet de la Société du... ou de la Compa-

gnie de la... quand il faut faire un versement sur une valeur au-dessous du pair. Il y en a pas mal à la cote qui ont mis leurs porteurs à la côte.

C'est quand on écoute un rapport qui ne vous intéresse pas.

C'est.... je crois en avoir dit assez ; si vous alliez dire que vous vous ennuyez en me lisant! je n'aurais plus qu'à m'arracher les cheveux !!!





LE MONDE OU L'ON S'AMUSE

Après vous avoir montré le monde de la finance où l'on s'ennuie, je vais vous introduire, madame, dans celui où l'on s'amuse, avec l'espoir que cette promenade vous intéressera, monsieur !

Le monde où l'on s'amuse, c'est dans le cabinet d'un financier sérieux qui fait défendre sa porte par un huissier sous le fallacieux prétexte qu'il travaille dans l'intérêt des masses. Or, regardez avec moi par le petit trou de la serrure, et vous le verrez se faisant gratter la nuque par une jeune personne en train d'étudier la question des impôts directs.

C'est dans celui de cet autre financier qui prépare une

émission avec une actrice ou une danseuse, pendant que les actionnaires tirent la langue, ce qui est très laid... même en société.

C'est dans l'antichambre de ce secrétaire général qui, après que vous avez posé pendant deux heures, vous fait dire par son garçon : Messieurs, on ferme. Et pourtant, nous sommes dans une antichambre et non au *Salon.*

C'est quand, au café de la Bourse ou du Vaudeville, vous prêtez l'oreille aux discours d'un homme grave qui se prétend bien informé et vous flanque des renseignements qui vous font gagner de l'argent dans le « temple de l'agio ». Or il se trouve que cet homme grave est un fou, — ce qui vous prouve que, pour être heureux à la Bourse, il vaut mieux écouter des toqués que des gens sérieux.

C'est au bureau de la liquidation d'un agent de change, quand, après huit jours de recherches, les commis trouvent leur balance !

C'est sur les marches de la Bourse, quand il y a distribution des petits papiers blancs qui vous font voir tout en rose.

C'est quand, levant les yeux en l'air vous apercevez à la galerie une actrice du Palais-Royal venant faire régulariser ses papiers de l'état civil, lorsque cinq minutes auparavant, la préposée au chalet de nécessité vous dit : Trop de papiers sur la place, monsieur, j'ai pas confiance.

C'est dans les bureaux de rédaction de *l'Éclat de rire*, de *la Bohême financière*, du *Mercure*, du *Diogène* et de *la Finance pour rire*, dont les succursales sont dans les bons endroits.

— C'est dans la Hall du *Crédit lyonnais* quand le soir les commis continuent les farces qu'ils ont commencées chez *Joudon* ou chez *Galoppin* — deux noms prédestinés.

C'est aux guichets du *Crédit foncier*, quand un campagnard vient toucher un lot de 100,000 fr. et offre au caissier une tournée sur le zinc (historique).

C'est à l'assemblée des actionnaires du *Nord*, lorsque le rapport annonce une augmentation de dividende qui fait rêver les actionnaires de la *Rente hypothécaire*.



C'est en voyant sur l'impériale de l'omnibus de Chaillot ce boursier qui, il y a un mois, avait équipage et qui,

quinze jours après ira, *cum pedibus et jambis*, ce qui ne l'empêchera pas de rouler encore..... les camarades.

C'est sur les marches de la Bourse, quand on voit se projeter la *silhouette* de l'ami Maurice, quand on entend un calembour de *Symphatique*, une boutade d'Ernest Blum, un mot de Mendel ou une histoire de pêche de Bapaume.

Pour ne pas sortir de la Bourse, c'est dans le cabinet de l'ami Pihan, l'homme-cote, un émule du marquis de Bièvre ; en même temps qu'il expédie aux *quotidiens* les cours du jour, il émet des calembours qui mettent en ébullition Privat et lui font dresser les cheveux. — C'est enfin à trois heures, quand sonne l'heure de la liberté.





MES CONSEILS

FACILES A SUIVRE EN SECRET ET EN VOYAGE
A L'USAGE DES TOURISTES

Emportez avec vous le plus de bagages possible. C'est gênant, on paie des excédants, mais en retour vos vêtements sont frippés. Il faut les renouveler, et cela fait marcher le commerce.

Montez toujours dans un compartiment où il y a déjà sept voyageurs. Ce faisant, vous êtes sûr que personne ne viendra plus vous déranger.

Au buffet, payez votre déjeuner avec un billet de 100 francs. Le signal du départ se faisant entendre, vous n'aurez pas le temps de prendre votre monnaie et, aux yeux du garçon, vous passerez pour un prince russe! C'est ça qui vous pose!

A l'hôtel, demandez une chamhre voisine d'un appartement occupé par une famille. Le mari se disputant avec sa femme, la petite fille avec sa bonne, et le bébé avec la nourrice, vous serez ainsi réveillé à six heures sans être obligé d'acheter un réveil-matin. C'est économique.

Percez un trou dans la cloison. Vous assisterez au déshabillé d'une quinquagénaire, et cela jettera un frein à vos passions volcaniques ! Armez-vous d'un revolver et brûlez la cervelle au premier moustique qui vous piquera. Cela donnera à réfléchir aux autres.

Quant aux puces et aux punaises, livrez-leur une chasse bien sentie. Il n'y a pas à craindre le moindre procès-verbal d'un garde champêtre irascible. Si vous n'aimez pas l'huile à quinquet en usage dans les meilleurs hôtels des Pyrénées,faites-vous suivre d'un commissionnaire portant un bidon d'huile blanche de chez Potin, 1 fr. 40 la livre ; c'est pour rien et elle n'a pas de goût.

De même, si vous n'aimez pas à voir vos intestins brûlés par le vin du Midi que l'on fabrique en Espagne, ayez toujours avec vous une barrique de vin de Bercy, seul entrepôt où l'on ne falsifie jamais le Suresnes.

Mangez beaucoup de cèpes. Vous attraperez une indigestion carabinée qui vous fera courir vingt fois aux W. C. Qui sera attrapé ? Les voyageurs, qui trouveront toujours la place occupée et se tortilleront comme des anguilles. C'est très amusant.

Ne lisez que les journaux du cru. Vous apprendrez que la vache à Claude a été volée ; que Pierre Farfaillou a été trouvé dans le champ de la Jeannette en train de lui expliquer un nouveau système d'irrigation ; que le petit à Mathurine a la coqueluche, et que la servante à M. le curé vient de mourir. Il faut toujours s'instruire en voyageant.

Laissez la fenêtre de votre chambre ouverte toute la nuit, vous aurez un coryza qui vous dégagera le cerveau. Il faut toujours avoir la tête libre.

Si vous faites une ascension, et si vous craignez le vertige, bandez-vous les yeux. Vous irez vous cogner contre un pin, et la bosse que vous vous ferez au front sera d'elle-même lavée dans la sève dudit pin. Enfoncé le goudron Guyot !

Si vous avez peur d'enfourcher un cheval de Tarbes, rien ne vous empêche de vous munir d'un dada mécanique, d'un chariot d'enfant, d'un vélocipède à sonnette ou d'une paire d'échasses. Il vaut mieux friser le ridicule que le bord d'un précipice.

Baignez-vous toujours à marée basse. Votre pied heurtera une méduse, votre jambe se prendra dans du varech, vos genoux seront déchirés par les galets, mais vous aurez l'espoir de pêcher une crevette ou une moule pourrie. Il y a compensation.

Si un crabe se dispose à vous mordre le mollet, ne craignez pas de faire un bond de côté et piquez une tête

dans l'estomac plantureux de votre voisine. C'est un tableau très gai à l'œil.

Aux concerts du Casino, n'applaudissez jamais. Le chef d'orchestre saisirait l'occasion aux cheveux et son archet, et ferait recommencer le morceau.



Bis repetita non placent (*ad usum discipulorum*).

Au bal invitez toujours à danser une femme énorme qui vous marchera sur vos pieds et écrasera vos cors. Cela vous économisera une course et la dépense de cinq francs chez Galopeau.

Après un mois de villégiature, fatigué, rincé, l'estomac abîmé, rentrez chez vous et chantez en *si bémol* :

Ah ! qu'il est doux (*bis*) de voyager !



UNE IDÉE

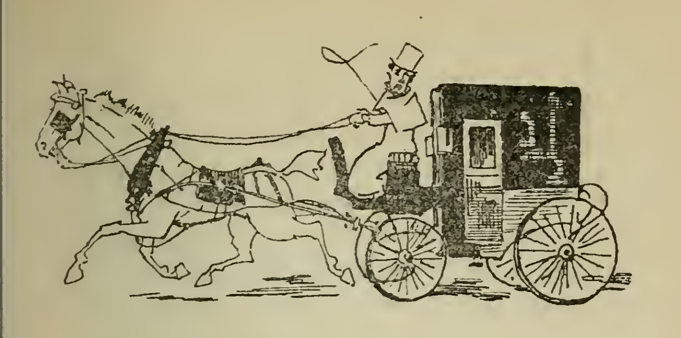
Tous mes confrères, gros, grands ou petits, sans distinction d'âge ou de culte, recherchent les moyens les plus efficaces pour mettre un *frein* électrique ou à air comprimé à cet orgie de tamponnements et de déraillements qui fait de P.-L.-M. une ligne... de conduite que je ne conseille pas aux autres Compagnies d'adopter.

Après de mûres réflexions qui n'ont pas duré moins de trois minutes, nous croyons avoir trouvé un joint qui ne mettra pas en péril *Saint Dividende*, cette arche sacrée de l'actionnaire.

Il s'agit tout bonnement de mettre en tête et à la queue de chaque convoi un administrateur de semaine.

Naturellement il aura un jeton de présence.

Et vous pourrez dormir tranquille sur vos deux oreilles ou sur l'épaule de votre voisine si elle est jeune et jolie.



J'VAS RELAYER !

De tout temps il y a eu un *tolle* général contre les agissements de messieurs les cochers. Jamais au grand jamais, les chevaliers du fouet n'ont été renommés pour leur politesse ; cette année, leur grossièreté dépasse toutes les bornes et leurs prétentions sont exorbitantes. Il faut déployer toutes les ressources de la diplomatie ou montrer la force de ses biceps — quand on en a — pour arriver à les faire *charger*. Si votre figure leur déplaît, quand vous les appelez, ils haussent les épaules et fouettent leur bête en vous disant le mot cher à Zola ! Francisque Sarcey, dans le *XIXe Siècle*, Robert Milton, dans le *Figaro* et *tuti quanti* ont attaché le grelot, et presque tous nos confrères ont trempé leur bonne plume de Tolède dans l'encre de la petite vertu pour protester contre cet abus. Mais, hélas ! tous nos écrits, toutes nos paroles n'y feront rien. Autant en emporte le vent ! et

tant qu'une ordonnance de police n'y mettra bon ordre, nous serons les victimes de ces autocrates.

Du reste, jetez les yeux autour de vous et ouvrez vos oreilles, et cette phrase qui vous horripile : *J'vas relayer !* vous l'entendrez répéter du matin au soir.

Que répond le ministre des *finances turques* aux porteurs de *Rien-du-Tout* et d'obligations attendant un coupon?

J'vas relayer !

Philippart, aux actionnaires de la *Banque Européenne*, qu'il devait désintéresser?

J'vas relayer !

Ceux-ci à Philippart faisant un appel de fonds pour *Force et lumière ?*

J'vas relayer !

Un débiteur à son coulissier, quand ça l'ennuie de payer sa différence?

J'vas relayer !

Les sphynx de la *Franco-Égyptienne*, quand on leur demande des renseignements?

J'vas relayer !

Spirituel, dit Sympathique, au bulletinier *financier* du journal « *le Bain à quatre sous* » ?

J'vas relayer !

Le boursier mis à sec par une vente à découvert d'*Union générale* à une belle petite lui demandant quelques diamants du Cap ?

J'vas relayer !

Le financier nouvellement marié à son épouse, six semaines après la lune de miel ?

J'vas relayer !

Un banquier tudesque au commis assidu qui attend en vain une gratification ?

J'vas relayer !

Sarah Bernhardt à ses anciens copains de la Comédie-Française ?

J'vas relayer !

Le chef du bureau au surnuméraire qui compte sur de l'avancement ?

J'vas relayer !

L'auteur sérieux à la grue dramatique demandant un rôle uniquement pour montrer son talent futur ?

J'vas relayer !

Le financier à son *potache* de fils voulant faire une brèche à son porte-monnaie pour aller jouer au billard ?

J'vas relayer !

L'administrateur d'une société de crédit quand on lui demande de faire l'abandon de ses jetons de présence au profit des actionnaires attendant sous l'orme un dividende ?

J'vas relayer !

L'aimable M. Baudin (de la Compagnie P. L. M.) au journaliste sollicitant un permis sur cette ligne bénie de Charrière et des chirurgiens?

J'vas relayer !

M. Verteuil (saluez !), de la Comédie-Française, quand on lui demande une entrée de faveur pour le *Monde où l'on s'ennuie* ?

J'vas relayer !

Une maquillée à un boursier demandant de l'amour à moitié courtage ?



J'vas relayer !

Le client à l'épicier qui, le sourire aux lèvres, lui dit : *Et avec ça ?*

J'vas relayer !

Le spéculateur qui a vendu du *Foncier* à découvert, après avoir lu la brochure jaune, à son agent lui demandant un supplément de couverture ?

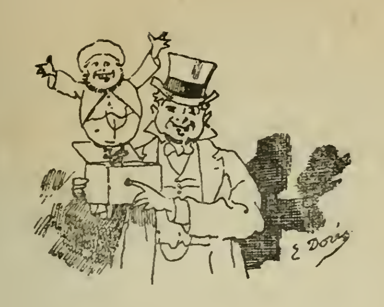
J'vas relayer !

Le boursier au cocher lui réclamant cent sous pour le conduire de la rue Vivienne à la Chaussée-d'Antin ?

J'vas relayer !

Enfin, moi-même, cher lecteur, en terminant cet article, je vous dis :

J'vas relayer !



GIBOULÉES DE MARS

Les giboulées n'existent pas seulement dans les airs ; je vais vous démontrer qu'il en existe également sur terre, au risque de vous faire sauter.

Vous sortez de votre *home* et vous inaugurez un *complet*, que votre tailleur vous a confectionné pour dix louis. — Un caniche *pleure* sur votre pantalon : Giboulées.

Vous recevez une lettre chargée : C'est une réclamation d'un créancier que vous croyez depuis longtemps *ad patres* : Giboulées.

Vous épousez une orpheline, pour ne pas avoir maille à partir avec une belle-mère, et vous découvrez que votre conjointe a perdu son capital : Giboulées.

Vous écrivez à votre agent de change de vous ache-

ter cent *Foncières*. Par erreur vous ajoutez le mot : rentes, et vous perdez 50 louis dans votre journée : Giboulées.

Vous confiez votre *Saint Frusquin* au changeur du coin, que vous prenez pour un agent de change. Quinze jours après, vous apprenez son départ pour la Belgique, histoire d'aller rire aux carabistouilles de Buguet, vous, vous pleurez : Giboulées.

Un emprunt a lieu. On dit à la presse qu'elle peut se fouiller : Giboulées.

Vous recevez des billets de faveur pour le théâtre de M. Ballande : Giboulées.

Votre bonne amie vous emmène dans un magasin de nouveautés, pour acheter une paire de jarretières, vous en sortez avec un paquet fabuleux, contenant quatre robes, trois jupons, deux douzaines de mouchoirs, une confection, une pendule, trois savons, une ombrelle, de la poudre de riz et une paire de chenets : Giboulées.

Vous allez au Skating, vous patinez et vous tombez sur votre centre de gravité : Giboulées.

Votre notaire vous convoque à la lecture du testament de votre oncle. — Vous apprenez qu'il a institué, comme légataire universel, sa bonne à tout faire : Giboulées.

Un parasite que vous ne connaissez pas vous est recommandé et vous colloque dix places pour son concert annuel : Giboulées.

Aux Folies-Bergère, vous payez un bouquet à une demoiselle peu farouche, qui vous demande deux francs

pour sa voiture, sur votre refus, elle vous traite de *muffe* : Giboulées.

Votre bottier vous persuade que vos bottines se *feront*, vous souffrez le martyre et vous vous trouvez *à la tête* de deux cors et de trois oignons ! Giboulées.

Vous êtes très *pressé* et vous allez au chalet de nécessité. Tous les cabinets sont pris ; ce que vous pestez : Giboulées.

On vous rend des pièces du Chili pour des pièces de cent sous, et partout on vous les refuse : Giboulées.

Vous recevez du vitriol destiné à votre voisin : Giboulées.

Vous mettez une petite dame dans ses meubles et vous y trouvez installé un joli jeune homme : Giboulées ! Giboulées !

NOUVEAUX CONSEILS

Plusieurs de nos confrères donnent dans leurs journaux, au public, des conseils tout à fait désintéressés sur les valeurs qu'il doit vendre, garder ou acheter. Nous n'avons pas le don de la double vue, néanmoins, nous allons à notre tour donner *à l'œil*, à nos lecteurs, quelques conseils bien sentis, et c'est avec conviction

que nous nous mettons à l'œuvre, ne demandant ni la croix ni la moindre récompense pour ce travail. Allons y gaîment.

VALEURS à ne PAS garder en portefeuille.

Une *obligation du Crédit Foncier* qui a gagné le gros lot depuis un an.

Une *dito* de la *ville*, dans les mêmes conditions.

Les *obligations Lombardes* sorties au remboursement.

Une *traite* échue sur la maison Rothschild.

Un *chèque* pour les *Immeubles*.

La *photographie sans retouche* d'une femme qui vous trompe.

Le *portrait de Capoul*, si votre maîtresse est inflammable.

Un *permis* périmé sur la ligne de P. L. M.

Des *pièces papales*.

Une *loge pour l'Opéra*, avec la date de la veille.

La *note* de votre tailleur et votre dernière quittance de loyer.

Un *coupon* de rente française échu depuis cinq ans. Il y a prescription.

Du *Pérou*. Ça ne sent pas bon.

Des actions de la *Banque de France*.

Les remplacer par de la *Banque Européenne*, *des bons de pain* ou *des Alliance*.

Une *fausse natte rousse*, ça peut vous compromettre.

Une *ordonnance* du docteur Ricord.

Des *Brasseries et Malteries* ou des *Allumettes*. On vous prendrait pour un actionnaire ; *vulgo* : serin.

La partition de *Dianora*.

Les *lettres d'amour* de votre blanchisseuse. Cela ne vous blanchirait pas aux yeux de votre légitime.

Le *manuscrit* du *testament de Mac-Farlane*.

Le *médaillon* de votre belle-mère.

Valeurs à garder.

Les *Chemins Ottomans*... On ne sait pas.

La *Collection du Tamtam*, pour faire plaisir à Bapaume et s'instruire en s'amusant.

Une *mèche de cheveux de votre ancienne*, à l'occasion, on peut s'en servir.

La *Franco-Hollandaise*... pour allumer son feu.

Un autographe du gros Henry. Un jour, cela aura de la valeur.

Les *Vidanges et Engrais*. Cela porte bonheur et cela rapporte.

Toutes les *actions* qui doivent monter.

Valeurs à vendre.

Toutes celles qui doivent baisser !





LES NABABS

On a joué au théâtre du Vaudeville avec un grand succès une comédie « *le Nabab* » tirée du roman de M. Alphonse Daudet. Je rends justice à l'œuvre qui est une fidèle reproduction des mœurs contemporaines, une photographie avec retouches de certains personnages qui illustrèrent à leur manière les dernières années du règne de Napoléon III.

Mais pourquoi aller si loin chercher un Nabab ? Est-il besoin, comme Jeansoulet d'avoir cinquante millions (pas en Turc) pour être affublé de ce titre ? Est-il nécessaire d'aller au fond des Indes chercher des richards dont le nom seul met en ébullition la tête de nos belles petites et je

peux dire des grandes dames? N'avons-nous pas autour de nous, sous le main, dans toutes les classes de la Société, des Nabahs ?

Ainsi au collège, l'élève dé septième, qui a les poches pleines de billes et le panier bondé de friandises qu'y a déposées une main maternelle, est un Nabab aux yeux de son petit camarade qui a une demi-bourse et préférerait mordre aux confitures du premier plutôt qu'a l'*epitome sacræ.*

Nabab, le volontaire d'un an qui arrive au régiment le gousset bien garni et qui paie la goutte à son sergent et à son caporal d'ordinaire.

Nabab, l'étudiant qui dépense en un jour, avec la blanchisseuse de son cœur, la pension que son notaire de père lui envoie, en gémissant, du fond de sa province !

Nabab, le fantassin qui paye deux sous de brioche à sa payse, en regardant avec elle la farce immortelle de Polichinelle qu'il lui fait voir à l'œil. Vive la ligne !

Nabab, le petit vieux qui offre à la jeune couturière son premier mobilier de 375 fr.

Nabab, le gommeux qui fait du chic en donnant 20 sous à l'ouvreur de portières qui l'appelle « mon prince » (N'oubliez pas que nous sommes en République).

Nabab, le commis en nouveautés qui s'offre une avant-scène de 3 fr. 50 au théâtre Montmartre et fait des yeux en coulisse à l'actrice qui en sort.

Nabab, le veinard qui à Monte-Carlo, gagne 25 louis

avec 100 sous et s'empresse de donner 25 francs à une décavée de la dernière heure.

Nabab, le marin qui dépense à terre ses économies de six mois et casse pour 100 francs de carreaux et de verres à la taverne. Il faut bien rigoler un peu.

Nabab, le lanceur de femmes, le décrocheur d'étoiles dramatiques !

Nabab, l'auteur qui, pour donner la liberté à un ours, paie au directeur aux abois les décors et les costumes et lui avance les fonds nécessaires pour éteindre les *feux* de ses pensionnaires.

Nabab, le consommateur qui, au restaurant, ne vérifie pas l'addition et donne 100 sous de pourboire au garçon !

Nabab, l'idiot qui, aux courses, offre aux demoiselles des bouquets de lilas que la bouquetière lui fait payer un louis et qu'elle partage *illico* avec ces marchandes d'amour.

Nabab, le journaliste qui se régale de fraises en février et d'asperges en décembre !

Nabab, celui qui à un bal de barrière, se fend d'un saladier de vin pour toute la Société.

Nabab, enfin, celui qui met en portefeuille des titres qui ne rapportent rien, comme le *Péruvien* ou des valeurs de haute fantaisie comme la Compagnie du... ou la Société de la... Dans ce cas, pour moi, Nabab est synonyme de serin et la Bourse en est pleine.

Quant aux pauvres héres qui se contentent d'acheter du 5 pour 100 français ou des obligations du *Crédit Foncier*, ce ne sont plus des Nababs, mais des rentiers, et c'est ce que je vous souhaite d'être après moi.



UN CONCERT A LA BOURSE

On sait que le Grand-Hôtel donne des dîners musicaux. Pendant que l'on déguste à 7 fr. par tête (vin non compris) du turbot hollandaise ou de la crème renversée, un orchestre dirigé par Desgranges, exécute des airs variés comme les desserts. On ne dira plus la sauce, mais, l'harmonie fait passer le poisson.

Je propose que l'on élève dans la Bourse un orgue

monstre qui jouera pendant toute la séance. Cette musique sera plus agréable que celles que font entendre les perdants. Et alors, quand on fera *du Foncier*, l'orgue jouera :

« La Victoire est à nous

De l'Italien :

« Viva la Italia
« Viva Garibaldi !

De la Banque de France !

« Chinq chous (*bis*)
« Pour monter notre ménage

De la Baronne :

« Allez, allez au bois
« Cueillir du persil, mesdames.

Du Foncier Égyptien :

« Il dort, il est heureux.
« Il est heureux, ne le réveillons pas.

De la Banque de Paris :

Dansez, Canada,
Dzim, dzim, boum boum !

Du Lyonnais :

(Les frères Lyonnet ont promis de composer un air de circonstance).

Du Mobilier et du Crédit général français :

« Gai, gai, marions-nous
« Mettons-nous la corde au cou.

Du Lyon :

« Joséphine
« Arrête ta machine
« V'là l'train qui déraille.

Du Panama :

On va lui percer le flanc !

Des Omnibus de Marseille :

« Allons, enfants de la Patrie !

Du Comptoir d'Escompte :

« Ah ! j'avons-t'y bu,
« Ah ! j'avons-t'y ri.

Des Allumettes :

« Je suis flambé,
« Je suis fumé.
« J'ai perdu tout mon argent ;
« Vrai je n'ai pas d'agrément !

Des Obligations du Calvados :

Je vais revoir ma Normandie.

De la Banque-impériale-royale privilégiée d'Autriche (ouf) !

« Encore un qui n'l'aura pas
« La timbale, la timbale !

De la Rente foncière :

« Allez-vous-en gens de la noce.

Du Suez!

« Maman les p'tits bateaux
« Qui vont sur l'eau...

De la Société Nouvelle :

« J'ai un pied qui r'mue
« Et l'autre qui ne va guère.

De l'Atlantique :

« Il était un petit navire

Du Mobilier espagnol :

« Y n'grandit plus,
« Y n'grandit plus,
« Bien qu'il soit espagnol !

Des Vidanges et Engrais (un peu d'opoponax, s. v. p.).

« Tant qu'il y aura, etc.

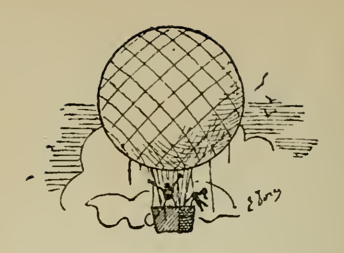
Du Florin or :

« Dans le service de l'Autriche...

De la Banque Européenne :

« Mes jours sont condamnés
« Je vais quitter la terre.

Avouez qu'on rigolera !



VIVENT LES VOYAGES !

Tout le monde part, tout le monde est parti. Tel est le cliché que l'on peut lire tous les ans, à la même époque, dans les journaux du *high* et même du *little life*. Vous seriez en effet perdu de réputation, aux yeux de votre boucher ou de votre épicier et surtout de votre concierge, si vous ne suiviez pas la mode ; car, à partir de juillet, Paris n'est plus qu'une fournaise, qu'un « désert ! » Que diraient vos amis, s'ils vous voyaient attablé, le soir, devant une terrasse de café, alors que les camelots vous offrent le journal avec les dernières nouvelles ? Il est vrai que, si vos amis sont partis, ils ne vous rencontreront pas, et s'ils vous rencontrent... vous savez le reste, c'est du Lapalisse tout pur ! !

Autrefois, on pouvait encore se distraire le soir ; mais, aujourd'hui, je ne pense pas que ce soit le comble de la félicité que d'aller aux *Ambassadeurs* entendre hurler ces demoiselles, avec accompagnement de grosse caïsse

et de petite flûte, ou au *Cirque* voir toujours M. Loyal présenter un cheval dressé en liberté. Et puis M. de Besselièvre, en exhibant, entre une fantaisie sur le *Tribut de Zamora* et une valse sur *Coppélia*, ses panoramas mouvants, nous excitait moralement à prendre nos « cliques et nos claques ». Aussi, faut-il rompre avec ses habitudes, renoncer à faire le tour du lac, après s'être, au préalable, colleté avec une dizaine de cochers, abandonner son *at home*, ses livres, son appartement petit mais coquet, son restaurant favori et devenir un colis animé, un être à part que se disputeront les hôteliers, les guides, les portefaix, les bateliers et les conducteurs de carrioles.

Donc, on a entassé ses vêtements et son linge dans des malles aussi difficiles à fermer qu'à ouvrir ; il faut les faire porter à la gare, et voilà le supplice qui commence. Une demi-heure se passe avant de trouver un cocher qui consente à vous conduire à la gare de Lyon ou d'Orléans. Prenant des chemins impossibles, il vous descend à l'embarcadère, cinq minutes avant la fermeture des bureaux. Vous perdez la tête et votre couverture en allant à un guichet qui n'est pas celui où se délivre votre ticket. A peine avez-vous le temps de faire enregistrer vos bagages, qu'on vous dit : « en wagon ». Vous avez oublié une masse de choses ; n'importe, il vous faut grimper dans votre compartiment. Votre bonne, ou plutôt votre mauvaise étoile, vous fait avoir un coin. Tout

le long de la route, vous serez aveuglé par le soleil ou vous recevrez dans l'œil des grains de poussière qui vous gêneront et vous feront pleurer comme une fontaine Wallace. Impossible de fumer, il y a à côté de vous une vieille femme qui tousse. Vous ne comprenez rien du roman que vous lisez ; les caractères étant trop fins dansent devant vous, et votre voisin — un ancien juge — vous trouble par ses ronflements sonores. Au buffet, vous croyez vous sustenter? erreur profonde! Votre indicateur marque une demi-heure d'arrêt ; mais le train est en retard et il vous faut, en un quart d'heure, avaler un bouillon brûlant, ou vous escrimer avec un beafsteack récalcitrant. D'où une barre sur l'estomac, aussitôt que vous « fendez l'espace ». A la station suivante, si vous voulez accomplir l'acte aussi naturaliste que cher à Zola, vous n'avez que deux ou trois minutes...

Allez donc faire œuvre convenable durant ce laps de temps.

Enfin, vous arrivez à destination, moulu, affamé, sale, couvert de poussière et mijotant une migraine atroce. On ne retrouve qu'une partie de vos bagages. Au bout d'une demi-heure vous êtes en possession de vos colis qu'on dirigeait sur un autre embranchement ; bien heureux de ne pas être obligé d'acheter des vêtements qui coûtent cher, mais en revanche ne valant rien et démodés. Vous *faites* dix hôtels, ils sont tous pleins. Vous finissez par en trouver un ayant vue sur la plage ou sur la mon-

tagne, — gare à la note ! — à moins que vous ne consentiez à prendre un appartement sur la cour, — ce qui vous donnera droit à toutes les senteurs de la cuisine.

Vous vous restaurez tant bien que mal et vous espérez qu'un sommeil réparateur vous fera oublier tous vos maux. Hélas ! Les voyageurs qui arrivent, ceux qui partent, les enfants qui crient, les malles qui heurtent l'escalier, un va-et-vient incessant, les moustiques, le soleil, la lune, l'orage, le vent, autant de bourreaux qui vous infligeront le supplice de l'insomnie.

Enfin après une mauvaise nuit, qui ne passe jamais vite, malgré le proverbe, vous vous levez. Une pancarte frappe vos yeux. Si vous ne prenez pas vos repas à l'hôtel, votre chambre coûtera trois fois plus. Adieu votre liberté. Il vous faut manger à des heures indues, à côté de gens qui vous éplucheront. Votre femme est jeune et jolie (parbleu !), les vieux la lorgneront, les gommeux lui feront des signes et les femmes la critiqueront. Au Casino, vous entendrez un orchestre animé d'excellentes intentions mais plein de fausses notes. Au cabinet de lecture vos journaux préférés seront en main. Vous perdrez « aux petits chevaux ». Au bain, vous attendrez une heure une cabine. Pour une excursion il vous faudra batailler avec les cochers tout comme à Paris. Et les mendiants qui viendront vous assaillir, et ceci et cela.

Et voilà pourquoi je boucle tous les ans ma valise

pour aller dans les Pyrénées voir si les montagnes sont toujours à leur place.



PENSÉES D'UN BOURSIER

EN DÉLIRE !!!

Les protes n'en font jamais d'autres. On lit dans un journal : Une nouvelle société financière vient d'être fond*ue*. . C'est fondée, je suppose qu'on a voulu dire.

*
* *

J'entendais cette semaine un monsieur chauve s'écrier que les mœurs sont de plus en plus relâchées. C'était un marchand de pruneaux qui faisait courir ce bruit.

* *
*

Il ne faut pas confondre un homme pratique avec celui qu'on appelle vulgairement une pratique.

*
* *

Un boursier bohême, n'ayant plus rien à mettre au clou, est allé dernièrement chez un changeur et lui a dit : Le silence est d'or. Combien me prêteriez-vous sur mon silence? — Le changeur l'a envoyé incontinent consulter son tableau de la Bourse... à la porte.

*
* *

Un teinturier jovial vient de prendre comme enseigne le titre suivant : *Au plat déteint.*

*
* *

A La Marche, que de cocottes désirent gagner une poule!

*
* *

Cette semaine, pendant que la rente baissait, un nouvel agent de change montait au parquet.

*
* *

Un reporter préfère être cité dans un journal qu'à la dixième chambre.

*
* *

Un courtier, maigre comme un hareng, disait à un de ses collègues ayant l'abdomen à la Monselet : — Ah ! mon cher ! tu es gros, gras, gris. — Et toi, mon vieux, tu es teint, peint, feint !

*
* *

Pourquoi dit-on courir ventre à terre? — Voyez-vous Dumaine ayant le ventre à terre et courant dans cette posture après l'omnibus ?



BOUQUET DE PENSÉES

DE DEUX SOUS

Nos proverbes :
Un clown chasse l'autre.

*
* *

Pierre qui roule ramasse la mousse.

*
* *

Aux halles, le pavillon couvre la marchandise.

*
* *

L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit qu'un mot !

*
* *

Qui trop embrasse ne manque pas d'entrain.

*
* *

Pauvre taie n'est pas riche.

*
* *

On a souvent besoin d'un plus grand que soi.

*
* *

Sarah Bernhardt prétend qu'il ne faut jamais nager entre deux eaux.

*
* *

Deux banquiers parlent de la baisse des obligations égyptiennes.

— Une véritable fuite d'Égypte !

— Je vous parie une pièce papale que l'exclamation est sortie d'une bouche israélite.

*
* *

Quelle différence faites-vous entre l'émission de la Transatlantique et l'émission de... voix de la Patti ?

Une énorme !

On a pâti à la première, on a... pplaudit à outrance à la seconde.

*
* *

La mort d'un banquier allemand, gros acheteur d'Égyptiennes, a ébranlé le marché.

On a liquidé la position et elles ont baissé.

Je ne trouve rien d'étonnant alors que le marché ait été *désorienté*.



POUR N'EN PAS PERDRE L'HABITUDE

Le *comble* de la dislocation chez les Turcs :
Mettre leur fez sur la tête !

*
* *

De la délation chez une danseuse :
Accuser de belles formes.

*
* *

De la violation du domicile :
Enfoncer une porte ouverte.

*
* *

Du dérangement :
Avoir le derrière entre deux selles.

*
* *

De la gourmandise chez une nourrice :
Croquer le marmot.

*
* *

De l'équitation chez le petit Philippe :
Monter sur ses grands chevaux.

*
* *

De l'union conjugale chez M. de Foy :
Épouser la querelle d'autrui.

*
* *

De l'invraisemblance chez Sarah Bernhardt :
Rire à gorge déployée.

*
* *

De l'enfantement chez un bas bleu :
Accoucher d'une idée.

*
* *

De l'équilibre pour un clown :
Être suspendu aux lèvres de M. Loyal.

*
* *

De la méchanceté chez un flâneur :
Battre le pavé.

*
* *

De la trigonométrie chez un géomètre :
Mesurer ses paroles.

*
* *

De l'épatement chez un employé cul-de-jatte.
Apprendre que son chef de bureau vient de le mettre à pied.

*
* *

De l'opposition :

Passer à côté d'un égout et s'écrier : Oh! que ça sent bon!

*
* *

Du rhume de cerveau :

Se moucher du pied.

*
* *

Petite pluie abat grand'gens.

*
* *

Comme on fait son lit, on découche.

*
* *

Une bonne nuit est bien vite passée.

*
* *

Le chemin le plus court d'un endroit à un autre, c'est la ligne... télégraphique.

*
* *

Il faut toujours courir deux lièvres à la fois.

*
* *

Entre deux moos, ne jamais choisir le moindre.

*
* *

Dis-moi chez qui tu entres, je te dirai qui tu es.

*
* *

Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle s'emplit.

*
* *

Deux bons tiens valent mieux qu'un seul tu l'auras.





LA PRESSE

AUX PREMIÈRES.

La peste soit des provinciaux *parisiennant* qui veulent se mettre au courant de notre mouvement théâtral : il m'en est tombé quatre du département de la Mayenne.

Ils débarquèrent le jour de la *Première* des *Premières armes de Richelieu*, au Gymnase, trois heures avant l'ouverture des bureaux de ce théâtre.

Quelle tuile !!!

— Vous pensez peut-être, que fatigués d'un voyage

de 7 heures, ils ne demandèrent qu'à se reposer en arrivant ?

— Point !

Leurs premières paroles furent celles-ci, valises en mains :

— Il y a une première ce soir, au Gymnase ?

Moi. — Hélas ! oui !

Eux. — Pourquoi hélas ? c'est une vraie veine, pour nous, au contraire et tu vas nous montrer Jeanne Granier dans une des plus belles créations de Déjazet.

Moi. — Soit !... mais je doute que nous trouvions encore une seule place aux bureaux et même chez les marchands de billets.

Eux. — Nous payerons le prix qu'il faudra, mais nous irons au Gymnase et tu nous désigneras les journalistes, courriéristes et critiques influents répartis dans la salle.....

Moi. — Pardon, c'est que...

Eux. — Vas-tu prétexter que tu ne les connais pas ? ce sont tous tes amis.

Moi. — Oh ! pas tous..... ainsi il y a... chose... qui.

Eux. — Le temps de nous changer ; nous t'emmenons diner chez Marguery, et à huit heures et demie nous nous prélasserons dans les fauteuils qu'a fait recapitonner M. Koning.

. . . .

Je dus me résigner à ce nouveau genre de supplice...

Huit heures, nous entrons :

Salle magnifique.

Mes provinciaux ont payé une loge de foyer 150 francs. Le rideau n'est pas levé, mais le supplice commence pour moi ! Les quatre lorgnettes du département de la Mayenne ne quittent pas les quatre paires d'yeux de même provenance.

— Quel est ce gros monsieur à lunettes, à la tête puissante et non moins intelligente, à la barbe grise, au bon rire bonhomme et qui ne semble attendre que l'occasion d'applaudir et non de critiquer ?

Moi. — C'est le prince du feuilleton dramatique, c'est Maître Sarcey (Francisque pour les dames) ; vous qui voulez être à même de juger sainement et littérairement les œuvres théâtrales, achetez le dimanche soir, le journal où écrit Sarcey, et en lisant *le Temps*, vous ne perdrez pas le vôtre.

L'un de mes provinciaux. — Je me figurais M. Sarcey, petit et mince.

Un autre. — Tiens, il se lève et se cogne le nez dans une colonne qu'il salue, jusqu'à terre.... il est donc aveugle ?

— Non, il est très myope, et il a pris cette colonne pour Sarah Bernhardt, et c'est pourquoi il lui adresse ses hommages.

— Est-ce que ce monsieur à binocle, avec de grands cheveux noirs rejetés en arrière, n'est pas un acteur ?

— Non, c'est Henri de Lapommeraye, critique dramatique au Journal *Paris*, conférencier célèbre, chargé du cours de littérature dramatique au Conservatoire.

— Il est décoré ?

— Oui, depuis un an, et c'est un ruban bien mérité. On ne connaît pas un seul ennemi à de Lapommeraye, dit à juste titre : L'*ami des jeunes*.

— Savez-vous où se trouve la loge du Figaro ?

Je l'indique à mon interlocuteur.

— Est-ce que ce monsieur qui a une tenue martiale et qui lorgne les avant-scènes n'est pas M. Francis Magnard ?

— Non, c'est Auguste Vitu, l'éminent et impartial critique. D'un trait il fait la réputation d'un artiste ; rend célèbre un auteur ; concourt à la fortune d'un directeur ou fait rentrer dans l'oubli les uns et les autres. C'est l'encyclopédie du *Figaro* ; ses comptes-rendus, écrits de la façon la plus concise, à l'issue même des premières, sont lus avec avidité à l'apparition du journal. Il a une prédilection marquée pour l'Odéon et est toujours accompagné de son fils qui lui ressemble étonnamment et qui peut dire avec fierté : « je suis la photographie de papa »...

A ce moment, le critique de l'*Évènement* me fait un salut amical de la main et dans cet homme si parisien et si spirituel, à la figure imberbe, aux joues osseuses en saillies et aux cheveux collés sur les tempes, mes amis recon-

naissent Albert Wolff. Il raconte la *Vente à Tata* à son voisin, Jules Claretie, romancier, auteur dramatique et critique renommé et si vous entendiez la voix frêle de Wolff, vous ne la confondriez pas avec l'organe de baryton de Léonce Détroyat, ex-rédacteur en chef de l'*Estafette*, présentement de l'*Indépendant*. Théodore de Banville entre; un de mes provinciaux prend son crâne pour le genou classique de Siraudin. Le charmant poète des *Odes funambulesques* a justement pour voisin son successeur au feuilleton dramatique du *National*, M. Stoullig, un jeune, qui est passé critique à la suite d'un incident qui peut être raconté : A la dernière reprise de *Lucrèce Borgia*, à la Gaîté, le secrétaire de ce Théâtre, suivant les ordres de MM. Larochelle et Debruyère, n'envoya que deux fauteuils aux directeurs du *National*. Ceux-ci, qui comptaient recevoir une loge, refusèrent les deux places et enjoignirent à l'éminent critique, M. de Banville, de passer sous silence la reprise de *Lucrèce*. De Banville, ami de Victor Hugo, se refusa à entrer dans cette combinaison et adressa immédiatement sa démission de Lundiste au journal. Elle fut acceptée au grand étonnement de toute la presse qui ne put qu'applaudir à l'impartialité digne du grand critique.

Armand Silvestre. — Le poète et sympathique critique de l'*Estafette* a de la peine à gagner son fauteuil qu'il a soin de choisir d'avance afin d'éviter les courants d'air; le courriériste théâtral du *Triboulet*,

Maxime Bourcheron, donne la main à son collaborateur Paul Burani (Strapontin) de l'*Estafette*. Burani est très myope et c'est à peine s'il reconnaît son autre collaborateur Ordonneau et Gaston Vassy, le joyeux *Punch* de *La Liberté*. Non loin de là se trouve Jules Prével, le plus lu des courriéristes de théâtre *au Figaro*. A lui, Prével, la primeur des nouvelles à sensation ; c'est aussi un auteur à succès, demandez-le plutôt à ses *Mousquetaires au couvent* et à son *Mari qui pleure* à la Comédie Française ; il a pour voisin de fauteuil Victorin Joncières (Jennius), courriériste et critique musical à *la Liberté*.

Je satisfais à la curiosité de mes habitants de la Mayenne en leur désignant tour à tour : le spirituel Monsieur de l'orchestre (Arnold Mortier), innovateur de la soirée théâtrale que tous les journaux ont adoptée ; Raoul Toché qui, au *Clairon*, sous la signature de *Frimousse* rédige d'une façon très humoristique le même genre d'articles, et François Oswald, rédacteur des comptes rendus de premières au *Clairon* après être resté longtemps comme critique et courriériste au *Gaulois*. Louis Besson (*Panserose*), dont l'embonpoint semble mal s'accommoder d'un fauteuil, prend place dans la loge de l'*Évènement* à côté d'Aurélien Scholl et de Georges Duval qui médite sur le sort tragique de *Faublas*.

Dans la loge contiguë, celle du *Gil Blas*, Léon Chapron, le mordant critique, devise gaîment avec son confrère, Hubert, chargé de la soirée théâtrale au même

journal; Jean Richepin propose un compte rendu quelque peu réaliste pour le *Gaulois* et Paul Ferrier aiguise ses triolets.

Edgard Pourcelle (Scapin et un monsieur du Paradis) à la *Lanterne* va s'asseoir à côté de son ami et collaborateur Émile Mendel, qui a abandonné les échos de coulisses de *Paris-Journal* pour les faire *au Soir* ; Maurice Drack, auteur dramatique et critique du *Globe*, révèle à Delilia (Scapin du *Voltaire*) le clou de son prochain drame au Château-d'Eau.

Voulez-vous voir un futur académicien, poète et auteur élégant, c'est François Coppée qui a succédé au feuilleton dramatique de *La Patrie* au regretté Édouard Fournier.

Attention, les grands critiques arrivent toujours en retard, sauf Sarcey pourtant, c'est le cas d'Henry Fouquier, lundiste au xixe *Siècle*, qui s'est attardé à la Comédie Française dont il deviendra bientôt l'administrateur, et qui demande à son voisin, le classique Clément Caraguel des *Débats*, si Jeanne Granier a été bien accueillie à son entrée ; Gaston Berardi, le directeur de l'*Indépendance Belge*, renseigne ces messieurs qu'interrompt Albert Delpit, le critique de *La Liberté*, pour parler de sa prochaine comédie qu'il croit appelée au succès du *Fils de Coralie*.

Peragallo et Roger qui distribuent la manne aux auteurs ; Albin Valabrègue, auteur et conférencier ; Saint-

Geniès, qui signe Richard O'Mon-Roy, à la *Vie parisienne*, entrent, et vont se placer près du fauteuil toujours réservé et occupé à ce moment par le Dr Thevenet; médecin de théâtres, et Ollendorff, l'éditeur à la mode.

*
* *

Le café du Gymnase, qui est aussi le café de Marguery, est envahi aux entr'actes; nous y coudoyons Edmond Millaud, courriériste de l'*Indépendant* et cousin du spirituel Albert Millaud; Émile Blavet, maintenant au *Voltaire*; MM. Bourdon, Viltard et Desforges, inspecteurs du bureau des théâtres et surnommés les *Trois Parques*, à cause des ciseaux de la *censure* qui ne quittent pas leurs mains; M. Deschapelles, directeur du même bureau des théâtres, et M. Hecq, chef du cabinet de M. Turquet, rejoignent ces personnalités des Beaux-Arts.

Vast-Ricouard, deux auteurs sous un même bonnet, courent après Christian de Trogoff qui leur a promis d'annoncer leur nouvelle pièce dans le *Gil-Blas*, où il fait le courrier théâtral; Achille Denis, de *l'Entr'acte*; Fernand Samuel, de l'*Orchestre*; les frères Garcias; H. Garnier, de l'*Écho*; Calmann-Levy; Jehan Walter, une des bonnes plumes du *Figaro*; Georges Boyer, boivent tous des bocks en potinant sur les coulisses; un

rayon de soleil de Nice leur arrive avec Charles Limouzin, directeur de la *vie Mondaine* qui accompagne MM. Edmond Blanc et Henri Wagatha, les directeurs de *Monte-Carlo*; Gustave Batiau cherche ses confrères de l'*Évènement* et rencontre les frères Weil-Picard de Besançon; Moyne qui représente la publicité, cravaté de blanc, est à côté de Daniel Bernard, le feuilletoniste de l'*Union*, et Abel Merklein, le secrétaire de la société des auteurs, fume mélancoliquement un cigare en trouvant que la camériste de *Nana* se fait bien attendre.

*
* *

Après le premier acte fort applaudi, les couloirs et le foyer sont envahis; chacun commente le talent de l'audacieuse Granier — succédant à Déjazet! — Mes curieux amis me suivent et me harcellent de questions à chaque personne que je salue ou dont je serre la main comme à Gustave Claudin, du *Petit Moniteur*, Armand Gouzien, compositeur, homme de lettres, attaché aux Beaux-Arts; Georges Maillard, du *Pays*; le sympathique Philbert Breban, du *XIXe Siècle*; Langlois, du *Henri IV*, et Alphonse Duchemin, du *Soir*, Fernand Bourgeat, de l'*Entr'acte*; le joyeux S. Heymann, directeur de plusieurs journaux illustrés, Edmond Lepelletier, de la *Marseillaise* et du *Mot d'ordre*; Maxime

Gaucher, du *Télégraphe*; Paul Ginisty, du *Gil Blas*; A. Buguet, de la *Finance pour rire*; le jeune André Monselet qui aspire au talent de son père, Charles Monselet, critique au *Monde illustré*, et le remplace presque à toutes les premières; Léon Lévy, de la *Revue théâtrale Illustrée*; Morris, l'*imprimeur des théâtres*.

Deschaumes, du *Henri* IV; A. Belot, dont les romans et les pièces font toujours sensation; Cartilier, du *Clairon*; Dubreuil, de l'*Évènement*; Carle des Perrières, l'auteur de causeries charmantes au *Triboulet* et à la *Vie Parisienne*, bien connu aussi par ses duels. Roger fils donne la main à Peragallo fils, et Bernard Steuer demande, à une actrice en renom ou à un secrétaire de théâtre, sa tête.... pour la faire en terre cuite. Alfred d'Aunay, qui fait concurrence à Malte-Brun en inaugurant une nouvelle géographie qui fera sensation dans les six parties du monde (système Figuier). Voici Rochefort, à la tête si expressive, Henry Maret, le plus doux des députés intransigeants et en même temps le plus chaud partisan de la liberté; dans un coin Vuhrer parle musique à l'aimable d'Arnault; ici de Gastyne, le *domino rose du Triboulet*, écoute Jollivet lui récitant un sonnet; Saint-Albin (Robert Milton) indique un cheval gagnant à Adolphe Racot; Paul Perret, critique au *Soleil* et qui vagabonde dans la *Liberté*; E. Morin, du *Télégraphe*; René Dennetier, le sportman bien connu; Barbey d'Aurevilly à la redingote plissée, à la chemise

à jabots et aux manchettes retroussées ; Gal, le directeur de la *Liberté*, toujours correct (on reconnaît en lui l'ancien officier de marine). Une, deusse ! En garde ! Voici l'aimable Grisier, le fils du célèbre maître d'armes qui croise au contrôle Georges Ohnet, du *Constitutionnel* et l'auteur de *Serge Panine*, et Laforêt, secrétaire de la rédaction de la *Presse* et ex-directeur de l'Ambigu ; Arthur Levy, l'*alter ego* de Gaston Vassy et Bois Glavy, du *Triboulet*.

*
* *

La sonnette d'entr'acte se fait entendre, personne ne veut manquer une scène du troisième acte.

Deux des plus graves et des plus sérieux personnages de la haute critique, Auguste Vacquerie et Paul Meurice désirent assister au *Rappel* de Jeanne Granier ; Pierre Véron, directeur du *Charivari* et Léon Bienvenu, rédacteur en chef du *Tintamarre* ; Halanzier, que nous regrettons tous de ne plus voir diriger l'Opéra ; Catulle Mendès, le blond poète, regagnent aussi leur place. Il faut rendre justice à l'expérience d'Émile Abraham qui est à la fois le Secrétaire du Gymnase et le critique du *Petit-Journal* sous le nom d'Adrien Laroque... Ce n'est pas lui qui commettrait la bévue de placer côte à côte un intransigeant entre un opportuniste et un bonapartiste ; aussi la salle n'est-elle troublée par aucune réclamation ni incident de *dou-*

8

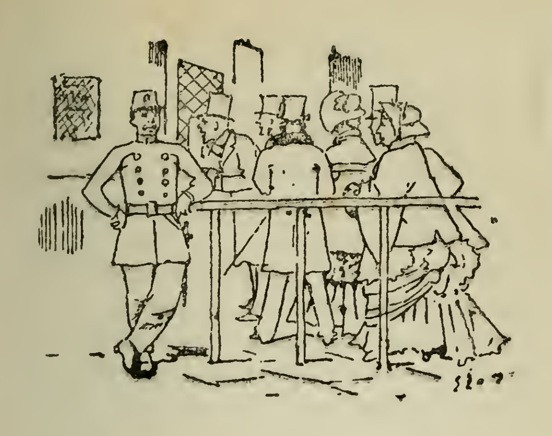
bles emplois. — Gustave Rivet, critique du journal d'Henri Rochefort, se trouve à bonne distance de Paul Arène, de la *République française* et de Henri de Pène, rédacteur en chef du *Paris-Journal.*

Malheureusement, si bon secrétaire que l'on soit on ne peut contenter tout le monde, et c'est ainsi que nous apercevons, relegués aux strapontins, quelques confrères qui nous en voudraient peut-être si nous leur assignions une place inférieure à celle que comporte leur notoriété ou le tirage de leur journal.

. . . .

. . . .

Grand succès pour *Jeanne Granier* — Grand succès pour le *Petit Duc de Richelieu* et grande joie pour nos habitants de la Mayenne enchantés d'avoir vu de près, à une première, les grands et petits représentants.... de la *Presse Parisienne.*



LES PREMIÈRES D'AUTREFOIS

ET LES PREMIÈRES D'AUJOURD'HUI

Dumas et Zola ont décrit d'une façon trop brillante et trop vraie l'aspect d'une salle de spectacle un soir de première représentation, pour que nous essayions après eux, de récrire sur le même sujet; pourtant nous trouvons bon de rétrogader d'une douzaine d'années pour rappeler au souvenir de quelques-uns les premières d'autrefois. La salle était exclusivement réservée aux auteurs, à la presse, aux artistes, musiciens, costumiers, décorateurs et à tous employés du théâtre qui avaient pris une part active à l'éclosion de l'ouvrage.

De cette façon même, la salle était bondée d'un public bon camarade dont le verdict, si la pièce était bonne, se traduisait par un tonnerre d'applaudissements et par une satisfaction modérée si le nouveau-né avait paru faible de complexion.

Depuis dix ans surtout, ces habitudes ont bien changé. Une première est un trafic dont de nombreuses agences font la hausse et la baisse sur le coupon de loge comme sur le ticket de courses, selon que la pièce à lancer est signée X ou Z et jouée par R... S ou V, noms en vedette en vogue. Il s'ensuit que le bureau de location ces jours là, offre une certaine ressemblance avec la corbeille de la Bourse, les fauteuils y font prime, le prix d'une avant-scène dépasse le cours des valeurs les mieux cotées et l'influence financière a fini par conquérir sur tout le monde, un *droit qu'à la porte on achète en entrant* : celui de siffler, de huer, d'imiter les cris des animaux comme cela se passait encore naguère aux premières gommeuses de certains petits théâtres. Quels sont ceux qui y ont trouvé tout de suite leur avantage et qui en ont profité au mépris des premiers usages, les bons ? Ce sont MM. les directeurs en changeant du tout au tout leur feuille de location. Si leur salle contient 1200 places, elles sont données ainsi :

Les avant-scènes... aux célébrités mondaines et demi-mondaines bien en vue.

Les loges aux banquiers, aux boursiers et à deux ou

trois grands critiques et directeurs de grands journaux.

Les baignoires en partie aux auteurs et à leur famille qui ont mille raisons pour redouter l'éclat du lustre, et aux petits jeunes gens et belles petites qui viennent au théâtre après bien dîner pour égayer la pièce dont il ne soupçonnent même pas le genre.

Les fauteuils d'orchestre et de balcon que l'on se dispute à prix d'or, parce que ce sont toujours les meilleures places, sont délivrés avec une parcimonie regrettable aux :

Critiques dramatiques ;

Courriéristes de théâtre ;

Rédacteurs spéciaux des soirées théâtrales ;

Dessinateurs spéciaux ; mais cette répartition exclusivement artistique est quelquefois en faveur de certains financiers, bien plus qu'aux représentants de la presse théâtrale qui n'ont le plus souvent, et avec bien des difficultés, qu'un mauvais strapontin, tandis que près d'eux se prélassent en *connaisseurs*, des agents de publicité, des marchands d'étoffes (pour costumes) et des marchands de billets, quelques acteurs et beaucoup d'*acteuses*.

Le strapontin, c'est le point de mire de tous les coureurs de premières et aussi, directeurs et marchands de billets en gardent-ils quelques-uns en réserve : les premiers, pour les offrir aux plus influents quémandeurs,

les seconds, pour les vendre un louis au moins après le premier acte.

Il reste les stalles d'orchestre et de première galerie. Heureux encore les mortels qui y ont accès sans passer par le petit trafic des billets moins cher qu'au bureau. Ces places dédaignées du hig-life, sont réservées par l'administration au service dit des artistes (qui jouent dans la pièce), aux décorateurs, costumiers et aux femmes de chambre des étoiles de la troupe.

Les musiciens, les machinistes, les gaziers, les coiffeurs, les habilleurs ont aussi un service de petites places mais à la seconde seulement : et pourtant ayant été à la peine pendant toutes les répétitions, il serait assez juste que ces collaborateurs subalternes assistassent aussi au triomphe de la première.

Conclusion : Une salle de 1200 personnes ainsi composée fait encore encaisser une belle recette. C'est impossible, direz-vous, puisque la salle était donnée — oui, vous répondrai-je, elle était donnée... et vendue ! Tandis que jadis, elle était donnée dans toute la louable acception du mot.



RÉPÉTITIONS GÉNÉRALES

Trois fois déjà sur l'affiche du théâtre on a pu lire : *Relâche* pour répétition générale de..... la pièce, mardi puis mercredi, puis samedi, irrévocablement première représentation.

La pièce avait été *accrochée* et enfin les répétitions ordinaires ont été reprises. La répétition générale tant annoncée va donc avoir lieu ; aussi ce soir là quelle affluence.

A la porte, le concierge vous prend votre laissez-passer et vous entrez.

La salle est composée à toutes places, de journalistes *faiseurs de soirées théâtrales,* venus pour prendre des

notes, de dessinateurs munis de leur crayon, des artistes qui ne jouent pas dans la pièce, un ou deux amis de la *boîte*; puis le directeur, et les auteurs, et de ces gens qui trouvent toujours le moyen de se faufiler partout.

Au milieu des fauteuils d'orchestre, trois hommes, graves, austères, impassibles, font pendant aux trois Parques antiques et sont chargés par le ministère des arts, de frapper d'anathème les pièces dont les auteurs ont voulu, par des allusions ou des réparties à double détente, se faire comprendre du public et de la presse parisienne. Gardiens de la morale et de la politique gouvernementale, ces trois *censeurs* ne plaisantent pas et font retrancher *de plano* les phrases, mots, ou scènes qui leur paraissent subversifs ou contraires aux bonnes mœurs.

Les musiciens arrivent un à un, le chef d'orchestre est à son pupitre et reçoit les dernières observations de l'auteur.

On commence : La porte de communication s'ouvre et se referme constamment par le passage des amis des *artisses*, courriéristes ou critiques dramatiques.

L'on joue la pièce en costume, comme on la jouera publiquement le lendemain et les jours suivants, mais avec cette différence que les acteurs ratent leurs entrées et sont rappelés... par leurs camarades ou l'auteur.

De temps à autre, les figurants qui ne figurent pas dans l'acte qui se joue, viennent dans la salle retrouver

leur famille, et les interprètes en costume, viennent à tour *de rôle* chercher auprès de leurs amis, leurs impressions ou leur conseils.

Au dernier acte, on s'excite pour le coup de feu général et pour pouvoir *filer* tout de suite après le baisser du rideau en se disant : « à demain les affaires sérieuses. »

Aussi quand on sort, il est absolument impossible de prévoir l'effet que la pièce produira à la première et, neuf fois sur dix, le directeur. à l'issue de cette représentation toute intime, envoie chez Morris commander une nouvelle affiche indiquant : « *Relâche pour répétition générale, irrévocablement première représentation le.....* »

Comment voulez-vous que les critiques puissent sur l'heure, faire leur compte rendu et pourtant cela arrive.

Quelques-uns de nos auteurs, et principalement Victorien Sardou, Émile Augier, Meilhac et Gondinet ne veulent pas que leurs répétitions générales soient publiques et ils exigent des directeurs le huis clos absolu.

C'est un peu notre manière de voir à nous ; nous n'aimons pas qu'on dise à l'avance : à telle heure vous rirez ; à tel moment de la pièce vous frémirez d'horreur ; à la quatrième scène du troisième acte, vous entendrez un mot spirituel, une tirade contre le divorce ou un calembour à la Christian.

Combien de fois, par suite de ces indiscrétions, le succès d'une pièce a-t-il été compromis ?



LES ACCESSOIRES AU THÉATRE

Tout est en progrès au théâtre : les décors, les costumes et surtout les accessoires ; c'est le réalisme qui veut cela. Ainsi pour les scènes de table, le classique poulet et le traditionnel homard en carton-pâte rempli de biscuits, sont remplacés par des volailles et des comestibles dont les chefs d'accessoires s'approvisionnent aux halles tout comme les restaurateurs.

L'*Ami Fritz*, à la Comédie-Française, a dû son succès en grande partie au repas non factice que faisaient sur la scène, les interprètes de la pièce de MM. Erckhmann-

Chatrian. Dans l'*Assommoir*, à l'Ambigu, au tableau de la fête des Gervaise, M. Zola n'a pas manqué d'exiger un *vrai* dîner composé d'une *vraie* soupe que faisait tous les jours le concierge de M. Chabrillat. Le long pain de quatre livres et le fromage que Dailly-Mes-Bottes dévorait tous les soirs, étaient des accessoires essentiellement nourrissants, et bien faits pour causer des indigestions aux acteurs. Ajoutons que le vin à présent est pris à Bercy et que certains auteurs le font venir des meilleurs crus ; la limonade ne remplace plus le champagne et, quand un bouchon saute, vous pouvez être certains que c'est le Cliquot ou le Rœderer qui mousse dans les coupes. Quant aux demi-glaces à la vanille, elles sortent de chez Tortoni. Pour les meubles, les tapisseries et objets d'art, les candélabres, les bustes et tout le service de la table sont réels aussi, car des orfèvres, comme M. Christofle, par exemple, prêtent leurs plus belles pièces d'orfévrerie, et les bronzes d'art du Gymnase sortent, le plus souvent, des magasins de Barbedienne.

Les tableaux et autres, *portraits de* famille, dont le cadre était peint sur la toile sont aujourd'hui de petits chefs-d'œuvre empruntés à nos musées. La liste ci après peut donner une idée exacte de ce qu'étaient les accessoires obligés sur un petit théâtre infime en 1832.

LISTE GÉNÉRALE DES ACCESSOIRES

DU

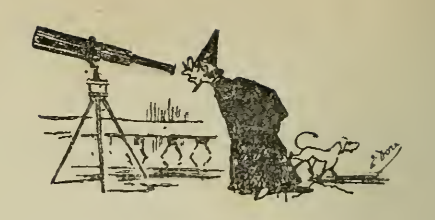
THÉATRE DES FUNAMBULES

Cette liste ne comprend pas moins de cent quatre-vingt-six objets.

On y remarque entre autres : « Onze volumes dépareillés, dont les œuvres de M. Viennet, moins l'*Épitre aux Muses* ; serpents mécaniques, un carton de chapeau à trois cornes ; huit branches de laurier fleuri ; deux bourriches ; une mèche de cheveux ; une *crème* en carton ; un paquet d'assignats ; *trois chiens* aboyants ; un chat noir ; un paon ; un coq ; quatre boulets de canon ; un faucon vivant ; une diligence ; quinze croix de la Légion d'Honneur ; dix croix de Saint-Louis ; neuf crachats ; trente-six épaulettes ; l'habit du maréchal Augereau ; une pluie composée de feuilles de paillon renfermée dans une boîte ; six aigles de légion romaine ; une main de justice ; un sceau royal ; un pistolet à piston ; des lettres écrites et simulées ; deux roues dentelées avec un manche (pour imiter le bruit de la chaise de poste qui entre dans la cour du château) ; — vingt journaux ; une béquille ; dix billets de banque ; douze glaces *en carton* (à la vanille) avec godets et soucoupes.

« Une toque *virginale* ; un volume de *la Pucelle* relié en veau ; un *cercueil* ; des balances de fer ; des éclairs dans une boîte à compartiments. Une épée qui se casse ; un éclat de tonnerre se composant de trente feuilles de tôle ; *quinze squelettes* ; *douze têtes de mort.* »

Quinze squelettes !... douze têtes de mort !! On peut suivre facilement à la lecture de cette liste, les progrès ou plutôt la décadence de l'art dramatique. Si cette liste était dressée dans l'ordre chronologique, elle commencerait par la coupe pour finir par la tête de mort. La coupe et le poignard furent longtemps les seuls accessoires de l'art dramatique en France. On en est arrivé au squelette et à la tête de mort. Cela devait être, en effet, à force de se servir du poison et du poignard. Aujourd'hui, les accessoires de théâtre ne sont plus en carton, sauf ceux qui doivent remplacer les choses corruptibles : les pâtés, les poulets, les buissons d'écrevisses, les fruits, etc., etc.



L'AGE DES ÉTOILES

Heureux les astrologues qui peuvent lire dans les astres et révéler l'âge des étoiles. L'observatoire des coulisses ne manque pas de ces savants qui journellement donnent aux indiscrets l'âge de nos actrices étoiles. Pour satisfaire leur curiosité, nous sommes allés aux bureaux de l'état civil ; nous avons soudoyé les soubrettes ou les femmes de ménage de ces dames. Nous avons interrogé les concierges, fouillé les loges d'artistes, tenté de corrompre les souffleurs, coiffeurs, habilleuses, pompiers, etc. Nous n'avons pu, malgré toutes nos investigations, arriver à un résultat satisfaisant et surtout exact. Notre *enquête* a été comme celle sur P. L. M!..., elle n'a pas abouti.

Tout ce que nous pouvons dire à nos lecteurs, c'est que Mlle Marguerite Ugalde, la nouvelle étoile des Nouveautés, Mlle Granier, Mlles Montbazon, Lody, Milly Meyer, Sisos, Baretta, Suzanne Pic, Blanche Monthy,

le sage qui tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Faites le panégyrique d'un artiste (remarquez qu'il y a artiste et artiste, comme il y a fagot et fagot), eh bien ! vous aurez beau épuiser tout le vocabulaire laudatif à son égard, si vous vous permettez une remarque anodine, je ne dis pas : si vous lui faites un mauvais compliment, vous êtes perdu ! On vous permettra de dire d'un tel ou d'une telle : quel talent ! quel génie ! il n'y a que Lui ! il n'y a qu'Elle ! Il ou Elle transporte la salle ! Il ou Elle chante, danse, crie, comme pas un, comme pas une ! Mais malheur à vous si vous racontez qu'Il ou Elle a la bouche de travers ; qu'Il ou Elle fait des cuirs en parlant ; qu'Elle a plus de jambes que de talent ; qu'Il a plus de toupet que de cheveux ; qu'Il ou Elle mange de la choucroute !

Et si vous entrez dans les détails de la vie de coulisses, quel écueil ! Un tel met de l'eau dans son vin. — Monsieur, on va dire que je suis une poule mouillée. — Cet autre boit son vin sans eau ! — Monsieur de la chronique racontera que je me rougis la trogne. — Mademoiselle de Trois-Étoiles a une perruque ! — Monsieur, vous êtes un polisson, ces cheveux sont à moi, puisque je les ai payés ! — Mademoiselle X... ne sait pas dire le vers ! — Monsieur, pourquoi n'ajoutez-vous pas que j'en bois un tous les matins à jeun.

O modestie ! modestie !

Un de nos confrères, fort spirituel, ma foi, et qui appartient à un journal parisien par excellence, nous disait :

— Mon cher, à propos des gens de théâtre, rappelez-vous bien ceci : — Dites de certains artistes qu'ils ont énormément de talent, qu'ils font recette, que sans eux leur directeur serait aux abois et en proie aux usuriers ! — C'est à peine s'ils daigneront vous regarder d'un air protecteur et vous saluer du geste. Mais égratignez-les, dites-leur une partie de leurs vérités, ils vous craindront, ils se prosterneront à vos pieds ; ils diront, en parlant de vous : c'est un homme à ménager, car il nous connaît et nous connaît bien ! Vous serez alors un dieu pour eux.

Triste, triste ! comme dit Hamlet.

Quel est celui d'entre vous qui ne s'est pas dit en voyant un portrait-charge sur un journal illustré : « Sont-ils heureux, ces gens-là, que l'on fasse leur caricature ! Je voudrais bien être artiste, homme d'État, une célébrité, pour goûter le plaisir de me voir ainsi caricaturisé. »

C'est, en effet, une faveur, car on ne choisit pas le premier venu, fût-il dentiste et décoré de plusieurs ordres étrangers ! Mais quand vous avez obtenu une autorisation que l'on refuse rarement, et que le portrait a paru, c'est une autre antienne.

La verrue qu'on a sur le nez doit être représentée par un grain de beauté ; ce même nez, s'il est camard, doit devenir aquilin. L'artiste en question est-il chauve

il faut lui trouver une forêt de cheveux. Il est gros : représentez-le mince. Il est maigre : donnez-lui l'apparence de l'ami Fritz. Il parle auvergnat : dites qu'il s'exprime comme un académicien. Il chante du nez : annoncez *urbi et orbi* qu'il donne l'*ut* dièze. Mais si vous le dépeignez nature, que de cris, que de reproches ! votre dessinateur n'est bon qu'à scier du bois, votre graveur qu'à ramoner les cheminées, et vous, qu'à être empaillé !

Prenez une *apprentie* des planches, elle n'a, en fait de talent, que la bonne volonté. Vous voulez l'encourager, et vous dites dans votre feuilleton : Mademoiselle X... a encore de l'inexpérience, mais elle arrivera, car elle possède le feu sacré, etc. Elle oubliera de vous envoyer sa carte... Abimez-la, couvrez-la de ridicule. Elle viendra vous faire une visite, vous suppliera de vous montrer plus clément envers elle, pour ne pas briser sa carrière.. dramatique ! ! ! Vous vous laisserez fléchir et une fois votre artiste partie, elle dira de vous : — quel serin ! — (je suis poli).

Et les vieilles actrices coquettes qui ont dépassé depuis dix ans la trentaine et qui emploient tous les cosmétiques de la terre pour qu'on ne les mette pas en *quarantaine* ! A elles les rôles d'ingénues au théâtre comme à la ville ; à elles le haut du pavé, les meilleurs rôles et les plus chauds articles des journalistes. Mais ne dites pas que leur beauté s'en va à mesure que grandit leur réputation. Elles oublieront tous vos éloges pour

ne se souvenir que de votre offense. Car c'est une offense pour elles que de leur rappeler ce que leur dit si bien le matin leur miroir. Il est vrai qu'elles ferment les yeux autant qn'elles peuvent et restent toujours dans une demi-obscurité.

Il me souvient d'une dame de théâtre qui alla un jour chez un Carolus Duran confectionnant à 200 francs les portraits, ressemblance garantie. Elle avait déjà des chevrons et des années de campagnes amoureuses bien remplies ; aussi n'inspirait-elle plus de passion qu'aux adolescents ou aux voyageurs qui revenaient des côtes d'Afrique. Elle était brune, et, voulant sacrifier au goût de jour et paraître plus jeune, elle dit au peintre de lui faire des cheveux *carotte*. Le peintre lui fit remarquer que cette couleur n'était pas en harmonie avec ses traits. — Qu'à cela ne tienne, répondit-elle, faites ma figure en rapport avec mes cheveux ! — Le peintre fit le portrait d'une jeune fille de dix-huit ans, et la dame se trouva tellement ressemblante, qu'elle le paya 50 francs de plus.

Étonnez-vous après cela si les photographes à retouches sont chargés de besogne, et si les images de certaines demoiselles qui ne jouent qu'en maillot, répondent si peu à l'original, surtout si elles ont enlevé leur filasse blonde et le mastic qui recouvre leur figure.

Frédérick Lemaître autorisant le caricaturiste Gill à faire son portrait, lui avait envoyé la note suivante :

« Faites la caricature des jeunes ; laissez au Temps le soin de faire celle des vieux. »

Il y a peu d'exemples de modestie au théâtre où alors on ne les rencontre que chez les grands artistes et ceux-ci sont de plus en plus rares.





RÉVÉLATIONS D'UN CHEF DE CLAQUE

Dernièrement un chef de claque fameux nous racontait qu'il avait été le premier à inventer le rire de convention.

Voici comment il expliquait sa théorie, c'est-à-dire la manière dont il rit à certaine partie d'une pièce pour encourager ses claqueurs à faire mousser les passages à effet :

D'après lui, il y a cinq espèces de rires, basés sur les cinq voyelles de l'alphabet. Le rire en A, le rire en E, le rire en I, le rire en O et le rire en U.

Le rire en A, c'est le rire fin, provoqué par un trait d'esprit. Il signifie : *ah! ah! ah!* que c'est joli, que c'est délicat !

Le rire en E, c'est le rire gai, provoqué par une forte

saillie. Il signifie : *eh! eh! eh!* que c'est plaisant, que c'est drôle !

Le rire en I, c'est le rire d'attendrissement provoqué par une grosse bêtise. Il signifie : *ih! ih! ih!* que c'est amusant, que c'est farce !

Le rire en O, c'est le rire de la franche gaîté, provoqué par une balourdise. Il signifie : *oh! oh! oh!* que c'est rigolo, que c'est épatant.

Enfin, le rire en U, c'est le simple sourire provoqué par un mot à double entente. Il signifie : *uh! uh! uh!* cela va tout seul ; cela se comprend.... ce n'est pas mal !



LES DIRECTEURS

DE THÉATRES

VAUCORBEIL

(OPÉRA).

N'a pas hérite des sympathies de son prédécesseur M. Halanzier. Comme républicain, professe un souverain mépris pour la Petite Presse ; car, voyant sa salle remplie par les étrangers et les provinciaux qui s'arrêtent devant les panneaux d'un déshabillé excitant et les bacchantes échevelées de la galerie du buffet, il s'imagine

n'avoir pas besoin de l'office journalier des journalistes. Nous constatons qu'il n'y a jamais de place au bureau de location; malgré cela, trois cent soixante-quinze marchands de contre-marques vous offrent des billets avec une prime qui fait rêver les acheteurs d'*Union générale*. M. Vaucorbeil joue volontiers le *Tribut de Zamora*, mais ne veut pas être tributaire de la *Presse*, et trouve bien plus de ses intérêts d'offrir aux journaux une représentation de l'Opéra..... A l'exposition d'électricité..... où l'on joue :

Guillaume Tel.... éphone !!!

PERRIN

(COMÉDIE FRANÇAISE)

Quand il était directeur du théâtre de l'Opéra, ne rêvait qu'alexandrins et ne jurait que par Racine ou Corneille. Maintenant qu'il administre la maison de Molière, est dans le ravissement quand on lui parle croches ou doubles-croches et ne pousse pas de soupirs. Ne dédaigne pas la palette. Homme du monde, n'a qu'un défaut, c'est de trop ressembler à feu Gygès. Quand on veut le voir, impossible de pénétrer dans son cabinet, sévèrement gardé par Picard, une autorité s'il vous plaît.

CARVALHO

(VAUDEVILLE)

Son vrai nom est *Carvaille*. Vers 1852, il était basse chantante à l'Opéra-Comique, lorsqu'il épousa cette fauvette qui se nomme Miolhan. Il administra à cette époque le Théâtre-Lyrique du Boulevard du Temple. En 1862, il prit la direction du Nouveau-Lyrique de la place du Châtelet. Qui ne se rappelle les magnifiques soirées de cette période où il nous fit connaître la Nilson? En 1868, il partit pour le Caire, le Khédive l'ayant nommé surintendant du grand théâtre. De retour en France, il administra le Vaudeville ; puis en 1873, il devint directeur de l'Opéra-Comique.

Il a rendu à la Salle Favart cette vogue qui fit dire à Scribe :

> Les rendez-vous de noble compagnie;
> Se donnent tous dans ce charmant séjour,

car on le sait : de temps immémorial, la salle de l'Opéra-Comique a servi aux entrevues matrimoniales. Aujourd'hui ce théâtre est en pleine prospérité et, malgré la charpente qui en cache l'entrée, l'Opéra-Comique

est envahi chaque fois par une foule idolâtre. Cette charpente fait le désespoir de M. Carvalho et souvent il demande à M. Ludovic Cayard, son ami et l'un des plus riches actionnaires du théâtre, par quel moyen il pourrait la faire disparaître : « Il faut la laisser, répond Cayard, ça tient de la place, mais cela porte bonheur. C'est mon avis aussi, dit à son tour l'excellent Gaudemar, un félibré, s'il vous plaît, et un bon administrateur, et lorsque le caissier dit à M. Carvalho : «nous avons encore fait 8.000 ce soir », M. Carvalho s'écrie « Noël, Noël ! » son secrétaire apparaît en disant : « Voilà patron ! » Signe particulier : déteste le *Gaulois*, bien que ce journal ait changé d'opinion et surtout de rédaction.

CHARLES DE LA ROUNAT

(ODÉON)

S'appelle de son vrai nom Rouvenat, comme le grand joaillier dont il est le cousin. Fut d'abord homme politique. Ne tarda pas à s'adonner aux lettres, et produisit, comme auteur dramatique, un certain nombre de vaudevilles avec Montjoie et Siraudin. En 1854 il obtint la direction de l'Odéon, et sa bonne administration ramena

la vogue à ce théâtre. C'est lui qui fit jouer la pièce d'Émile Augier : *La Contagion*, qui avait été refusée au Théâtre-Français. Il abandonna sa direction au moment de reprendre *Ruy Blas*. Comme critique dramatique, au journal le *XIX*e *Siècle*, il a laissé une réputation méritée. Mais quand on fut directeur, on veut l'être toujours : il obtint pour la seconde fois en 1879, grâce à la haute influence du sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, M. Turquet, le privilège de l'Odéon, après M. Duquesnel, démissionnaire ; M. de La Rounat est, par-dessus tout, un lettré, un homme du monde et un homme aimable.

BERTRAND (Eugène)

(VARIÉTÉS)

Élève du Conservatoire (classe de Provost), joua la comédie pendant longtemps au théâtre de la Tour d'Auvergne, puis à l'Odéon. Parti en Amérique en 1859, il y séjourna six ans comme artiste, et y devint directeur. A son retour il fut engagé à Bruxelles, au théâtre du Parc, puis à Lille. Il devint directeur des deux théâtres de cette ville qu'il quitta en 1869, pour prendre la succession de M. Hippolyte Cogniard aux Variétés. Depuis

douze ans qu'il dirige ce théâtre le succès n'a pas cessé de le combler de ses faveurs. Les Variétés ne joueraient pas, qu'elles feraient tout de même 5000 fr. tous les soirs.

BRIET et DELCROIX

(PALAIS-ROYAL)

Briet, artiste dramatique, *brillait* comme directeur de province, lorsqu'il eut l'idée de s'associer avec Delcroix, resté seul au Palais-Royal par suite du départ de Léon Dormeuil et Plunckett. Ils eurent le bonheur d'avoir une entrée de jeu magnifique avec une pièce de Sardou : *Divorçons !* dont le succès semble inépuisable. On leur doit une brillante restauration de la salle du Palais-Royal, qui peut maintenant compter avec les autres bonbonnières de Paris. Le foyer du public, grâce au pinceau de Bayard, est devenu un musée où l'on admire les figures fort ressemblantes et fort spirituellement groupées de tous les artistes qui ont illustré la scène du Palais-Royal. On peut dire que c'est le Panthéon du rire et que la peinture de Bayard est sans retouches et sans reproche.

M. Delcroix est le beau-frère de M. Bertrand, direc-

teur des Variétés, et l'on peut augurer, d'après le grand nombre de représentations de *Divorçons*, qu'il sera fait encore *Delcroix* à la cheminée, car il y aura d'autres centièmes au Palais-Royal, centièmes où il n'oublie jamais ses meilleurs amis.

DESLANDES (Raymond) et BERTRAND (jeune)

(VAUDEVILLE)

Auteur dramatique, chevalier de la légion d'honneur; M. Deslandes a renoncé à écrire des pièces le jour où il s'est mis à lire celles de ses notables confrères pour les représenter au Vaudeville. A pour associé M. Bertrand jeune, frère du directeur des Variétés.

Le Vaudeville où l'on ne joue que la comédie, est donc une variété de *celles* du boulevard Montmartre avec Dupuis (Adolphe), et nous ne pouvons être surpris que Raymond Deslandes et Bertrand mettent du foin dans leurs bottes. On marche avec bonheur quand on est *Chaussée*... d'Antin !!!

KONING

(GYMNASE)

Le plus jeune de nos directeurs de théâtre, et le plus remuant. Très bon administrateur ; a su amener la foule au théâtre de la Renaissance dont il a racheté presque toutes les actions. S'est rendu célèbre sur le boulevard Bonne-Nouvelle par la marquise dont il a gratifié le péristyle du Gymnase, mais les *braves gens* restaient sur l'asphalte à l'admirer et ne dépassaient pas le contrôle ce qui ne faisait pas la *joie de la maison*.

Koning, qui n'en est pas à ses premières armes, eut une inspiration heureuse en appelant Richelieu à la rescousse. Comme metteur en scène, personne n'égale le prodigue Koning; rien n'est trop beau, rien n'est trop cher pour lui ; il sait semer pour récolter. Se rappelle qu'il a été rédacteur du *Figaro*, aussi professe-t-il un culte tout particulier pour ce journal qui le couvre de réclames. Dînait jadis chez Brébant, aujourd'hui qu'il est obligé de faire *la Navette* entre la Renaissance et le Gymnase,

il a son couvert tous les soirs chez Marguery. Auteur dramatique, il a signé la *fille de Mme Angot* avec Clairville et Siraudin. Cette signature équivaut pour lui à la plus riche des collaborations.

LAROCHELLE

(GAITÉ)

(Henri-Julien Boullanger dit Larochelle) est petit-fils, par sa mère, de Larochelle, de la Comédie-Française. Second prix du Conservatoire, acteur à la Porte-Saint-Martin en 1850. Chargé par Seveste d'administrer le théâtre Montparnasse. Il finit par acheter ce théâtre et y joignit ceux de la banlieue.

Enfin le théâtre Saint-Germain, aujourd'hui *Cluny*, fut mis en vente. Larochelle l'acheta et le fit prospérer en attirant tout Paris aux *Inutiles*, aux *Sceptiques* et au *Juif Polonais*. En 1877, M. Larochelle prit la direction de la Porte-Saint-Martin avec Ritt comme associé. Le colossal succès du *Tour du Monde en quatre-vingts jours* et *des Deux Orphelines* rendit célèbre cette direc-

tion, qui se retira richissime en laissant le gouvernail à M. Paul Clèves. M. Larochelle se reposa pendant un an, mais sa nature infatigable ne saurait s'habituer aux délices de Capoue ; le théâtre de la Gaîté étant libre, il le prit, et soyez sûr qu'avant peu, il en fera surgir un chef-d'œuvre de Victor Hugo. Il ne mettra pas quatre-vingts jours pour monter *Quatre-Vingt-Treize.*

N. B. M. Larochelle est directeur *in partibus* ! M. Debruyère est son *alter ego* à la Gaîté depuis qu'il a abandonné la direction du théâtre des *Fantaisies-Parisiennes* (*vulgo*) Beaumarchais.

ROCHARD

(CHATELET)

La chance le créa : auteur dramatique, journaliste, directeur du Châtelet... (surtout directeur du Châtelet) !

D'abord secrétaire de ce théâtre et de celui des Nations ci-devant Historique, il prit le Châtelet des mains de Castellano et y remonta les *Pilules du Diable* en y intercalant une attraction phénoménale qu'il alla chercher à

Londres : Miss Enéa *la mouche d'or* ; grâce à ce truc, le public avala les pilules deux cents fois encore. Vint alors M. Duquesnel qui avait acquis de MM. Dennery et Jules Verne le droit d'exploiter leur drame inédit : *Michel Strogoff*, qui avait dû être monté tour à tour à l'Odéon et à la Porte Saint-Martin. Duquesnel offrit cette grande machine à Rochard qui accepta son association, et bien lui en prit, puisque Michel Strogoff aura été joué à Paris seulement, plus de trois cents fois et aura rapporté deux millions.

CLÈVES (Paul)

(PORTE-SAINT-MARTIN).

Le directeur de la *Porte-Saint-Martin* est un ancien jeune premier de l'Odéon ; il a commencé à faire de la direction au Théâtre des Arts avec Camille Wenschenk, puis il quitta la rive droite pour la rive gauche pour prendre le Théâtre-Cluny. Il y réussit mieux que ses prédécesseurs et brigua bientôt le sceptre féerique de la Porte-Saint-Martin, après MM. Ritt et Larochelle. Pas entêté du tout, acteur de drame, il a essayé de ce genre

qu'il affectionne, et qui n'a pas réussi ; alors il a monté une grande féerie inédite : l'*Arbre de Noël*, puis revint au drame en jouant *Le Prêtre*, qui n'a pas fait d'argent ; enfin il a repris la *Biche au Bois*, qui fait de grosses recettes. C'est le jeune premier des directeurs et le directeur des jeunes premiers.

CHABRILLAT

(AMBIGU)

Fils d'un ancien directeur de province, Henri Chabrillat ne pouvait échapper à sa destinée : diriger un théâtre à son tour. Son choix tomba sur l'Ambigu, et les grands succès réalistes de l'*Assommoir* et de *Nana* ont favorisé son exploitation. Auteur, il a fait jouer aux Folies-Dramatiques nombre de levers de rideau ; journaliste et surtout rédacteur-correspondant, il a signé au *Figaro* des articles militaires fort remarqués. Comme soldat, il a fait ses preuves en gagnant la croix, lors de la défense héroïque de Châteaudun. On s'étonne qu'il n'ait pas encore monté de pièces militaires.

CANTIN

(BOUFFES PARISIENS)

La Mascotte des directeurs, le directeur des *mascottes*. Aussi ce qu'il fait de jaloux parmi ses confrères, c'est incroyable !

Cependant il n'y a pas de fumée sans feu. M. Cantin n'est pas seulement un veinard, c'est un habile. Le directeur du grand théâtre de Reims, M. Blandin, se dit un matin : c'est un porte-bonheur ce Cantin, il faut que je m'associe avec lui : et ce qui fut projeté fut fait. Malheureusement, pour M. Blandin, son fétiche Cantin l'abandonna rue de Bondy, pour aller prendre la direction des Bouffes-Parisiens, théâtre réputé le plus enguignonné de Paris.

Troun de l'air, de bagasse ! s'écria Cantin, J'en viendrai bien à bout, cape de diou ! et vinrent les succès deux et trois fois centenaires des *Mousquetaires au couvent* et de *la Mascotte*.

La foule a repris le chemin des Bouffes, comme elle prendra, soyez-en sûr, la route de l'*Eden* incomparable que le mascotin Cantin a rêvé, entrepris, mis en *actions*,

et fait couvrir vingt fois, comme s'il se fût agi d'une émission de la Banque de France. Allons, Cantin, vous pouvez dire comme César : *veni, vidi, vici.*

BRASSEUR (père)

(LES NOUVEAUTÉS)

Ne parlons pas de Brasseur, acteur, — il a fait ses preuves au Palais-Royal, il les continue au Boulevard des Italiens comme comédien et surtout comme directeur des Nouveautés. On pourrait le surnommer : Protée, à cause de ses multiples créations ; il a gagné, il gagne et gagnera toujours beaucoup d'argent, sans protester. Quand vous le rencontrez, il vous serre toujours sur son cœur ; en vous parlant, il a la larme à l'œil, vous êtes son meilleur ami et il pense ce qu'il dit ? Dans son cabinet, toujours assiégé, il est bon comme du bon pain, mais une fois qu'il a pénétré sur la scène de son théâtre, il devient inflexible ; il colle des amendes à droite, à gauche, de tous les côtés. Pareil à Jupiter tonnant, il fait tout trembler devant lui ; au demeurant, il adore, comme camarade, les artistes qu'il brusque quelquefois comme directeur.

Brasseur a déjà eu deux énormes succès, *Coco* et *Paris en actions*, il en a un nouveau avec *Le Jour et la Nuit*, qui fera les beaux soirs du théâtre des Nouveautés. Le directeur félicitera l'acteur de son succès d'artiste, et l'acteur félicitera le directeur de son succès d'argent.

BLANDIN

(FOLIES DRAMATIQUES).

Ancien directeur du grand et magnifique Théâtre de Reims ; a quitté la patrie de Colbert, du champagne et des biscuits pour venir s'associer avec M. Cantin aux Folies Dramatiques. Ce dernier ayant passé aux Bouffes avec *veine* et bagages, M. Blandin est resté seul depuis un an aux Folies. Malheureusement cet homme bon, aimable, ce directeur honnête et expérimenté n'a trouvé dans ses cartons que : *Le Beau Nicolas*, *La Mère des Compagnons*, *Les Poupées de l'Infante* et *Les deux Roses* qui ne furent pas sans épines. Par contre, *La Fille du Tambour major* lui amena, tambour battant, un succès deux fois centenaire et il ne désespère pas de retrouver la chance que son prédécesseur n'a pu emporter tout entière passage Choiseul. Simon Max et sa charmante femme pourraient bien devenir des *Max-cotte*.

LÉON DORMEUIL

(COMÉDIE PARISIENNE).

Directeur de la *Comédie parisienne*, le théâtre du boulevard de Strasbourg qui a eu tant de directeurs malheureux en s'appelant successivement: théâtre des Menus-Plaisirs, Théâtre des Arts, re-Théâtre des Menus-Plaisirs, re-Théâtre des Arts. M. Léon Dormeuil, fils du fondateur du théâtre du Palais-Royal et directeur lui-même pendant trente ans de cette scène en vogue, eut l'idée de s'implanter à son tour au boulevard de Strasbourg et il crut désenguignonner la place en la faisant nette, c'est-à-dire en démolissant de fond en comble la salle de forme bizarre qui existait, pour la remplacer par une élégante bonbonnière dont les actionnaires connaissent le prix de revient! La *Comédie parisienne* ouvrit au mois d'avril par la *Reine des Halles*, une pièce pour Thérésa. Ce ne fut pas une *Mascotte* d'inauguration. M. Dormeuil dut faire un appel de fonds à ses actionnaires; leur silence ne fut ni d'or ni d'argent, une liquidation survint, et voilà

comment le théâtre racheté 100,000 francs par le *terre-neuve* Cantin est resté entre les mains de M. Dormeuil dont l'expérience et le savoir feront bientôt revenir le succès comme à la rue Montpensier.

BALLANDE

(THÉATRE DES NATIONS)

M. Ballande a été le fondateur des matinées dramatiques à la Porte-Saint-Martin. L'innovation fut heureuse puisque tous les théâtres suivirent son exemple, depuis la Comédie-Française jusqu'aux scènes minuscules. Pourquoi n'en est-il pas resté là, et a-t-il eu la fatale pensée de métamorphoser le folichon théâtre Déjazet en succursale de l'Odéon, sous le titre prétentieux et si contestable de *Troisième Théâtre Français*? Il y fit appel *aux jeunes* et aux vieux surtout, témoins les auteurs de *L'Amour et l'Argent*, de *Charlemagne* et de *Hugues Capet*. En voilà qui peuvent dire ce qu'il en coûte d'être joués par M. Ballande !

Le Troisième Théâtre Français descendit au troisième dessous et M. Ballande, toujours ambitieux, prit la

direction du Théâtre des Nations des mains des liquidateurs de la malheureuse gestion précédente.

A son nouveau théâtre, M. Ballande s'adonne aux drames découpés dans les romans en vogue. Chez lui, tous les feuilletons du *Petit Journal*, de *La Lanterne*, du *Corsaire*, du *Petit Parisien*, etc., etc., sont mis en pièces, et *Les Nuits du boulevard*, *La Cellule n° 7*, *Zoé chien-chien* et *Le duc de Kandos*, ont mouillé bien des mouchoirs.... et usé bien des billets.... à prix réduit.

TAILLEFER

(CLUNY)

Devrait plutôt d'appeler *Taille...dans l'opérette*, car à peine installé *musicalement* à Cluny avec *Les Braconniers* il coupait les basques de *Faublas* et le retranchait de l'affiche après trois représentations. L'orchestre a été licencié comme un simple candidat qui passe sa thèse au quartier latin, et le Vaudeville, dit-on, va essayer de faire florès avec ses ponts-neufs au pupitre du maëstro-beau-père, Luigini. D'aucuns prétendent que si le directeur de Cluny se refait un sang nouveau avec ce genre, on pourra le surnommer *Taillefer-Bravais*.

LUGUET (Henri)

(DÉJAZET)

Frère de Marie Laurent et de René Luguet, comédien de bonne souche par conséquent ; a dirigé nombre de théâtres en province et à l'étranger, mais jamais en Prusse comme quelques méchantes langues se sont plu à l'insinuer. A quitté le Théâtre-Français de Bordeaux qu'il dirigeait l'année dernière pour se rendre acquéreur du Théâtre-Déjazet, à Paris. Sa première idée fut d'y jouer le genre comédie et drame, mais la première pièce, *Nos fils*, de Cadol, le fit changer bien vite de programme. Il reçut un vaudeville remanié, *La Bamboche*, de Vast-Ricouard qui fit monter les recettes comme aux beaux jours de Déjazet et de de Jallais, ses prédécesseurs. A choisi pour secrétaire de son théâtre, son fils, Maurice Luguet.

SARI

(FOLIES-BERGÈRE)

Directeur des Folies-Bergère ; fit les beaux jours des

anciens Délassements du boulevard du Temple et de la rue de Provence, a lancé avec succès des artistes et des auteurs devenus célèbres.

Sari a renoncé à l'esprit des revues de fin d'année, et des féeries comme *La Toile ou mes Quatr'sous* et *La Bouteille à l'encre*, pour fonder le conservatoire spécial de la chorégraphie à grand spectacle, et de l'acrobatie montée à grands frais de clowns, de pantomimes, de ventriloques, etc., etc.

Les Folies-Bergère ne désemplissent jamais, c'est un va-et-vient continuel. Leur promenoir rappelle ces jolis bazars de l'Orient où les pachas font acheter leurs plus belles sultanes. Si l'amour se retirait de Paris, il laisserait son carquois et quelques-unes de ses flèches au temple de Terpsychore et de Cythère, élevé rue Richer.

Les bergères Watteau sont distancées de la longueur de pas mal de houlettes par les bergères Sari dont les moutons sont si heureux de se faire tondre chaque soir rue Richer. Le caissier de Folies-Bergère est dans une grande joie, quand il peut dire en se frottant les mains :

Ça rit, donc ça paye !



NOS SECRÉTAIRES DE THÉATRE

Ils sont presque tous recrutés parmi les journalistes, et c'est compréhensible : MM. les directeurs après avoir essayé vainement d'acclimater chez eux comme secrétaires, nombre de leurs parents ou de gommeux, futurs commanditaires, ayant reconnu bien forcément par les bévues de ces derniers envers la presse, les auteurs, les artistes, qu'ils étaient des plus préjudiciables à leurs intérêts. A tout seigneur tout honneur :

Le *secrétaire* de l'*Opéra* est M. Darcel, fils d'un ingénieur des Ponts-et-Chaussées ; il a remplacé M. Cherouvrier, musicien millionnaire, ce qui ne veut pas dire que c'était un riche musicien.

Le nouveau secrétaire nous est totalement inconnu ;

aussi se demande-t-on pourquoi M. Vaucorbeil a choisi, au lieu d'un homme au courant d'un théâtre, un jeune ingénieur. C'est sans doute en vue des améliorations de l'éclairage électrique ou d'un nouvel escalier à ériger avec le concours du grand architecte Garnier.

*
* *

Le *secrétaire* de la *Comédie-Française* est le bon, l'excellent Verteuil, comme on se plaît à le nommer.

La maison de Molière lui gardera ses fonctions jusqu'à la fin d'une existence qui aura compté avec celles des plus illustres sujets de la première scène française.

*
* *

Le *secrétaire* de l'*Opéra Comique* est M. Edouard Noel, journaliste et auteur, en collaboration avec M. Stoullig, d'une publication annuelle très intéressante intitulée : *Annales du théâtre et de la musique*. Tous les auteurs ont cet ouvrage dans leur bibliothèque, malheureusement tout le monde ne peut collectionner les réponses favorables de M. Noël aux demandes de places, car elles sont négatives dix-neuf fois sur vingt. Néanmoins, ceux qui en parlent ainsi ne désespèrent pas de voir *Noël* leur envoyer une loge dans leur sabot.

*
* *

Le *secrétaire* de *l'Odéon*, M. Bourgeat, est un charmant garçon; rédacteur à l'*Entr'acte* et au *Voltaire* où il a signé le courrier théâtral du pseudouyme de Marcel Didier. Ami de M. de la Rounat depuis longtemps, il a été appelé à succéder au secrétaire de M. Duquesnel, Charles Bridault, vaudevilliste, qui a laissé à l'Odéon les meilleurs souvenirs.

*
* *

Le *secrétaire* du *Gymnase* est M. Émile Abraham, lequel est né auteur dramatique, journaliste et secrétaire de théâtre. Comme auteur, il a signé nombre de vaudevilles, surtout de levers de rideau, joués cent et deux cents fois aux Folies-Dramatiques, à la Gaîté, à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin. Celui-là comprend à merveille la composition d'une feuille de première; il n'a jamais mécontenté les confrères qui l'ont sollicité à la Porte-Saint-Martin, à la Renaissance et enfin au Gymnase. Il signe de son nom le courrier théâtral au *Petit Journal*, et la critique en même temps, sous le pseudonyme d'Adrien Laroques. Va aux premières, sans enthousiasme car, pour lui... c'est le sacrifice d'Abraham.

*
* *

Secrétaire des *Variétés*. — Il n'y en a pas... et cependant en cherchant bien, on découvre à la caisse principale un gros Roger-Bontemps, pas bégueule du tout, qui répond au nom de CHAVANNES, et dont le directeur, M. Bertrand, fait son prophète. Confiance des mieux placées. M. CHAVANNES n'est pas journaliste, mais il n'en est pas moins bon secrétaire, pour cette raison qu'il s'est acquis beaucoup de sympathies dans la presse. Son prédécesseur fut Henri Bocage, auteur et journaliste connu.

*
* *

Secrétaires du théâtre du *Vaudeville*. — Ce sont les directeurs, MM. Raymond Deslandes et Bertrand. On n'est jamais mieux servi que par soi-même, surtout dans un théâtre où le succès persistant réduit presque à néant les réponses aux demandes de billets de faveur.

*
* *

Secrétaire de *La Gaîté*. — N'est pas rigolo, mais classique comme un pensionnaire de la Comédie-Française. M. GIBEAU — puisqu'il faut le nommer — passe pour être très peu au courant des rouages de la presse théâtrale, en ce sens il ferait regretter, s'il n'était si aimable,

son prédécesseur, Philbert Bréban, notre confrère du *XIXe Siècle*. Il est parti, pourquoi l'a-t-on poussé *à bout?*

*
* *

Secrétaire du *Palais-Royal*. — De même qu'au Vaudeville, ces fonctions sont devenues une sinécure. MM. Briet et Delcroix sont secrétaires... sans secrétaire, mais quand ils ouvrent leur secrétaire et qu'ils trouvent le million de *Divorçons*, ils comprennent qu'on puisse se passer de... secrétaire.

*
* *

Secrétaire de *La Porte-Saint-Martin*. — A MM. Émile Abraham et France, a succédé M. Élie Brault, auteur dramatique, dans les fonctions d'administrateur, caissier et secrétaire général. Avocat à la Cour d'Appel de Paris, M. Brault est souvent au Palais et au Théâtre, de sorte qu'on peut dire de lui qu'il est homme de robe et de maillot aussi, vu les magnifiques ballets qu'il fait monter à la Porte-Saint-Martin.

Depuis le 1er janvier, M. Léon Marx est le secrétaire de ce théâtre.

*
* *

Secrétaire du *Théâtre des Nations*. — C'était Valabrègue, journaliste, auteur dramatique. Mais Valabrègue a préféré au secrétariat-Ballande le verre d'eau (filtrée) du conférencier à la salle des Capucines. M.Ballande reste donc sans secrétaire, à moins pourtant qu'il n'ait remplacé Valabrègue par un de ses contrôleurs, ce que l'on nous insinue. Le sous-secrétaire c'est Madame Ballande.

*
* *

Secrétaire du *Châtelet*. — M. Lanny, ancien officier; fait partie de l'immeuble par destination. A toujours été voué aux destinées de ce théâtre comme inspecteur, contrôleur, secrétaire. Il fut le lieutenant-général de Castellano qui ne jouait que des pièces militaires. Sous la direction Rochard, avec un succès incomparable comme celui de *Michel Strogoff*, le secrétariat du Châtelet n'aurait pas sa raison d'être sans les autres services d'administration que Lanny sait rendre à ce théâtre.

*
* *

Secrétaire de *l'Ambigu*. — C'est un journaliste, ex-rédacteur de la soirée théâtrale au *Gil Blas* sous le pseudonyme Scipion. Je ne sais comment il est

devenu secrétaire du théâtre de M. Chabrillat, mais tout le monde s'accorde à dire qu'avec ses succès, son secrétaire est *doré* sur tranches.

*
* *

Secrétaire des *Bouffes-Parisiens.* — C'est Paul Gaspari, fils du directeur du légendaire Bobino, puis du théâtre des Arts et des Folies-Marigny, c'est assez dire que Paul Gaspari connaît *ses planches* ; M. Cantin a fort bien fait de se l'attacher.

*
* *

Secrétaire des *Folies-Dramatiques.* — Alfred Délilia, vaudevilliste, rédacteur à une demi-douzaine de journaux. Dans le *Tam-tam*, c'est Jean de Pantin et Aarchimède ; au *Voltaire*, c'est Scapin pour la *Soirée théâtrale* et Fragolleto à la *Silhouette.* Un cœur d'or sous une écorce très susceptible, mais ne lui marchez pas sur le pied, parce qu'il manie le fleuret avec une certaine vivacité.

*
* *

Secrétaire de la *Renaissance.* — Georges Boyer, ex-secrétaire de l'Odéon et des Italiens, rédacteur au

Figaro et au *Gaulois*. Est très heureux de *secrétariser* dans un théâtre d'opérettes ; il espère arriver à l'Opéra-Comique où ce serait le comble pour lui de signer Boyer, place *Boyer-le-Dieu*.

*
* *

Secrétaire du *Théâtre des Nouveautés*. — ALBERT BRASSEUR, le plus jeune de nos secrétaires, artiste d'avenir, marche sur les traces de son père dont il est l'élève ; a déjà perpétré quelques levers de rideau. Adore les mystifications et encore plus le sport. Très sérieux à son bureau ; n'accorde des *légitimistes* (billets de faveur) que lorsqu'on les lui demande régulièrement et par lettre. A cheval sur la discipline, probablement parce qu'il a fait un volontariat pour rire dans la *Cantinière*, et qu'il va en faire un sérieux d'un an. Reviendra *sargent*.

*
* *

Secrétaire de l'*Athénée*. — M. MASSON, artiste dramatique. Le joyeux compère Montrouge, directeur de ce théâtre *décavé* par le succès persistant, a fait un choix heureux en prenant cet artiste intelligent qui lui fait dire « c'est au pied du mur... de l'Athénée... qu'on juge le *maçon* et je suis enchanté du mien.

*
* *

Secrétaire du *Théâtre de Cluny*. — CHARLES MONSELET a de l'esprit partout, dans ses livres, dans ses journaux, au théâtre. Il était écrit qu'il en aurait aussi au secrétariat de Cluny, dans la personne petite, mais intelligente de son fils, *André*, qui déjà, comme journaliste, s'apprête à chausser les bottes de son papa. A fait ses premières armes à l'Hippodrome, ce qui fut pour lui un moyen d'entrer en lice.

*
* *

Secrétaire du *Château-d'Eau*. — Il n'en est pas besoin. M. Bessac, directeur, co-associé... de ses camarades, représente à lui tout seul, tout l'engrenage de l'administration de ce théâtre voué aux drames. Sa feuille de première lui donne le vertige, pensez donc que le Château-d'Eau ne contient pas moins de trois mille places.

*
* *

Secrétaire du *Théâtre Déjazet*. — Il n'y a pas de petites économies pour un vieux directeur de théâtre surtout lorsqu'il a son fils sous la main. M. Henri Luguet a donc choisi M. MAURICE LUGUET pour secrétaire. Celui-ci ne fait pas de *Bamboche* et remplit les billets et ses rôles à la satisfaction générale.

*
* *

Secrétaire de *la Comédie Parisienne*, ci-devant *des Menus Plaisirs* et *des Arts*. — M. DORMEUIL a inauguré la nouvelle salle avec son frère, Albert Dormeuil, pour secrétaire; ce dernier n'est pas resté, et aujourd'hui, c'est un cousin du Directeur, M. Oury, qui occupe le secrétariat ; son auxiliaire et ami M. ABSIL est caissier, et il apporte du Palais-Royal le fameux mot cabalistique qui fermait la caisse chaque soir. — 4500 fr. : = *Tant mieux pour Elle !* =

*
* *

Fantaisies Parisiennes. — (Il faut qu'un secrétariat soit ouvert ou fermé).



QUÉMANDEURS DE BILLETS

Malgré un brouillard capable de rendre aveugle *Michel Strogoff* lui-même, je flânais sur le boulevard des Italiens. Mais la vapeur âcre, chère aux fils d'Albion, pénétrant dans mon larynx, me fit tousser comme feu Ducantal lui-même. Je cherchai un refuge, et j'entrai dans le cabinet d'Albert Brasseur pour tailler une bavette avec le plus jeune et le plus aimable de nos secrétaires de théâtre.

Le concierge du théâtre des Nouveautés se tenait immobile dans le bureau attendant les réponses. » « C'est le ciel qui t'envoie, » me dit Albert aussitôt qu'il m'aperçut. « Tiens, assieds-toi et aide-moi à dépouiller mon courrier. »

Sans exagération, il y avait bien *deux cents* lettres; cartes de visites, cartes postales, chiffons de papier. L'affiche annonçant que *La Cantinière* allait rentrer dans ses foyers était cause de cette avalanche. Sans me faire prier, je me mis à la besogne, et je dépouillai la correspondance.

On ne se figurera jamais en dehors des demandes sérieuses, soit des critiques et des échotiers, des artistes connus, des fournisseurs de la maison, des éditeurs de musique, des compositeurs, etc., etc, ce qu'il y a de gens désireux d'obtenir un billet de faveur.

En défalquant quatre-vingts lettres émanant des personnes ci-dessus annoncées ou d'amis personnels du directeur, il me passa devant les yeux plus de cent missives parmi lesquelles je relevai :

Cinq demandes de journaux financiers ayant un courrier théâtral.

15 de feuilles exclusivement consacrées à la Bourse.

11 de journaux spéciaux tels que : *Journal des charcutiers* ; *La Gazette des bonnetiers* ; *La Revue hydraulique* ; *Le Moniteur des ouvreurs de portières* ; *L'Indicateur des égoûts* ; *L'Alliance des arts coopératifs*.

18 de journaux de modes; 1 du rédacteur en chef d'un journal disparu depuis six mois (il faut bien utiliser les en-tête).

27 journaux d'artistes de province désireux de passer leur soirée ailleurs qu'à la *Chartreuse*.

2 de poètes incompris.

1 d'un bas-bleu, etc.

Dans ce fouillis, permettez-moi de copier les quatre lettres suivantes dont je vous garantis l'authenticité.

N° 1

Ma vieille branche,

Jadis je t'ai donné la réplique alors que tu faisais une tournée victorieuse. Étais-tu beau !! laisse-moi encore t'admirer ce soir et donne-moi un fauteuil.

Ton.......... etc.

Signature illisible.

Un figurant de province, totalement inconnu de Brasseur.

N° 2

En ma qualité de dentiste de Mlle X..., attachée à votre Théâtre, voulez-vous me mettre *dedans* un fauteuil, j'espère qu'il n'y aura aucune douleur à vous extraire ce coupon.

Quand vous aurez une dent à faire plomber, venez chez moi. Je ne guéris pas, mais je n'arrache pas non plus.

Agréez..... etc.

N° 3

Monsieur, deux entrées. je vous prie, pour ce soir,

vous ne me connaissez pas, c'est vrai. Mais comme je demeure dans la même maison que M. Berthelier, j'espère que vous ne me refuserez pas.

Recevez..... etc.

N° 4

Monsieur, j'ai déjà accouché deux de vos plus jolies pensionnaires, et je serais bien heureuse, si vous vouliez me fournir l'occasion, tout en vous applaudissant, de les voir en scène, après les avoir vues en couches. Merci d'avance, et permettez-moi de mettre désormais sur mes cartes de visite :

Mme Du Lange, sage femme du théâtre des Nouveautés.

Et enfin celle-ci que j'ai gardée pour la fin :

Monsieure le Directeure,

Jen voudré bien n'avoir deusse galeris poure montré à ma bone hamie le casernement et la cantine du 38e chass heures.

Martial, pompier à la 47e du g^e^.

Demandez à Abraham, à Dellilia, à Georges Boyer et à Gaspari si j'exagère.

Et l'on envie le poste attrayant de secrétaire de théâtre !!



AUTEURS

ALEXANDRE DUMAS (fils).

Je dis qu'en talent il abonde,
Auteur qu'on ne peut décrier
Pour applaudir le *Demi-monde*
Il fit venir le monde entier.
D'un père illustre, enfant prodige
Par la naissance et l'avenir
Il prouve que noblesse oblige,
Et que l'esprit ne peut mentir.

SARDOU (Victorien).

Un des quatre maréchaux du théâtre contemporain ; ses *Pattes de mouche* l'ont mené loin, et les *Papillons noirs*, qui hantaient jadis ses nuits, se sont dispersés bien vite aux cris de *Patrie*! A bas *les Ganaches*, vivent *Nos bons villageois*! *Divorçons* mais pas avec *Odette.*

Sardou, dans toute sa gloire, a franchi les portes de l'Institut, et aujourd'hui, en désignant ses illustres confrères, Augier, Dumas, Feuillet, assis près de lui dans leur fauteuil, il a raison de dire : Voilà, messieurs, *Nos Intimes.*

AUGIER (Émile).

Après Dumas : Sardou ; après Sardou : Augier. Quelle trinité resplendissante des lettres et de l'esprit français ! L'auteur du *Fils de Giboyer*, de *Gabrielle* et de tant d'autres chefs-d'œuvre ne se doutait guère, en 1849, lorsqu'il fit représenter *L'Habit vert*, en collaboration avec Alfred de Musset, qu'il l'endosserait moins de dix ans plus tard, mais en qualité d'académicien.

DENNERY (Adolphe).

Nous proposons qu'on grave son nom sur la façade du théâtre du Châtelet, pour qu'on y puisse lire désormais : Théâtre Dennery du Châtelet-Strogoff.

Style Dennery, rapportant 150,000 francs de rente :

« . . . . La croix de ma mère ! . . . . Du sang par terre ! . . . . Bourreau, laissez-moi ! . . . . Versez le poison . . . . Déshonorée . . . . Déshonorée ! . . . . Misérable, tu mérites l'échafaud ! . . . . . . A moi le coffret ! . . . . Ah ! il m'a poignardé ! . . . . . »

N. B. — La fortune ne donne pas tous les bonheurs, Dennery n'aura pas connu celui d'être père, et pourtant que d'enfants sortis de son cerveau.

HENNEQUIN (Alfred).

A pensé qu'il fallait mettre à profit le proverbe: *il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et il y a ajouté cette variante : il faut que soixante-quinze portes, quarante-sept placards, quatre-vingt-treize armoires soient ouverts ou fermés. Ainsi naquirent *Les Trois chapeaux*; *Les Dominos Roses*, *Bebé*, etc., etc.

Ses pièces légères témoignent de son origine *liégeoise*. C'est un auteur rapidement arrivé à qui les directeurs ne pouvaient fermer leur porte le sachant homme à rentrer par la fenêtre. Alfred Hennequin est décoré, non de l'ordre de Léopold, mais de la Légion d'honneur.

Nul n'est prophète en son pays !...

GONDINET (Edmond).

Ralliez-vous à son *Panache* et arborez *La Cravate Blanche* pour entrer à *son Club* où sont reçues aussi *Les Grandes demoiselles*.

Il professe un grand attachement pour la race canine ;

exemple : Il se trouvait sous le péristyle du Gymnase ; passe un chien errant dans un fort piteux état, Gondinet se sent ému, court après, arrête un gamin, lui donne 20 francs et lui confie le chien pour le conduire de suite chez Sanfouche. Voilà un trait qui dépeint l'homme, aussi a-t-il reçu une médaille de la Société protectrice des animaux. Inutile d'ajouter que tous les interprètes de Gondinet ont généralement *du chien.*

MEILHAC (Henri).

Qui eut jamais pensé que Meilhac quitterait Halévy ou qu'Halévy abandonnerait Meilhac, après tant de victoires remportées en commun ? Ludovic Halévy depuis cette rupture aurait, dit-on, renoncé au théâtre pour se consacrer au roman ; Henri Meilhac a bien vite pris son parti et d'autres collaborateurs, c'est pourquoi on annonce sa collaboration avec Mortier, Millaud, Philippe Gille et Prevel. Tout le monde connaît la passion de Meilhac pour le billard et l'on s'étonne qu'ayant joué tant de fois la *poule*.,. aux œufs d'or avec Halévy, il ait changé de partenaire, d'autant plus qu'ils ont fait ensemble une partie de *boule* très réussie au Palais-Royal.

DE NAJAC

Collaborateur favori de Sardou qui ordinairement n'en subit aucun. Est un veinard, et ne s'attache qu'aux bonnes affaires ; c'est ainsi qu'il a touché de gros droits d'auteur au *Tour du Monde* (incognito) et en faisant *Bébé* avec Hennequin. S'il se brouillait avec l'illustre Sardou, il ne pourrait que lui dire : *Divorçons* gaîment, mais ne nous séparons pas (j'te crois!...).

CHIVOT ET DURU

Les Duvert et Lauzanne de l'Opérette. Ont toujours travaillé et réussi ensemble dans tous les genres.

Toutefois nous devons à la vérité de dire que Duru s'est séparé pendant un moment de son fidèle Chivot pour collaborer avec Eugène Labiche pour deux ou trois pièces dont une seule: *Doit-on le dire*, eut un grand succès. Duru est grand et chevelu, Chivot est gros et chauve comme l'œuf d'autruche qui sert de crâne à Siraudin. Le commun des spectateurs qui confond généralement

les noms d'auteurs et les estropie, a désigné maintes fois cette raison sociale de l'esprit *Chiru et Duvot.*

VANLOO ET LETERRIER

Collaboration siamoise, très productive ; manufacture d'opéras comiques et d'opérettes dont *La Mère* peut confier les partitions à sa fille. Vanloo est petit et blond, Leterrier est long, brun et barbu. Leur raison sociale a commencé dans de minuscules théâtres, mais c'est la Renaissance qui les a fait connaître et la musique de Lecocq qui les a rendus les *coqs* de *Giroflé-Girofla*, de *La Petite Mariée*, de *La Marjolaine*, de *La Camargo.* L'Athénée joue une pièce qui a pour titre : *Le Lapin.* Vanloo assure qu'elle n'est pas de son collaborateur : ça n'est pas *Leterrier aux Lapins.*

ARNOLD MORTIER

S'est spirituellement personnifié dans un « *Monsieur de l'Orchestre* ». Ses soirées théâtrales paraissent en

volume chaque année, chez Dentu, et c'est un plaisir de gourmet d'en refaire la lecture au coin du feu. Si son acte de naissance est hollandais, son humeur est toute française et sa verve essentiellement parisienne. Auteur dramatique applaudi, romancier à ses heures, journaliste incisif, il frappe juste et n'est pas étonné d'entendre murmurer quelquefois à son approche : *Voilà Mortier, gare la bombe!*

MILLAUD (Albert).

Auteur dramatique, aussi spirituel que spirituel journaliste. Par lui, le compte rendu des chambres au *Figaro*, est une désopilante comédie auquel il ne manque ni les Geoffroy, ni les Hyacinthe... de la politique. N'est guère joué que sur un théâtre, mais il l'occupe toute l'année et c'est le seul dont les recettes sont intarissables avec *Niniche, La Femme à Papa, re-Niniche, la re-femme à Papa*. Albert Millaud ne jure que par Judic... et *allons ferme!*

BLUM (Ernest).

Si Alexandre Flan, le vaudevilliste, vivait encore, il serait fier de voir le ruban rouge qui orne la boutonnière de son ancien *collabo* pour quantité de revues qui firent les beaux soirs des Délassements. Flan et Blum, Blum et Flan étaient inséparables. Aujourd'hui l'auteur de *Rose Michel* bat *le Rappel en zig-zag* sur une caisse financière dont son esprit trouve *toujours le mot.*

WOLFF (Albert).

Auteur et critique dramatique de talent et chroniqueur parisien de première force.

A la scène, il a abordé tous les genres, sauf l'opérette et le drame. Il a joyeusement collaboré avec Rochefort, Grangé Blum, Hennequin et Toché. Ses récents succès de pièces sont : *Paris en actions* et *La Vente à Tata* aux Nouveautés, et l'*Alouette* au Gymnase.

La critique le compte au premier rang ; les pein-

tres et les connaisseurs admirent ses *salons* empreints de la plus excessive impartialité. Signe particulier : grand joueur.

TOCHÉ (Raoul)

Eut de la chance lorsque sa *frimousse* se rencontra avec celle d'Ernest Blum. Ce jour là, ils ne se regardèrent pas comme deux chiens de faïence, mais comme deux collaborateurs faits l'un pour l'autre.

Blum est devenu riche. Toché l'était déjà. Leur bonne fortune leur a fait mettre *Paris en actions* et il y a *Belle Lurette* qu'ils ont eu le moyen de se payer *un Voyage en Suisse*. Les soirées parisiennes de Frimousse, d'abord au *Gaulois*, au *Clairon* ensuite, sont bien *tochées*.

ZOLA (Émile)

A fait la critique dramatique au *Voltaire*. Comme auteur, il a repris une éclatante revanche après *Thérèse Raquin* et *Le Bouton de rose* (qui n'a jamais pu s'épa-

nouir) avec *L'Assommoir* et *Nana*. Ne se tient jamais pour battu; sait laver la tête aux ennemis jurés de son école et s'occupe de transporter ses principaux romans sur la scène.

Modeste comme... un paon !

BUSNACH (William).

Il s'appelle William comme Shakspeare; mais vaudevilliste sans prétention, il dit qu'on peut faire des *Hamlet* sans lui. Cet ancien habitué de la Bourse a débuté au Cercle Pigale, puis a commencé à percer aux Folies-Marigny. Depuis, son expérience du théâtre a pris de l'ampleur et son ventre de l'embonpoint ; qui se serait douté qu'il ferait du drame comme Dennery? *L'Assommoir* et *Nana* ont plus fait connaître Busnach que les cinquante vaudevilles réussis qu'il avait signés auparavant.

L'admiration qu'il sut inspirer comme modèle à Sarah Bernhardt sculpteur, fit grand bruit au Salon. Busnach espère bien que Dona Sol ne s'en tiendra pas là et quand il aura tiré un drame du dernier roman de Bouvier et un autre drame du *Palefrenier* de Rochefort, sa statue remplacera son *Bus...nach*.

FERRIER (Paul)

Un des jeunes les plus rapidement arrivés. Travailleur infatigable, il écrit pièces sur pièces avec une facilité extraordinaire et les fait jouer non moins facilement, ce qui est le comble du mérite, à nos yeux. A débuté par de petits actes ravissants au Palais-Royal, et par deux comédies au Théâtre-Français : *Tabarin*, deux actes en vers, et *Chez l'avocat*, une délicieuse saynète, qui a l'honneur de figurer au répertoire des petites pièces de la grande maison de Molière. Les *Députes en robes de chambre* sont loin d'avoir remporté une veste au Vaudeville. L'opérette lui a réussi, également, sauf *Maître Péronilla*, aux Bouffes; mais les *Mousquetaires au couvent*, vaudeville ancien, habilement retapé en opérette, en collaboration avec Prevel et Varney, ont eu trois cents représentations. Paul Ferrier est le collaborateur de Dennery, pour la gigantesque féerie des *Mille et une Nuits*, que représente le Châtelet, et voilà de ses œuvres celle dont il sera fier à bon droit.... d'*auteur*, car elle lui rapportera plus que toutes ses jolies pièces réunies, même celles de la Comédie-Française.

Après l'opérette, la féerie, après la féerie... la revue peut-être?

Voilà pourtant comme on cesse d'être littéraire et à la place de *Paul* vous en *feriez* autant.

HERVÉ

Saute, saute, coupe ta tête
Car on va te la rabotter...

Petit Faust

Un jour passant par Meudon
Une belle Polonaise.

Œil crevé

Le clairon toujours sonnant
Et le tambour toujours battant
Tara ta ta ra ra ta ta ta rafla fla fla.

(*Femme à Papa*)

Tu n'auras plus mes *deux roses.*

BLANDIN (*Fol. Dram.*).

Hervé sera toujours et quand même le compositeur oqué... de l'opérette !

BURANI (Paul)

Il a fabriqué cinq cents chansons de cafés concerts, notamment les célèbres *Pompiers de Nanterre*. Depuis le jour où il est entré à *l'Estafette* pour y rédiger le courrier théâtral, sous le pseudonyme de Strapontin, il a renoncé à la muse de la chope pour se consacrer à la collaboration dramatique avec MM. Hippolyte Raymond et Boucheron, ce qui lui a valu *Le Droit du seigneur* et d'autres chez Peragallo. Il est à l'affût des théâtres à court de pièces et en a toujours à proposer une à lui. Si elle est reçue, il propose d'être de la suivante. Et qui pourrait lui donner tort? Excellent couplétiste, se rappelant son succès d'improvisateur de bouts rimés. Porte constamment un binocle, car il est myope à prendre la *clé du Caveau* pour ouvrir sa porte.

VAST-RICOUARD

Ce sont les *Vero-Dodat* du roman. Le plus *vaste* c'est le gros Ricouard et cependant Vast n'est pas Ricouard.

Les auteurs de *Claire Aubertin* ont abordé le Théâtre des Arts en y donnant *des Coups de Canif*, mais leur meilleur *Contrat* fut celui passé avec les Nouveautés pour *Le Parisien.* Ce succès pornographique leur fit recevoir, à Cluny, un vaudeville qui devint une *Bamboche* à Déjazet ; qui s'assemble ne se ressemble pas, Ricouard est délicat, morose, un peu hypocondriaque ; Vast est vif, entreprenant et enjoué.

Leur portrait-charge : Vast, une queue de billard dont Ricouard serait la bille.

De TROGOFF (Christian)

Auteur de la « scie populaire » : *La Panthère des Batignolles*, regrette de ne pas s'appeler Strogoff pour pouvoir être joué au Châtelet. Collaborateur familier de Vast-Ricouard, courriériste théâtral au *Gil Blas.* Se faisait passer volontiers pour le Cagliostro Dumont, à qui il aurait prédit que du jour où il le remplacerait à son journal M. Dumont pourrait faire son testament...

Il crut apercevoir un jour son nom sur l'affiche des

Variétés. O déception ! c'était *Christian* mais pas de Trogoff !

MOINAUX (Jules).

Il faut être avec ce Moinaux... franc ! Vaudevilliste et tribunalier, professeur au Conservatoire... du calembour. Demandez plutôt à ses *Deux Aveugles*, à ses *Deux Sourds* et à son *Canard à trois Becs*.

Alexandre Flan lui demandait toujours ; « quand donc ferez-vous jouer *L'oiseau bleu*, paroles de *Moinaux*, musique d'*Ortolan* ?

En attendant, notre spirituel auteur vient de remporter un énorme succès de librairie avec son volume illustré par Stop et intitulé : *Les tribunaux comiques*. C'est à faire mourir de rire tous les juges de France et de Navarre. Signes particuliers : n'a qu'à se faire appeler par son nom, pour se faire donner un nom d'oiseau. Ne s'est jamais déguisé en *pierrot*, trouve cela trop *serin*.

THÉODORE (Henry)

Romancier, bibliophile, correspondant politique du *Petit Marseillais.* Trouve au moins le temps de faire des pièces qui sont jouées cent fois, comme *Les Nuits du Boulevard* et *La Cellule n°* 7. Ne sera pas mis en prison pour cela, au contraire. Un jeune et un sympathique.

Enfin, et pour finir, aux derniers les bons :

PHILIPPE (Édouard) et MAROT

L'homme-pétard connu dans le monde entier des théâtres et du boulevard des Italiens. Quand il était chez Brandus, s'occupait de la transformation des armes à tir rapide. C'est pourquoi c'est un feu roulant de racontars et d'anecdotes. Excellent musicien. Fait de la haute voltige sur son Érard. A croisé l'épée avec San Malato et a rivalisé d'adresse avec les premiers toreadors d'Espagne dans les combats de taureaux de Saint-Sébastien.

Il est la terreur des directeurs de théâtre les soirs de centième, car il a toujours les poches pleines de fusées.

S'est révélé auteur dramatique il y a juste trois ans.

Marot a guidé ses pas dans la carrière, et de cette collaboration sont sortis les *Boussigneul*, *Casque en Fer*, *Casse-Museau* et une féerie au Palace-théâtre. Prendra pour devise « *quo non ascendam.* » Ne blaguons pas Philippe sur sa petite taille. Il pourrait nous renvoyer la balle.

Quant à Marot, c'est un travailleur modeste et consciencieux, vivant loin du monde et sachant son métier. A été directeur de théâtre. Jure qu'on ne l'y reprendra plus.





LES AUTEURS

A LEURS PREMIÈRES.

Labiche — reste au foyer quand la scène est douteuse. Quand au contraire, elle doit réussir, l'auteur du *Chapeau de paille d'Italie* rentre dans les coulisses.

D'Ennery — s'arrange toujours de façon à débarquer à Antibes le jour de la première, ce qui n'empêche pas les bravos d'arriver jusqu'à lui... par le télégraphe et les journaux.

Dumas fils — se promène anxieux les mains derrière le dos, aux abords du théâtre, ou plus souvent, s'enferme dans le cabinet du directeur. Son père, tou-

jours sûr de lui-même, n'entendait jamais que les applaudissements.

Sardou — s'installe dans un café, où son cousin, son secrétaire, court lui faire part de l'effet produit. Si l'on siffle, Sardou se réjouit, car il sait que les sifflets lui assurent d'avance trois cents représentations.

Victor Hugo — calme et debout au milieu de la tempête, sourit en disant tout simp'ement : « ils savent que c'est de *Moi.* »

Camille Doucet — à l'exemple de Scribe, va se blottir au fond d'une loge et prend des notes.

Siraudin — à la première de *La fille de Mme Angot* occupait une loge avec quatre de ses amis auxquels il donnait le signal des applaudissements en s'écriant à chaque instant : « ah ! que c'est drôle ! ah ! que c'est spirituel. »

Hector Crémieux — l'auteur d'*Orphée aux enfers*, reste dans les coulisses, attendant le morceau qui produit toujours son effet.

Busnach — applaudi ou non sort le chapeau à claque. Ce jour-là, Busnach est partout : dans la rue, dans le foyer, dans les coulisses et dans les loges des artistes. Nature très sensible, la joie du succès le fait pleurer.

Léon Beauvalet — le binocle sur le nez, voyage fiévreusement des coulisses au café, du café au foyer, du foyer aux coulisses. *Frantz* suit son père.

Chivot et Duru — font une partie de billard ensemble en attendant la fin de la bataille.

Ernest Blum — se couche encore de meilleure heure ce soir là que les autres.

Vanloo et Leterrier — dits les frères siamois du libretto d'opérette, ne font pas un pas l'un sans l'autre, car ils savent qu'au théâtre l'*Union fait la force.*

Eugène Grangé — ronge un cure-dent au foyer.

Victor Bernard — regarde Grangé ronger son cure-dent.

Edmond Gondinet — adresse des compliments à toute la troupe.

Alfred Hennequin — ouvre et ferme toutes les portes qu'il rencontre.

Émile de Najac — reste chez lui.

Philippe Gille — va serrer la main au *Masque de fer*, au *Figaro.*

Paul Ferrier — fiévreux, se tord la moustache et cependant se sait le favori du public.

Comme il y a deux mille auteurs et plus, nous bornons là nos citations.



LES DROITS D'AUTEUR

Tout est loué ! la pièce fait le maximum, les billets de faveur sont généralement suspendus.... même pour les journalistes, et le public de se dire : Sont-ils heureux ces auteurs, ils touchent des droits... immenses, pour nous servir d'un mot de Daubray.

La *Société des auteurs et compositeurs dramatiques* a fixé ces droits à 15 % sur la recette brute de chaque représentation pour la Comédie-Française ; 12 % pour l'Opéra-Comique, l'Odéon, le Vaudeville, le Gymnase, les Variétés, le Palais-Royal, les Bouffes-Parisiens, les Folies dramatiques et les Nouveautés ; à 10 % pour les autres théâtres de Paris ; ceux de l'ancienne banlieue, assimilés aux théâtres de Paris, ne payent que

6 %. Quant au grand Opéra, ses droits qui étaient jadis de 500 fr. par soirée, sont portés maintenant à 7 1/2 %; mais en raison du gros chiffre de la recette qui atteint en moyenne 15, 18, et 20,000 fr. par soirée; à ce compte, le droit primitif fixe de 500 fr. se trouve porté à 1500 fr. par soirée, la différence est sensible.

Car tenir toute l'affiche pour un auteur intelligent c'est toucher tous les droits et un auteur connu ne voudra jamais faire passer sa pièce avec un ou deux actes signés d'un concurrent qui lui enlève ainsi partie de ses droits ; il exigera donc que le lever de rideau soit de lui, de son collaborateur ou de son prête-nom. Tant pis pour les jeunes timides qui ne peuvent se faire connaître que par les bluettes ou les spectacles coupés, dont on ne fait plus grand cas aujourd'hui, le genre de la grande décoration et la richesse des costumes ainsi que l'exhibition d'animaux, plantes ou objets exotiques, faisant tout l'attrait de la soirée.

Puis, les cafés-concerts ont pris depuis quelques années une extension considérable; leurs traités avec la société des auteurs (10 fr. par soirée au minimum) et la liberté des théâtres leur permettent de donner des pièces du Palais-Royal et des Variétés. Le consommateur, en prenant son bock ou son mazagran de 0 fr. 50, peut donc s'amuser autant que s'il avait payé son fauteuil d'orchestre 8 et 9 francs.

Étonnez-vous après cela de la pénurie d'artistes en

province ; ils partent pour faire fortune à Paris, et n'y trouvant aucun engagement dans les théâtres classés, vontde *boui-boui* en *boui-boui* jusqu'au moment où une scie populaire ou un type à faire les met en relief, *vox-populi*.

Mais n'allons pas trop médire des cafés-concerts qui nous ont formé, en somme, un assez grand nombre d'étoiles et qui auraient plus d'adhérents encore, s'ils savaient rallier à eux les ennemis de leurs répertoires anti littéraire, anti spirituel, et surtout de leurs consommations anti hygiéniques.

LES BILLETS D'AUTEURS

« Fauteuils d'orchestre numérotés; fauteuils de balcon, première galerie, moins chers qu'au bureau, voulez-vous des places ? »

Tel est le cri que l'on entend invariablement de 7 à 9 heures du soir à la porte de chaque ou presque de tous les théâtres de Paris.

C'est que l'auteur de la pièce, en plus de ses droits a, d'après les traités avec la société des auteurs, un autre droit proportionnel dit : *billets d'auteurs* dont il lui est loisible de céder ou retrocéder aux marchands de billets, dits entrepreneurs de succès, jusqu'à concurrence du chiffre de la somme imposée par la société.

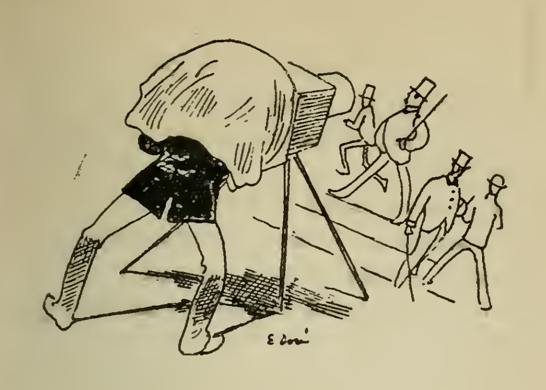
Ces entrepreneurs de succès sont devenus très nom-

breux, ce qui prouve que leur métier n'est pas des moins lucratifs. La police a beau leur faire la chasse, et les expulser du péristyle des théâtres où ils pratiquent leur agiotage, ils y reviennent sans cesse, et nous nous étonnons qu'il n'y ait pas encore sur un coin des boulevards, la petite bourse des marchands de billets.

Est-ce que ces industriels ne jouent pas à la hausse et à la baisse sur le succès des pièces, comme nos financiers sur toutes les valeurs cotées? L'agence la plus ancienne, la plus justement réputée, pour la négociation des billets d'auteurs, est l'agence Porcher.

Depuis 50 ans, les auteurs les plus célèbres vendent leurs billets à M[me] Porcher qui se trouve très flattée d'exhiber dans son agence, les portraits et les autographes que lui ont laissés ses plus illustres clients. Après, M[me] Porcher, les marchands de billets qui offrent le plus de garantie sont MM. Fournier et Havez. L'un et l'autre ont affaire avec les meilleurs théâtres de Paris, dans le cas contraire, ces messieurs acceptent assez généreusement le rôle de *Terre-neuve*. Que de directeurs aux deux tiers noyés, ils ont retiré à temps de l'abîme en leur avançant de l'argent remboursable en billets. Les billets d'auteurs concédés aux marchands de billets sont payés par eux aux auteurs avec 50 pour 100 DE RABAIS.

Aussi, n'est-il pas rare de voir aujourd'hui le marchand de billets avoir voitures, maison de ville et de campagne, conseiller municipal, maire ou candidat député.



ANCIENNES PROFESSIONS

D'AUTEURS CONTRARIÉS DANS LEUR VOCATION

Citons au hasard :

Paul Féval, — avocat, puis commis dans une maison de Banque.

Camille Doucet, — clerc de notaire

Dennery, — clerc de notaire, dessinateur, puis journaliste.

Armand Dartois, — clerc d'avoué.

Victorien Sardou, — lithographe, élève de Regnault, carabin, puis professeur.

H. Meilhac, — commis libraire.

E. Gondinet, — employé au ministère des finances.

Armand Silvestre, — de même.

Victor Bernard, — chef de bureau au ministère de l'Intérieur.

Busnach, — coulissier à la Bourse.

Léon Beauvallet, — acteur et romancier.

A. Maquet, — professeur au collège Charlemagne.

H. Chivot, — sous-chef de bureau à la Compagnie du chemin de fer de Lyon.

A. Duru, — son copain, fut longtemps employé d'agent de change.

Delacour, — a été médecin.

E. Blum, — clerc d'huissier.

Edouard Pailleron, — clerc de notaire.

H. Crémieux, — secrétaire à la Caisse des Dépôts et Comptes-courants.

H. Rochefort — fut expéditionnaire à l'Hôtel-de-Ville.

Cormon, — libraire.

A. Belot, — avocat.

Gabet, — commissaire de police.

Philippe Gille, — secrétaire de commissaire de police.

H. Bocage — est encore employé au ministère de l'Intérieur.

Louis Gallet, — le librettiste, auteur de la *Coupe du roi de Thulé*, est administrateur de la Salpêtrière.

Éd. Blau, — collaborateur du précédent, employé à l'Assistance publique.

Albert Vanloo, — tapissier comme son père.

Eug. Leterrier — a passé par les bureaux de la Préfecture de la Seine.

Jules Claretie, — commissionnaire en marchandises.

De Jallais, — courtier d'assurances.

Paul Burani, chansonnier, — ancien éditeur de musique.

A. Hennequin, — employé du ministère, à Bruxelles.

A. Millaud, — avocat.

Maxime Boucheron, — employé au Secrétariat de la Préfecture de la Seine.

Maurice Drack, — publiciste.

Vast — a toujours été maigre.

Ricouard — a toujours été gras et employé à la poste.

Et pour finir :

Édouard Philippe, — a été franc-tireur, éditeur de musique, artificier pour piano et fabricant de casques en fer ; enfin, enfant de ses œuvres.



LES COPISTES DRAMATIQUES

Sans le copiste, que deviendrait le manuscrit de l'auteur inconnu et surtout de l'auteur pauvre ?

Ce dernier remet au net lui-même son élucubration, sur papier écolier ; sa prose ou ses vers sont retracés en belle anglaise, en regard d'une marge blanche de trente centimètres pour les annotations et observations de *mossieu le directeur*. Le tout est renfermé dans une belle couverture en gros papier cartonné ou bitumé, de telle sorte que les manuscrits d'amateurs trahissent un cachet de naïveté qui fixe tout de suite le lecteur sur qui il a affaire.

Aujourd'hui, sur cent manuscrits déposés dans les cartons des vingt-six théâtres de Paris, quatre-vingt-dix sortent de chez les copistes. Ces copistes ont chacun un

bureau spécial dont l'adresse est énoncée aux deux agences de la Société des auteurs, dans des tableaux calligraphiques placés bien en vue pour attirer les regards de MM. les auteurs.

Ne confiez pas vos griffonnages aux autres; ils ne demeurent généralement pas huit jours de suite dans la même maison.

Les copistes les mieux achalandés sont : Leduc, Deporte et Pillot.

Il serait aisé de faire mille révélations piquantes au sujet de ces calligraphes de la littérature dramatique et de nommer, par exemple, les clients célèbres de chacun d'eux. Cinq ou six noms seulement :

Cadol, Davyl, Najac vont chez Pillot; Grangé, Bocage, Bernard, Cogniard, Moinaux, Busnach, chez Leduc; chez Deporte, nous rencontrons la plupart des anciens clients de la veuve Dubois dont le bureau de copie était dans l'ancienne maison de la Société des auteurs, rue Saint-Marc, auteurs : Labiche, Meilhac, Halévy, Crémieux, Ernest Blum, Nus, Belot, Daudet, etc., etc...

Chacun de ces copistes copie en moyenne six à sept cents actes par semaine en hiver, et cent cinquante à cent soixante le reste de l'année.

Le prix d'un manuscrit en un acte est fixé à 5 francs. Leduc prend aujourd'hui 6 francs de l'acte, est-ce parce qu'il se figure, malgré sa gibbosité, être le copiste du grand monde lorsqu'on l'appelle monsieur *Leduc?*

La copie des rôles d'un acte, même s'il y a vingt rôles dans l'acte, ne coûte que 6 francs.

Pour les pièces-féeries, revues qui font le désespoir des copistes par suite des répétitions dans les chœurs, telles que :

Viens te mettre à table.	*Allons nous mettre à table.*
Je t'aime.	*Nous nous aimons*, etc.

le prix subit une petite variation.

Ce qui n'empêche nombre d'auteurs fortunés de payer l'acte 10 et 15 francs et la copie des rôles en proportion. Mais parmi ces messieurs, qu'il y en a dont la *minute* donne du fil à retordre au copiste.

Rien que leurs pattes de mouche, c'est déjà un travail de plusieurs heures. La sténographie ne damnerait pas plus un homme qui, n'y connaissant goutte, se chargerait de transcrire lisiblement le manuscrit de certains auteurs.

Cette industrie de copiste, si peu productive qu'elle soit, ne tente pas moins beaucoup de désœuvrés et d'anciens sergents-majors, qui croient qu'il suffit d'avoir une belle écriture pour attirer le client. C'est, il est vrai, mieux payé et plus intéressant à faire que les rôles d'expéditions de greffe qui n'ont pas subi d'augmentation depuis le tarif de 1811, mais n'en est pas moins pénible.



LE MONSIEUR QUI ATTEND

Le monsieur qui attend..... la *petite Chose*, le monsieur *sérieux*. Car à côté de lui il y a le monsieur qui attend pour rire et celui qui attend par occasion. Ne nous occupons d'abord que du premier. Facile à reconnaître, cherchant à se mettre en vue, le monsieur, l'amant en titre de la *petite Chose*, se fait remarquer surtout par une mise extra-soignée. Il occupe toujours le même fauteuil proche de la scène, ce qui lui permet de causer avec la petite clarinette qui le met au courant des fugues.... des actrices. Il affecte une exactitude chronométrique à ne faire son apparition que juste au moment

où la *petite Chose* fait son entrée, dût-il causer le dérangement de trente spectateurs. Il tape sur le ventre du contrôleur en chef, plaisante avec le chef de claque qui chauffe la soi-disant étoile, sourit d'un air protecteur à l'ouvreuse. L'accès des coulisses lui est interdit, mais il est mis au courant des potins et de tout ce qui se passe derrière le manteau d'arlequin. Il cherche à se lier avec les auteurs ; quelques-uns l'admettent dans leur intimité, quand la pièce n'a pas de succès et que le monsieur qui attend, par sa présence journalière, offre un appoint à la maigre recette du jour. On est plein de prévenances pour lui, car souvent il aide le directeur dans l'embarras et, grâce à lui, la machine de MM. X.., Y..,Z.., est représentée dix fois de plus.

Il est froid avec les journalistes, parce que la *petite Chose*, qui en a besoin pour être poussée, les ménage, et leur fait des agaceries à son nez et à sa barbe quand il en a. Il encourage le commerce des fleurs et la bouquetière l'appelle par son petit nom. Est-ce assez chic ?

Un bouquet volumineux lancé chaque soir lorsque la *petite Chose* vient de chanter avec plusieurs *chats* à la clef : « *c'est moi qui suis la pâquerette* » met le comble à la réputation naissante de la *petite Chose* qui prend pour de l'argent comptant les applaudissements et les trépignements des chevaliers du *battoir*.

Il connaît la pièce par cœur, néanmoins il écoute religieusement.

Il applaudit à tout rompre, et malheur à celui qui se permettrait de dire que la *petite Chose* chante faux, que son talent est à l'état d'embryon, que la figure est vulgaire et les manières communes.

Le monsieur enverrait la claque, car il a pris des leçons d'escrime et un duel pour la *petite Chose*, un scandale raconté avec des détails piquants dans la « soirée parisienne » voilà qui le poserait aux yeux de la galerie et de ces dames.

Le spectacle est fini. Le monsieur est à la porte des artistes attendant anxieusement parmi les choristes, les machinistes, etc., l'arrivée de son « idole. » Elle apparaît, suivie d'une cameriste relevant d'une main la traîne de sa robe à la hauteur du coude, tandis que de l'autre elle tient un bouquet... le bouquet de l'enthousiasme, celui qui tous les soirs, à l'heure fixe, vient tomber aux pieds de l'*Infante*, de la similidiva. Ses camarades la regardent avec envie, elles qui vont prendre l'omnibus... ou le bras d'un amoureux plus riche de protestations que d'écus. Elle franchit le trottoir et tombe plutôt qu'elle ne s'assied sur les coussins d'un élégant coupé. Cameriste et bouquet prennent place sur le siège à côté du cocher ; le monsieur monte à son tour, et le cheval, lancé à fond de train, dévore l'espace jusqu'à un petit hôtel du quartier de l'Europe... ou quelquefois un simple hôtel meublé.

Parenthèse. — Beaucoup de ces dames, comme celles

du lac, ont voiture et diamants et logent en hôtel meublé.



Que se passe-t-il quand le monsieur est rentré avec la *petite Chose?* Est-elle tendre avec lui? le remercie-t-elle de toutes ses corvées par quelques paroles aimables, ou lui dit-elle : « Je suis bien fatiguée? » Je ne saurais vous le dire, car je n'ai pu franchir la porte.... de l'alcôve.

Quant au monsieur qui attend pour rien, c'est généralement un étudiant sans le sou, un collégien qui devrait être depuis longtemps rentré chez papa qui lui « collera un suif » comme on dit en *quatrième seconde*; c'est un ami de la belle qui l'a connue à l'Élysée-Montmartre; c'est un étranger... parisien qui a souvent soupé avec elle. Tous ces gens attendent pour rien, ils le savent. Ce n'est pas comme le monsieur qui attend par occasion. Il guette un moment favorable, il espère

une brouille qui la rendra libre, il attend, mais il n'attendra pas longtemps....

Car le monsieur *qui attend la petite Chose*, descend de Protée et la *petite Chose* aime..... le changement, surtout si ce monsieur est dans le mouvement et acheteur de Suez !



COMMENT ON FAIT LES PIÈCES

DRAME

Pour faire un drame il n'est pas nécessaire d'être dramatique soi-même ; cela est si vrai, que presque tous nos joyeux vaudevillistes ont perpétré des mélodrames très sombres.

Un drame naît d'un roman (demandez plutôt à Busnach qui les met tous en pièces), d'une cause célèbre, d'un fait divers, d'un malheur de famille ; mais, de l'imagination tout entière d'un auteur, il en sort un bien réussi,... tous les vingt-cinq ans. Par bonheur, l'histoire se laisse feuilleter, dénaturer, couper, massacrer par MM. les dramaturges, et c'est ainsi que nous avons à applaudir ou à siffler de temps à autre, de grandes machines à décors, costumes, batailles, cortèges, etc., dénommées *drames historiques* (!) sur les affiches du Châtelet, de l'Ambigu, de la Porte-Saint-Martin, voire même du Théâtre des Nations. Les drama-

turges célèbres ont été en grand nombre depuis Pixérecourt, leur chef de file ; citons pour mémoire : Dennery, Anicet-Bourgeois, Édouard Brisebarre, Victor Séjour, Théodore Barrière, Ferdinand Dugué, Paul Féval, etc... Aujourd'hui le drame est démodé, deux grandes scènes à peine le jouent avec succès et nous ne pouvons que plaindre les dramaturges qui ne sont pas nés du même coup comédistes, vaudevillistes, féeristes, ou revuistes car c'est à ces quatre catégories qu'appartient le théâtre, en France, en l'an de grâce 1882.

COMÉDIE

Au dire des dramaturges tout le monde peut faire un drame, mais de l'aveu des comédistes, tout le monde ne peut pas écrire une comédie.

Il y a la comédie de mœurs, la comédie de genre, et la comédie de salon.

La plus facile est cette dernière qui a dégénéré en saynète et en monologue.

Les monologuistes pullulent. Leur chef d'école est Coquelin-Cadet (Pirouette) et leur sous-chef Charles Cros.

La comédie de mœurs qui met en scène les plaies

sociales, les vices et les passions des gens et d'une époque, est toujours, si elle réussit, l'œuvre d'un vrai tempérament dramatique. Il faut avoir vécu, pour émouvoir avec des types vécus.

La comédie de mœurs est proche parente du drame et souvent il arrive qu'un auteur écrit l'un en croyant élucubrer l'autre. Les plus célèbres auteurs de comédie de mœurs ont nom : Dumas fils, Émile Augier, Octave Feuillet, et Victorien Sardou, Jules Sandeau, Édouard Pailleron.

La comédie de genre n'est pas inabordable pour un jeune auteur ; c'est ainsi que nous en voyons beaucoup affronter le feu de la rampe de l'Odéon, du Gymnase, du Vaudeville et du Palais-Royal, grâce à la collaboration imposée des maîtres : MM. Édouard Gondinet, Henri Meilhac, Ludovic Halévy, Paul Ferrier, Jacques Normand ont la spécialité des comédies de genre les plus réussies.

Le Français né malin créa le

VAUDEVILLE

et il fit bien de l'inventer, car ce genre éminemment frappé au bon coin de notre esprit national, ne mourra

jamais. On jouera toujours des vaudevilles et il y aura toujours des vaudevillistes, c'est-à-dire des écrivains satiriques dont la belle humour s'escrimera à mettre en scène des bourgeois, des larbins, des étudiants, des grisettes, des femmes mariées et trompées, etc., etc., et à leur faire chanter des couplets sur l'air de la corde sensible et de l'apothicaire.

Le bataillon des vaudevilistes français est fier d'avoir eu Clairville à sa tête pendant près de quarante ans. Il est vrai que Scribe l'avait devancé avec autant de faveur. Un vaudeville se fait d'un rien, d'un mot, ou d'une scie à la mode comme : *as-tu vu Lambert?* ou : *il a des bottes, Bastien!* Il naît aussi d'une romance, connue : *les Cloches du soir* ou *Jenny l'ouvrière.* Il fut sentimental avec Lambert Thiboust, grivois et moral, tout à la fois avec Grangé, Cormon, Delacour, patriotique et féérique avec les frère Cogniard.

On compte un grand nombre de comédies qui ne sont, littérairement parlant, que des vaudevilles sans couplets.

FÉERIE OU REVUE

Le grand, le grandissime mérite pour un auteur de pièces à femmes, c'est de pouvoir faire jouer une im-

portante féerie, comme *Les Mille et une Nuits*, par exemple, sur le théâtre du Châtelet.

Une féerie de ce format enrichit plus son auteur qu'un succès en cinq actes à la Comédie-Française. Seulement il est vrai qu'une féerie ne fait pas ouvrir les portes de l'Institut, autrement Clairville, Dennery, et les frères Cogniard eussent pris place depuis longtemps parmi les quarante.

Comment fait-on une féerie?

Comme on fait une revue; c'est-à-dire jamais d'avance, ou la difficulté sinon l'impossibilité de placer l'une ou l'autre. De même que pour faire un civet il faut un lièvre, de même pour faire une féerie ou une revue il faut avoir trouvé un directeur décidé à dépenser pas mal de billets de 1000 francs pour monter cette œuvre légère, comme prose, mais excessivement lourde comme frais.

Quand X ou Y, vaudevilliste en vogue, a trouvé un impressario qui lui a dit : faites-moi une féerie en vingt tableaux, je risquerai dessus 200,000 francs, il n'a plus qu'à se mettre à la besogne et voici comment il procède.

Il cherche un sujet féerique, mythologique, magique, fantastique, scientifique et même métaphysique, qu'il échafaude en tableaux et en scènes panachés de trucs. — Malheur à lui, s'il n'est ni trucquiste ni trucqueur; malheur à lui, s'il ne sait pas à un moment donné changer le narguillé du pacha fumeur en clysopompe, et en

tonneau de la compagnie Lesage, le délicieux bosquet de roses, que renifle le roi Croquignolet XXXIX. L'auteur de féerie a toujours besoin de trois collaborateurs au moins : Le machiniste, le décorateur et le maître de ballets.

Que seraient, en effet, sa prose et ses couplets, sans le luxueux prestige des décors, l'effet miraculeux des changements à vue, et l'éblouissement des divertissements chorégraphiques.

Et la mise en scène, et les chœurs, et la figuration, est-ce que tous ces éléments à grand spectacle sortent seulement de la plume de l'auteur ? Non, il est trop facile à celui-ci d'écrire, à ce moment, un cortège de quinze cents souverains, une armée de vingt-cinq mille hommes, un ballet de dix mille danseuses envahissent le théâtre. Sur le papier tout est possible d'un trait de plume, mais sur les planches rien ne surgit sans l'aide des serviteurs zélés de la féerie.

J'ai suivi les répétitions du *Pied de Mouton*, de *la Poudre de Perlinpinpin*, de *la Biche au Bois*, du *Roi Carotte*, etc., etc., et j'y ai acquis une expérience assez grande de la « *mise au point* », de ces grandes machines.

Les figurants y sont curieux à observer ; recrutés un peu dans toutes les classes inférieures de la société, ils n'en sont pas moins susceptibles d'un amour propre excessif qu'ils gagnent au contact des acteurs. Jadis

dans les pièces militaires du Cirque et du Châtelet, il y avait toujours deux camps en hostilité, à la ville comme à la scène ; les figurants qui représentaient des soldats victorieux et ceux à qui incombait la pénible tâche de jouer les vaincus. L'auteur Ferdinand Laloue avait si bien compris la jalousie des uns et l'orgueil des autres, qu'il avait trouvé le moyen de stimuler le zèle et l'exactitude de tous les soldats du Cirque. Ceux qui avaient encouru une amende, passaient à l'ennemi et par conséquent se trouvaient rossés par leurs adversaires.

Ceux qui, au contraire, étaient des figurants modèles, remportaient victoire sur victoire tous les soirs. Dans je ne sais plus quelle féerie, qui exhibait des chameaux... en carton, un pauvre figurant vint se plaindre en larmes, à son directeur. — Monsieur, lui dit-il, je me vois forcé de vous donner ma démission.

— Pourquoi donc cela?

— Mon amour propre est à une trop rude épreuve, et vous allez le comprendre. La semaine dernière, j'avais l'honneur de faire les pieds de devant du chameau d'Ab-el-Kader ; or, depuis quelques jours, on m'a rélégué aux pieds de derrière, et c'est un affront pour ma mère et mon père qui sont dans la salle.

Un autre figurant de féerie qui représentait *Blanc-Partout*, dans un jeu de dominos animé, vint se plaindre amèrement des préférences directoriales.

— Je suis un *artisse*, disait-il, et je m'en irai si monsieur le directeur ne me donne pas à faire le *Double-Six*. L'auteur de féerie a quelquefois bien des désillusions, au milieu des enchantements de sa pièce. S'il a le malheur d'être myope, il met le pied dans une trappe, s'engouffre sur un tambour dans le dessous, où se trouve enlevé sur une gloire dans les frises ; s'il est seulement distrait, il reçoit un palais ou une ferme, sur la tête, en devisant *amoroso*, avec une *fée* ou un page ; mais que m'endurerait-on pas pour voir arriver le grand jour solennel de la *première* d'une grande féerie ? Demandez-le plutôt à M. Paul Ferrier qui, avec ses *Mille et une Nuits*, bien plus faites des calembours de Christian, des décors de Cheret, Robecchi, et Lavastre, des costumes et de la mise en scène merveilleuse de Rochard, que de l'esprit qu'il a mis dans ses comédies des Français, de l'Odéon, du Vaudeville et du Gymnase, va encaisser plus de droits d'auteur que les Dumas, les Augier, les Sardou, les Feuillet avec vingt chefs-d'œuvre.

Clairville dont le bagage est composé surtout de féeries et de revues, est mort en laissant 40,000 livres de rentes.

Quant à M. Dennery, encore vivant et bien vivant, il sait aussi qu'il en coûte moins et qu'il en rapporte plus de faire : *La Poule aux œufs d'or*, que *Mercadet* à la Comédie Française.

REVUE

Faire une revue ! rien ne paraît plus facile au prime abord, mais il n'est pas en réalité besogne plus épineuse ni plus ingrate.

D'aucuns vous diront qu'une revue en dix tableaux s'écrit en huit jours, en mettant en couplets les bons mots des journaux et autres et puis... voilà tout.

Grave erreur ! Le scénario d'une revue de fin d'année repose sur une pointe d'aiguille, soit, mais il ne s'agit pas que d'amener le compère de La Ferté-sous-Jouare ou de Castelnaudary et de le faire partir pour Paris sur le chœur archispirituel et ancien cliché :

Partons pour Paris
Partons, mes amis
etc., etc.

Il faut, surtout pour une revue de longue haleine, que les nombreuses scènes se rallient et se tiennent par un intérêt toujours croissant.

Or, faire succéder à un défilé de personnages, un second défilé, puis un troisième ce serait monotone, si le kaléïdoscope vivant n'offrait un autre intérêt que d'exhi-

ber au public une suite de représentants de l'année se présentant en chantant invariablement.

« Je suis un tel
ou
Je suis tell'chose

il faut de l'esprit, il en faut beaucoup même pour assaisonner au goût du public la sauce apéritive, enlevante et pimentée qui fait avaler la banalité du thème rebattu de toutes les revues ; mais l'esprit ne suffit pas encore, si la pièce est représentée sur une scène convenable ; le public qui se contente du *même décor* au café-concert, n'entend pas qu'une revue soit médiocrement montée au théâtre.

Le « revuïste » doit donc, pour réussir, s'assurer le concours de bons interprètes, notamment d'un compère modèle comme Montrouge, Christian ou Dailly et d'une commère accomplie... comme on en compte très peu aujourd'hui. Vient ensuite la question importante des décors. Ils doivent être sinon luxueux et coûteux comme ceux d'une féerie, du moins très à effets ; et neufs autant que possible. Pour les costumes, l'auteur ne sera pas moins exigeant. Des *grues* mal habillées excluent tout sentiment d'indulgence. Si, en plus, elles chantent faux, elles rendent une revue insupportable.

Remarquez qu'elles se croient toutes du talent, qu'elles briguent toutes le titre d'étoiles, même celles qui

brillent au firmament dramatique, avec l'éclat.... d'une veilleuse. Il s'ensuit que les répétitions d'une revue ont une certaine analogie avec l'enfer, autant de petites sans talent, autant de démons à conduire. Elles ne sont jamais exactes ; elles lâchent leurs rôles les trouvant insuffisants, et comme le directeur les paie 60 fr. par mois, elles font le pied de nez au régisseur et à ses amendes, heureux encore si elles ne disparaissent pas du théâtre, sans avertir, le jour solennel de la première représentation.

Ajoutez à ces tracas incessants et inévitables pour le revuïste qui prend son œuvre au sérieux, les menaces des amants de ces dames :

— Moi, lui dit l'une, je vous ferai éreinter par X... qui est journaliste ; ça vous apprendra à me retirer le rondeau de *La Bassinoire* pour le donner à cette grande chipie d'Estelle.

— Une autre se plaint de n'avoir pas à dire assez de prose et par conséquent de ménager les cuirs... au public ; une autre de ne pas avoir à danser, etc., etc.

Un auteur de revue a mille chances sur neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, de devenir fou avant sa première ; surtout si la censure, selon son annuelle habitude, a promené ses ciseaux dans le manuscrit, coupant une scène politique par-ci, un couplet grivois par-là, alors même qu'il n'y a, en réalité, ni politique ni grivoiserie, ni quoi que ce soit à retrancher.

Il est juste de dire que si les censeurs ne censuraient pas, ils ne seraient pas censeurs.

A la place d'*Anastasie*, je serais plus rusé. Je me déciderais à laisser passer une revue sans en retrancher quoi que ce fût. Vous verriez que le public de la première et des suivantes couperait plus impitoyablement que les trois Parques de la rue de Valois.

A ce sujet, je dois même vous apprendre... ce que vous savez déjà : qu'un manuscrit si *charcuté* qu'il soit à la répétition de censure, est généralement rétabli dans tout son texte primitif à la première, par MM. ses interprètes.

Il arrive même très souvent, que les mots à effet que redoutaient les censeurs, ne portent pas du tout, tandis que ceux qu'ils avaient retranchés soulèvent l'hilarité générale.

Les revues ont fait le bonheur de bien des directeurs — qui ne l'avoueront pas.

Exemple : un théâtre comptait sur telle pièce pour finir son hiver, — cette pièce ne réussit pas, elle tombe même à plat. — Grand embarras du directeur : Que jouer? une opérette des meilleurs faiseurs? impossible! il faudrait six semaines pour la monter. Un vaudeville sans costumes? il ne ferait pas d'argent.

— Si vous montiez une revue, s'écrie un revuïste en vogue?

— C'est une idée, s'exclame l'impressario et il com-

mande une revue, et elle est jouée cent fois, et elle met 100,000 francs dans sa caisse pendant que la comédie ou le drame du voisin meurent d'anémie.

Un « revuïste » de mes amis, m'a révélé le secret de fabrication d'une revue ; il est très simple, mais il exige beaucoup d'ordre. Le vrai revuïste catalogue avec le plus grand soin tous les faits, toutes les actualités de l'année depuis le 1er janvier jusqu'au 1er novembre, époque à laquelle il commence à se mettre à l'ouvrage.

Rien de plus curieux à consulter que ce carnet de 90 centimes dont les pages sont couvertes de notes au hasard, dans ce genre : *Comète*, — la faire jouer par une étoile; scène de la chaleur..... à faire jouer par la petite X..., bien connue au Helder; P. L. M., rondeau de circonstance, expliquant le rapprochement existant entre cette compagnie et celle des pompes funèbres; note particulière pour la fièvre du *million*, la hausse du *Panama*, et la baisse des *sinapismes Rigollot*, à faire chanter la scie à la mode ; intercaler une scène réaliste, comme qui dirait l'abattoir de l'équarisseur Macquart, ou l'entrée de l'égout collecteur à Asnières; représenter de temps en temps la figure si connue du restaurateur Brébant, né l'ennemi de la réclame.... comme Sarah Bernhardt; faire chanter au tableau patriotique la ronde du Kroumir de la boule noire ; saupoudrer la scène IX du tableau de la foire aux plaisirs d'un quarteron de calembours idiots mais qui feront rire toute la salle ; au

final du cinquième une petite réclame sans avoir l'air d'y toucher, à son tailleur, à son bottier... ou à la modiste de sa femme..... couplet nécrologique sur le général X, ou l'académicien Z... etc., etc., etc., etc...

Le 1er décembre, il est en répétition et il ne lui reste plus qu'à livrer le dernier tableau, dit des théâtres. Ce tableau, qui réserve une large part aux imitations d'artistes en vogue dans les pièces à succès ou tombées, n'est pas le moins apprécié des amateurs ; aussi les revuïstes le soignent-ils de leur mieux ; les Fusier, les Plet, les Tervil, les Dubar, font le reste. Avec tous les matériaux dont ils ne se sont pas servis dans la revue faite, les auteurs trouvent moyen de délayer une autre revue qu'ils donnent à un café-concert et qu'ils ne signent pas. Il en résulte que tous les cafés-concerts s'offrent tous une revue de fin d'année et de quartier, qui fait les délices de leurs habitués. Citons, notamment, l'Alcazar, la Scala et le Concert-Parisien qui ont su se concilier les faveurs de la presse à laquelle ils font un service en règle, comme les théâtres subventionnés.



LA SORTIE DES THÉATRES

(OPÉRA)

Parisiens, boulevardiers, flâneurs et noctambules, vous êtes-vous jamais occupés de cette foule harassée, fatiguée, abrutie même et souvent enthousiasmée qui déborde comme un fleuve, de nos salles de théâtre, le soir entre minuit et une heure ?

Vous, que rien ne blase ni ne fatigue, avez-vous emboîté le pas derrière ces bonnes gens qui ne sauraient décemment rentrer au logis sans épuiser le stock de leurs impressions avec celui de vos réflexions ?

Poursuivant vos investigations, êtes-vous allé voir la sortie des théâtres, celle qui s'effectue à l'entrée des artistes ; il y a là tout un monde très curieux à observer et à prendre sur le vif, quand il est à peine débarrassé de son fond, de ses oripeaux, et soit qu'il quitte les planches pour rentrer chez lui ou qu'il aille à la brasserie voisine.

En première ligne vient l'*Opéra* : les abords de cet édifice qui s'abîme dans les détails d'un luxe raffiné, a de nombreux dégagements, mais occupons-nous des trois principaux : celui du public proprement dit, celui des abonnés et celui des artistes.

La façade principale, par les portes de laquelle s'écoule la foule des spectateurs, est toujours splendidement éclairée. « On sort lentement avec mesure et en mesure. » Les dames, enveloppées dans des sorties de bal, laissent aller la traîne de leurs robes qui froufroutent sur les marches des escaliers et forcent les cavaliers à se tenir à des distances respectueuses. On fait la haie depuis le vestibule jusqu'au terre-plein.

Nos élégants dilettantes cherchent à revoir une dernière fois sous les mantilles et les capuches, les jolis visages, les belles épaules et toutes les élégances de nos patriciennes qu'ils ont contemplées effrontément tout à l'heure dans la salle. On fait silence, seule la voix des valets de pied retentit au dehors ; ils s'appellent, ils courent, ils baissent les marche-pieds et ces odieux larbins

pourront voir tout à leur aise la jambe fine et le pied mignon de cette belle personne qui passait, il y a cinq minutes, haute et fière, au milieu du double rang de ses admirateurs.

Le petit public des étages supérieurs vient à son tour, et bras-dessus, bras-dessous, il descend tranquillement, monte en voiture de place, et derrière les municipaux et les gardiens de la paix prennent le chemin de la caserne. Sur les flancs de l'Opéra, à droite, est également une sortie qui sert aux abonnés ayant leur voiture et qui n'attendent pas toujours la fin du spectacle pour abandonner leur loge.

Passons à la troisième, à la sortie des artistes ; elle confine au derrière du monument ; de longs couloirs de dégagement, des escaliers de service aboutissent à un escalier unique où passe tout le nombreux personnel du théâtre, depuis les étoiles du chant et de la danse jusqu'aux coryphées et aux simples machinistes, compris les pompiers fermant la marche. Si vous voulez bien observer cette sortie qui n'a rien de tumultueux et qui s'opère à plusieurs reprises, placez-vous au café qui fait le coin de la place, à partir de onze heures, quelquefois plus tôt. D'abord défilent tour à tour les premiers sujets de la danse.

Ces dames ne sont pas fières et à moins qu'elles n'aient un protecteur millionnaire, elles vont à pied ; leur élégance n'est pas dans leur costume qui est des

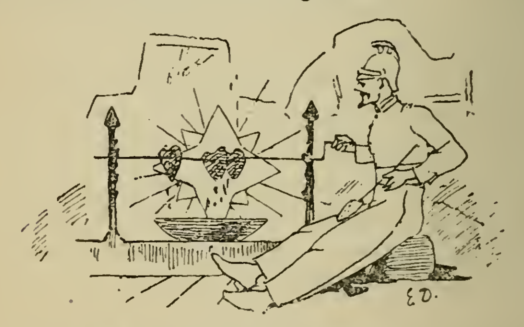
plus simples et des moins éclatants ; elle est tout entière dans leur démarche, elles savent marcher ; les pas sont réglés comme dans un ballet, le corps est droit et bien fait, la tête se tient crânement posée sur des épaules tombantes et tous les mouvements de leur personne sont gracieux.

Même observation pour les coryphées qui regagnent en toute hâte les hauteurs de Montmartre, en compagnie de leurs mères, de leurs frères ou de leurs sœurs, quelquefois d'un amoureux ; le faux ménage entre dans les mœurs des sylphes légers ; de même que les cabotines du dernier ordre qui sont plus que vous ne le croyez soumises à de dures exercices de répétitions journalières et de représentations pénibles ; elles ne sont pas des femmes de foyer, quoique faisant le plus bel ornement de *celui* de la danse, et cependant elles prennent soin elles-mêmes de leur ménage et des choses qui sont relatives à leur existence propre et à celle de leurs enfants ; ce sont, en ce cas, il faut bien le dire : de véritables *pot-au-feu* ; allez médire après cela des gens de théâtre.

La sortie générale des chanteurs et des choristes s'opère en masse, hommes et femmes pêle mêle : le ténor se distingue toujours par son élégance et le soin qu'il prend de sa gorge entourée invariablement d'un foulard blanc ; il saute presto dans une voiture pour rentrer chez lui ; les barytons et les basses ne sont pas si délicats ; simples de goûts et de manières, ils ressemblent

plutôt à des contre-maîtres de fabriques qu'à des artistes et affectionnent les rives d'Asnières, les côteaux de Bois-Colombes où ils deviennent souvent propriétaires et membres du conseil municipal.

Par la même porte que ces derniers, sortent aussi les abonnés des fauteuils d'orchestre qui hantent les coulisses et le foyer de la danse, les auteurs, compositeurs et musiciens, et puis, pour fermer le défilé, les pompiers, ces vigilants fonctionnaires de la sécurité des salles de théâtres qui veillent attentivement et sont tout prêts à éteindre les incendies que ces dames allument journellement : on ne les compte plus et aucune compagnie d'assurance ne saurait vous en garantir.



Le bec de M. Jablochkoff est éteint, le monument est désert, l'ombre seule de M. Garnier vient errer sur les marches de son escalier : elle sort et contemple le groupe de Carpeaux et elle s'évanouit.

Comédie-Française et Palais-Royal

La Comédie-Française est le théâtre où la sortie s'effectue le plus gravement et le plus tranquillement du monde. Le public se compose des classes aisées du négoce et des employés d'administration ; la bourgeoisie du hig-life y tient ses jours.

Heureux théâtre ! heureux sociétaires ! la salle ne désemplit pas, soit qu'on y joue du Dumas ou du Hugo ou de l'Émile Augier.

Les spectateurs affectent un air sérieux, ils sont presque tous chauves ou près de l'être, aussi la tempête ne gronde-t-elle plus sous ces crânes luisants, et pourvu qu'un ouvrage n'attaque pas trop les principes sur lesquels les nouvelles couches sociales s'appuient, tout est pour le mieux dans la maison de Molière.

Les abonnés se retirent à onze heures et demie, au plus tard ; ceux de la rive gauche hâtent le pas ; bien couverts, la tête enfoncée dans un cache-nez, ils redoutent la traversée du pont des Saints-Pères ou les courants d'air de la rue du Bac ; ils ne disent mot, les vers de Hugo où les tirades d'Augier ont versé une forte dose de pavots sur leur tête, ils baillent, rentrent chez eux et s'endorment. Ceux de la rive droite, avant que

d'arriver au boulevard, rencontrent presque toujours la petite foule du Palais-Royal qui jacasse et jette au nez des prudents bourgeois qui ne connaissent ce théâtre que de nom, les mots crus, les plaisanteries voilées et les coq-à-l'âne de leurs auteurs et acteurs, aussi aimés que désopilants. Le couple Prudhomme traverse rapidement de l'autre côté pour ne pas entendre davantage; il prend une bavaroise au café Cardinal, et tout fier de cet extra inusité, il monte les faubourgs jusqu'aux dernières limites des fortifications, en maugréant un peu sur la longueur du chemin et regrettant que tout plaisir soit doublé d'une peine.

Puisque nous avons parlé déjà de la sortie du Palais-Royal, n'abandonnons pas ces bons types de rieurs qui



en sont malades, tant ils ont ri ; Monsieur et Madame échangent à mi-voix quelques propos grivois. Madame

est rouge, elle affecte de relever ses jupes qui tombent de ses mains, en promenant des regards inquiets sur les passants qui peuvent entendre ; Monsieur propose de casser l'aile à un perdreau ou la patte à une écrevisse en passant chez Brébant ou au café Riche. Madame ne veut pas ; on va rentrer directement, il y a tout ce qu'il faut à la maison ; ce couple là, ou je me trompe fort, n'a pas seulement envie de souper, ils ont encore besoin de causer... de la pièce !

Pour compléter nôtre sortie dans ces deux théâtres, parlons des artistes.

Ceux de la Comédie-Française sortent comme des gentlemen qui s'en vont de leur cercle. Les dames, des artistes dans toute l'acception du mot, ont l'air de très grandes dames et leurs admirateurs ne poussent pas plus loin qu'au foyer leurs hommages indiscrets ; elles regagnent au galop d'un petit pur sang, leurs hôtels du boulevard Malesherbes ou de l'avenue de Villiers.

Quant à ceux du Palais-Royal, les vieux prennent un bock avant de rentrer à Montmartre ou à Batignolles, les jeunes vont flâner sur le boulevard et les petites dames qui ont servi de tremplin aux plaisanteries bouffonnes de leurs camarades, se blotissent dans un coupé qui doit être celui d'un des descendants de Godefroy de Bouillon ou celui d'un.... clubman auquel le tirage à 5 est favorable. La nuit, la rue de Montpensier est si mal éclairée que je ne distingue pas très bien ; ce que je vois

bien, par exemple, c'est que les toilettes de ces dames sont toujours exquises et que l'on est très embarrassé pour décerner la pomme entre Mlles Thorcy, Dezoder, de Cléry, Mercedez, Marot et Miette.

Et croyez-moi, ce n'est pas seulement au théâtre que ces adorables créatures tournent les têtes. Que de gens de tout âge et de toutes professions les attendent à la sortie pour les voir passer, comme dans un rêve! que de collégiens en vacances font de solécismes quand rentrés au lycée, ils pensent à ces femmes si désirables? Que de provinciaux, voire même de parisiens, font la grimace en contemplant leur moitié fidèle, il est vrai, mais *crampon* au dernier chef.

Enfin MM. Briet et Delcroix regagnent leurs pénates en disant: nous n'avons pas perdu notre soirée, le maximum, toujours le maximum! Tandis que M. Verteuil (des Français)!! grommelle le long de la route contre les journalistes qu'il ne porte pas précisément dans son cœur.

Les Nouveautés

Nous sommes en plein boulevard des Italiens, côté droit; ce n'est pas celui du cœur, mais c'est le côté fa-

vori du flâneur parisien et des étrangers qui arrivent des six parties du monde (système L. Figuier). Nous nous arrêtons devant une toute petite façade flanquée à gauche du café des Pyrénées (anciennement *le Helder*) et à droite, un peu plus loin, le café de Bade, les rendez-vous des book-makers et actuellement le refuge des boursiers d'en face.

L'emplacement où Brasseur fait aujourd'hui *Le jour et la nuit* fut d'abord une galerie de tableaux dont le directeur était M. Martinet. Celui-ci, piqué de la tarentule du théâtre, obtint de son richissime propriétaire, sir Richard Wallace, d'importants changements dans la salle, et muni du privilège d'un théâtre lyrique, y fit représenter avec succès des opérettes dont l'une : *Les deux Arlequins*, d'Émile Jonas, fut jouée plus de deux cents fois. M. Martinet se transporta alors au théâtre Scribe et *Les Fantaisies parisiennes* passèrent entre les mains d'un *sportman* bien connu, M. Oller. Nouvelle transformation de la salle qui devint le lieu de réunion des amateurs de courses qui y faisaient des paris mutuels à la cote, des poules et autres combinaisons sportives.

On supprime le jeu sur les courses, et M. Oller change son agence en un théâtre auquel il donne son nom. Malgré le fluide magnétique de Donato et les pirouettes des dames du corps de ballet, la foule se montre peu empressée. Fermeture, puis nouveau changement. *Les Fantaisies* deviennent café-concert, une succursale du *XIX*e

Siècle; Francisque Sarcey n'est pour rien dans l'affaire, mais Mlle Becat y vient détonner et étonner les rares spectateurs de l'endroit par ses mouvements épileptiques. Ce genre de musique et de divertissement acrobatiques ne peut tenir devant l'indifférence du public, moins bon enfant et moins facile que celui du boulevard du Temple. C'est alors que Brasseur qui est un brasseur d'affaires, songe à prendre pour son propre compte, la direction de ce théâtre peu chançard. Comme Guzman, il vient à bout de tous les obstacles et fait jeter à bas les anciennes constructions. En moins de quatre mois, et comme par enchantement, il fait élever cette délicieuse et charmante bonbonnière qu'il baptise du nom de *Théâtre des Nouveautés*.

Dans la journée, on y pénètre par la porte cochère sise à côté de la librairie Truchy; le soir, une heure environ avant que ne se forme la queue des spectateurs, artistes et employés du théâtre entrent par la porte principale, en suivant un long boyau souterrain qui aboutit à la scène; à huit heures, le gaz brille, tout le monde est là à son poste.

On arrive au contrôle et on s'aperçoit que tout le personnel, du plus petit au plus grand, est revêtu de l'habit noir et soigneusement cravaté de blanc, mais rassurez-vous, personne n'est « empesé » on enfonce dans de moelleux tapis et on voit son image refléchie dans les magnifiques glaces des couloirs.

Un coup d'œil dans la salle : Les avant-scènes sont garnies de demi-mondaines en grande toilette ; dans les baignoires se dissimulent des femmes du monde ; dans les loges de balcon s'étalent les étrangères ou les provinciales ; à l'orchestre, les gentlemen, les viveurs, les maris-garçons, bref... « le monde qui s'amuse » ; on lorgne ces dames, on rit aux calembredaines de Brasseur ou de Berthelier.

On applaudit à la jolie voix de Mlle Ulgalde et en sortant, on fredonne, comme dans l'opérette de Lecoq :

> Les parisiens sont toujours gais
> Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,

quand ils s'en vont aux *Nouveautés*. Même observation qu'aux Variétés pour la sortie de ces dames.

Variétés

De tous les théâtres, celui des *Variétés* est sans contredit le mieux situé, en plein boulevard Montmartre, l'endroit le plus animé de Paris, le lieu où se donnent rendez-vous les étrangers et les provinciaux, sans compter les boulevardiers de naissance. Les cafés regorgent de consommateurs et de femmes en toilettes tapageuses, les res-

taurants et les cercles brillamment illuminés, les boutiques avec leurs splendides étalages, les passages Jouffroy et des Panoramas avec leurs flâneurs, donnent à ce coin parisien une physionomie toute particulière. Aussi, les différents directeurs qui se sont succédé sur cette scène sont-ils, tous, devenus millionnaires.... sauf l'infortuné Thibeaudeau ; et les actionnaires sont-ils gros et gras comme des gens qui palpent des dividendes sérieux.

Or, c'est que ce théâtre est toujours plein, qu'il ait comme étoile, Judic, Théo ou Chaumont! et son répertoire passant tour à tour de l'opérette à la comédie-vaudeville a le don d'attirer la foule. Les deux cafés dans



lesquels il est enclavé, ont aussi leur réputation. Le premier, celui des Variétés, célèbre « dans les temps » par

sa soupe aux choux qu'on venait prendre à minuit, a une clientèle moins bruyante que jadis. Nombre de journalistes y viennent déjeuner et cassent du sucre sur les petits camarades.

Le café de Suède reçut longtemps sur sa terrasse le prince Ajax (Hamburger) qui y lançait des calembours à faire sauter les lunettes bleues de Léonce.

Aujourd'hui Hamburger est devenu sérieux en sa qualité d'ancien directeur..... des Bouffes du nord.

Il est huit heures, le vestibule est éclairé *a giorno*, c'est un véritable salon littéraire où les journalistes et les auteurs viennent tailler une bavette. Au contrôle est un employé de chez Peragallo, un homme très aimable, qui en sait long sur les recettes de certains théâtres, recettes que l'on enfle complaisamment en mettant des zéros à droite au lieu de les placer à gauche. On salue M. Chavannes, l'alter ego de M. Bertrand.

L'entrée des artistes est par le passage des Panoramas. A côté de la loge du concierge une grande cour où l'on aperçoit nombre d'animaux domestiques, mais pas un seul *ours*, les auteurs les portant ailleurs, car le concierge a des ordres sévères pour les consigner à la porte. C'est donc de ce côté que pénètrent les jolies actrices des Variétés, presque toujours en toilette, car elles ne sortent pas par là. En effet, à minuit le passage etant fermé, ces dames, une fois la représentation terminée, sont obligées de s'en aller par les boulevards. C'est ce

qui nous explique la présence d'une foule d'admirateurs qui stationnent devant le vestibule. Quelques-uns posent pour la galerie et, contents de leur petit effet, s'en vont, quand on ne les regarde pas, souper chez le marchand de gâteaux de la rue Geoffroy-Marie, persuadés qu'on les a pris un moment pour les « protecteurs » de Mlle X... ou de Mlle Z...

Attention ! voici la diva divine Judic, qui sort emmitouflée ; elle s'élance dans sa voiture qui déborde de bouquets et disparaît au galop de deux pur-sang comme dans un rêve après que les fervents, faisant la haie sur son passage, lui ont présenté les armes, c'est-à-dire ont battu l'asphalte du bout de leur canne. Voici Dupuis, toujours habillé à la dernière mode. En été il presse le pas pour ne pas manquer le train qui doit l'emporter vers son castel de Nogent-sur-Marne.

En hiver, il va souper chez Grüber ou monte chez Brébant ; Baron s'avance majestueusement et colle à l'oreille de Lassouche une blague qui fait sourciller celui-ci.

Des manières, dit-il, avec cet accent qui le caractérise, des manières, n'en faut pas...

Et le public, me direz-vous ? le public se disperse un peu partout. Tout le monde rit encore au souvenir des cascades auxquelles se sont livrés les joyeux artistes de ce théâtre.

Ceux qui s'abandonnent à l'hilarité la plus prolongée

sont certainement des maris sans leur femme et des gendres sans leur belle-mère.



Bouffes-Parisiens

Dépêchons-nous de courir aux *Bouffes-Parisiens* et de dire bonsoir à Dora qui a vendu ce soir toutes ses fleurs. Ses magnifiques bouquets ont passé de son vaste panier dans la loge de la diva Montbazon et y forment comme un petit autel mythologique au milieu duquel on applaudit la jolie *Mascotte*.

Mais ne nous occupons pas de ce qui se passe dans la salle ou dans les coulisses, celles de l'ancien théâtre Comte où florissait jadis la troupe enfantine.

Depuis vingt ans on y joue avec succès l'opérette, et les habitants de la rue de Choiseul doivent avoir les oreilles rabattues des refrains que répètent souvent les habi-



tués. Rien de plus curieux que de voir tous ces *gilets en cœur*, le gardénia à la boutonnière et le monocle à l'œil, attendre à la sortie sous le vestibule. Car, ne l'oubliez pas, la clientèle des *Bouffes* est par dessus tout aristocratique. On y voit la fine fleur des clubs, des financiers de tous les pays et la *gomme* par excellence. Aussi les loges et les avant-scènes sont toujours garnies des plus belles impures de Paris, dirait Prud'homme. Elles sortent majestueusement et tous ces messieurs se caressent le menton en clignant de l'œil, ce qui est une

manière de dire : « Je suis allé, je vais, ou j'irai chez ces demoiselles ! » Que de coupés capitonnés et mystérieux attendent à la porte ! Parfois, parmi les voitures des spectateurs, on voit un splendide huit ressorts qui appartient à l'une des dames artistes.

Vous supposez que la diva va monter dans ce superbe attelage. Pas du tout, c'est une dame des chœurs, je ne dis pas de cœur, qui y saute, et de naïfs bourgeois qui l'ont vue tout à l'heure, en page ou en paysanne, s'imaginent qu'elle gagne des mille et des cent quand elle émarge à peine 100 francs par mois. Mais le talent conduit à tout. Je parle des bourgeois, il faut les entendre raconter leurs impressions.

Ah ! mon Dieu que Hittmans est amusant, et Morlet quel excellent chanteur qui n'a pas besoin de prendre pour devise, au sujet des critiques des journaux : « *S'ils te mordent mords-les* ; Mlle Montbazon est aussi charmante au théâtre qu'à la campagne, car, ne l'oubliez pas, elle habite Asnières ; elle serait digne d'en être couronnée rosière. Du reste aujourd'hui il n'est pas rare de rencontrer des rosières authentiques au théâtre. Voici Berthe Legrand, respirant la violette ; la jolie Lydie Borel et une vingtaine de petits pages qui ont repris les habits de leur sexe, des pages dont on aimerait à se composer un volume.

Et M. Cantin en s'en allant avec Gaspari, murmure : ce n'est pas une *timbale* d'argent que j'ai décrochée mais

une *timbale* en or que je puis ajouter à ma riche collection de mes anciennes *folies*.

Gymnase.

Nous arrivons au Gymnase, une bonbonnière..... du temps de la Renaissance, le théâtre de Paris où se sont le mieux conservées les traditions du bon goût et de la bonne compagnie..... M. Victor Koning le dit, du moins. Alexandre Dumas y a développé des thèses sociales; Sardou nous y a présenté des études de mœurs et de types contemporains ; Augier y a vigoureusement flagellé les ridicules modernes..... mais où sont les neiges d'antan ?...

Dès onze heures, on voit déjà se former près de la fameuse marquise, la rangée des voitures ; c'étaient jadis des équipages armoriés ; ce sont aujourd'hui des coupés bourgeois, ou les voitures capitonnées des petites dames à la mode. La sortie s'opère sans bruit ni précipitation. Le restaurant Marguery, qui empiète sur tout le boulevard, et qui, bientôt s'étendra jusqu'à la porte Saint-Denis, vient de fermer.



On n'y soupe pas, mais on traverse le boulevard et l'on va prendre une tasse de chocolat chez le fameux PREVOST, de BORDEAUX. Ce *spécialiste* voit en un clin d'œil son établissement envahi. Cette débauche bourgeoise ne se produit que là : C'est un réfectoire ou « la mère sans danger peut conduire sa fille. »

Il y a six ans, j'y voyais bien souvent Mlle Granier, accompagnée de sa mère et de sa femme de chambre, savourer le cacao et GIROFLÉ-GIROFLA s'offrir deux appétissantes brioches.

Le grave M. DERVAL, le sévère administrateur, l'amant de la fo...o...orme, surveille les artistes. Au temps où l'on jouait les *Grandes demoiselles*, il devait profondément gémir de voir quelques-unes d'entre elles accepter à la sortie, un autre bras..... que celui de leur maman : —

Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre, et s'il y avait disette de rosière, on en trouverait au Gymnase..... ce qu'assure du moins le concierge.

M. Victor Chéri, le chef d'orchestre du théâtre de... Mademoiselle Granier, fredonne joyeusement des couplets de ses chansons car « de ses musiciens Victor est le chéri. »

Derrière lui, marche précipitamment Landrol, le terre-neuve du théâtre, l'artiste consciencieux toujours sur la brèche, aimé du public et jouant tour à tour l'amoureux ou le père noble; Landrol est de bonne école.

Saint-Germain marche à pas comptés comme il convient à Petillon, en répétant « *rosa la rose.* » Qui reconnaîtrait dans ce paisible bourgeois l'excellent comique qui tout à l'heure a fait rire aux larmes une salle tout entière.

Ce bon garçon, à la mine réjouie qui chante comme un vrai sansonnet en regagnant ses pénates, c'est *Bébé* Achard, doué comme chacun sait de rentes au soleil... et d'un agréable filet de voix. Blaisot pense à ses tableaux, Malard rêve une nouvelle création et le jeune Guitry — retour du volontariat — tire sa moustache... naissante.

Voici venir Richelieu-Granier toujours gaie, heureuse du succès qu'elle vient de remporter dans ce rôle immortalisé par Virginie Déjazet et dont « ses premières armes » ne sont pour ainsi dire que ses secondes, car elle a déjà fait ses preuves dans le *Petit Duc.* Partout

où elle passe, elle fait la fortune de son Directeur, c'est grâce à elle que la veine qui avait obliqué à droite vient de faire une conversion à gauche avec *Indiana*. M. Koning fera *Charlemagne*. Voici Mlle Magnier, la rieuse, qui montre les dents à tout le monde. Dame! elles sont si belles. Puis Mlle Raynard (Charlotte) une vraie charlotte aux pommes. Madame Lagrange, de retour de la neigeuse Russie ; Mlle Mary Jullien qui est de l'école de Mlle Fargueil et qui regrette la modeste mousseline de nos mères, etc., etc.



Et si Marguery a doté le boulevard Bonne-Nouvelle de cinq lampadaires à cinq branches, ce n'est pas pour éclairer ses clients, mais uniquement pour faire briller dans tout leur éclat, aux yeux des passants les jolies pensionnaires de M. Koning.

Folies-Dramatiques. — Ambigu. — Gaité. Porte-Saint-Martin.

Le Français né malin inventa, dit-on, le vaudeville.

Le vaudeville meurt, et le Français, toujours malin, invente l'opérette. Voilà pourquoi les *Fol. dram.* comme on dit dans le monde des viveurs, ont abandonné le vaudeville sentimental à ariettes pour donner asile à dame opérette. Tout Paris a vu la *Fille Angot*, la province aussi et l'étranger également. Nos bons villageois qui ne dédaignent pas la musique, si j'en juge par les nombreux orphéons qui se fondent de toutes parts, défilent maintenant rue de Bondy.

Dernièrement, à la troisième reprise des *Cloches de Corneville*, j'ai vu de mes yeux vu, ce spectacle, à la sortie générale : Une noce qu'on aurait juré calquée sur celle du *Chapeau de paille d'Italie* montait dans un char à banc pour regagner Montreuil ou Saint-Mandé. Le conducteur, un rude gars, rassembla ses guides et fit claquer son fouet en chantonnant : « Je regardais en l'air » Une jolie petite personne à la mine futée, la mariée

sans doute, placée à côté de lui, le regardait aussi, mais de côté, et pensait à faire la cabriole. Mais la voiture fut lancée à fond de train et la nouvelle petite « madame » songea probablement à choisir une autre occasion pour mettre le courage de son mari à l'épreuve. J'ai fort regretté que l'heure avancée ne me permît pas de suivre cette noce jusqu'à destination : j'aurais eu certainement des révélations piquantes à vous faire.

Quelques bourgeois vont à la rue du Château-d'Eau assister à la sortie du gai Luco, l'inventeur du « pas du bailli. »

Ils voient passer Mlle Vernon, Reval, Sohlia, A. Legault, qui défilent au pas comme dans *La Fille du Tambour major*. Voici le couple Girard, bras dessus bras dessous, Jeannette adore Briolet; Briolet adore Jeannette; et ils pensent aux jolis bébés qu'ils vont retrouver au domicile conjugal. Le sergent Lagrenade (Mauger) en passant devant la caserne du Château-d'Eau est tout étonné que les factionnaires ne lui présentent pas les armes; il le mérite pourtant, chaque création le faisant monter en grade et le Directeur qui ferme la marche, rêve à un succès centenaire que nous lui souhaitons de tout notre cœur.

A l'Ambigu.

Autre genre, autre public. Ici on ne chante plus, on grince des dents, les mines sont bouleversées, les yeux humides, les murs aussi... Les émotions du drame apparaissent dans toute leur beauté terrifiante. Les petites femmes malingres et souffreteuses s'appuient tremblantes sur le bras de leurs cavaliers. Les autres affectent de rire en se moquant de celles qui pleurent.

Les hommes font les esprits forts, ils *blaguent*, ils proposent pour le lendemain une visite à la Morgue où à la Roquette. C'est gai à dormir.

Le drame naturaliste vient de céder la place au drame réaliste ; plus d'*Assommoir*, plus de *Nana* pustulante, mais maintenant le dévouement paternel poussé à la dernière limite. Pierre Girard consentant à porter sa tête sur l'échafaud afin d'assurer du sirop de Flon au *Petit Jacques*. Les titis qui attendaient *Mes Bottes* à la sortie font escorte maintenant à Courtes qui s'est révélé dans le rôle de *Polyte*. L'excellent Lacressonière donne le bras à sa femme, mais auparavant il serre la main au juge d'instruction Cosset.

Voici la petite Daubray, une étoile de douze ans et

qui deviendra planète. Ces gens qui rient, ce sont des figurants qui tout à l'heure hurlaient, se battaient,



assassinaient, tel qu'il convient dans un drame bien senti. Un peu plus loin, ils rejoignent leurs camarades de

LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Les superbes Seigneurs, le monde aquatique et végétal de la *Biche au bois*, se poussent, se pressent, pour aller manger une choucroute chez Muller. Les reines de la féerie ne sont plus emportées dans des chars traînés par des colombes mais elles montent

dans un vulgaire tramway. N'en disons pas plus pour ne pas enlever les illusions des bons bourgeois croyant que « c'est arrivé. » Les danseuses s'envolent, légères comme des gazelles, et elles regardent les gommeux qui les attendent à la sortie « avec dédain » (celui-là était tout indiqué).

M. Paul Clèves dit à Brault : « vous voyez bien : la féerie, il n'y a que ça. » Brault hoche la tête, car il ne détesterait pas un drame qui serait joué trois cents fois comme les *Deux Orphelines*. Parbleu !



La sortie de

La Gaîté

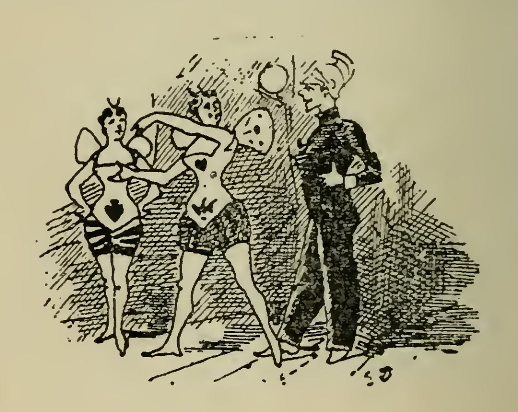
est identique à celle de l'Ambigu. Une réflexion en passant : C'est le drame sombre, terrifiant que l'on joue..., à la *Gaîté* et à l'*Ambigu Comique*. Je demande que l'on change le *dictionnaire de l'Académie française*.

Au théâtre du *Château-d'Eau*, les sympathiques (cliché 34) sociétaires, projettent des merveilles... d'horreur et se soucient peu ou prou de troubler le sommeil de leurs habitués. En attendant ils vont vider un broc (lire : boire un bock) chez Planchet. Ils se donnent rendez-vous pour le lendemain dix heures et demie pour le quart, afin de répéter le drame à sensation.

Théatre des Nations

M. Ballande s'en va bras dessus bras dessous avec Mme Ballande qui remplit le fonctions de secrétaire. Avec

ses billets à droits, M. Ballande a prouvé qu'il était... adroit (pends-toi, de Jallais) car il gagne de l'argent là où les autres se sont ruinés. Il est vrai qu'il a eu pour collaborateurs dans ses succès, Théodore Henry et surtout Busnach qui ne manque pas de *chien chien*. Traversons la place, l'œil encore ébloui par les splendeurs des *Mille et une Nuits*, allons serrer la main à l'ami Rochard qui, après être devenu un *Boyard-Strogoff*, fait une fin de *Nabab*. Il ne dort pas *tout éveillé*, car ce n'est pas un songe mais la réalité qui, pour lui, prend la forme de la *fortune*. Et personne n'est jaloux de Rochard, je vous en donne mon billet... d'auteur.



ÉPILOGUE

Ami lecteur, après avoir lu ce volume ne pense pas qu'il est l'élucubration d'un fou ! Certains chapitres peuvent te paraître aussi incompréhensibles que les professions de foi de M. X..., apprenti député, ou les théories financières de M. Z... qui touche régulièrement ses jetons de présence comme administrateur des *Aciers en caoutchouc* mais qui n'administre rien du tout.

Voici l'explication du fait :

Ce volume a été écrit en octobre. Alors la France était heureuse ; la *Timbale* valait 1200, la hausse régnait en souveraine maîtresse à la Bourse, et Jeanne Granier avait ramené le public au Gymnase en y faisant ses *Premières Armes*. Aujourd'hui la France est toujours heureuse, *Serge Panine* achève l'œuvre commencée par *Richelieu*, mais hélas ! la *Timbale* est plus que bossuée.

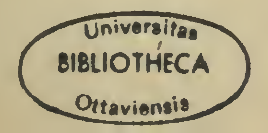
Mais, rassure-toi, — malgré la crise — malgré les coups terribles portés par la baisse à sa rivale la hausse, — on aura toujours un peu d'agrément dans « le Temple de l'Agio » et il y aura encore de beaux jours pour les manieurs d'argent.

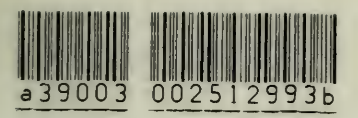
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME



Imp. A. DEHENNE, Mayenne. — Paris, boulev. Saint-Michel, 52.




a39003 002512993b